

A la recherche de l'amour

nconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

À la recherche de l'amour





Barbara Cartland

À la recherche de l'amour



Résumé :

- Je me meurs, John. Mais, avant de quitter ce monde, il me faut vous arracher une promesse...

Au chevet de son vieil ami Gavron Murillo, le jeune comte de Gilmour répond sans hésiter :

- Vous êtes mon bienfaiteur, Gavron. Je vous dois tout.

Rien n'est plus vrai. Grâce au richissime marchand asiatique, les Gilmour, menacés par la banqueroute, ont de nouveau fait fortune. La propriété familiale qui tombait en ruine a retrouvé le faste d'antan. Et John est devenu un des plus beaux partis de Londres.

- Parlez et j'obéirai ! assure John, qui s'attend à tout sauf à ce qui va suivre.

- Voilà, j'ai une fille cachée, Melita. Elle a vingt ans et je vous demande de l'épouser.

Chapitre 1 :

Le comte de Gilmour jeta un coup d'œil à l'horloge et se rendit compte qu'il était presque 1 heure du matin. Il était temps de quitter la réception.

Se tournant vers la ravissante comtesse en robe rouge cerise qui se tenait près de lui, il déclara :

- Très chère amie; je dois malheureusement prendre congé. J'ai beaucoup de travail qui m'attend demain et j'ai besoin d'une bonne nuit de sommeil pour m'y préparer.

La jeune femme éclata d'un rire cristallin et le prit par le bras.

- Vous êtes décidément très consciencieux, mon cher John. Cependant, n'oubliez pas que nous dînons ensemble demain soir.

- Je m'en souviendrai, Cybill, n'ayez crainte. Et, d'ici là, je compterai les heures.

Elle leva vers lui un regard chargé de sous-entendus et chuchota :

- Nous serons seuls car, comme vous le savez, mon mari se rend aux courses et ne prévoit pas de rentrer avant samedi.

- Nous en parlerons demain, si vous le voulez bien.

Le plus doucement possible, John se dégagea et s'inclina une dernière fois devant la comtesse, avant de se diriger vers la maîtresse de maison qui, près de l'entrée, était en train de saluer les invités sur le départ. Une fois son tour venu, John lui saisit la main pour la baiser avec galanterie.

- Madame la duchesse, comment vous remercier pour cette charmante soirée et ce dîner délicieux? Vous êtes la plus accomplie des hôtesse.

- Je suis ravie d'apprendre que vous avez passé un bon moment, milord. J'espère vous revoir la semaine prochaine.

- Si je suis à Londres, je viendrai frapper à votre porte plus tôt que vous ne le pensez, promet-il.

- Vous savez à quel point j'apprécie votre compagnie, n'est-ce pas?

susurra-t-elle en lui pressant la main de ses doigts fins.

- Et c'est réciproque, croyez-le.

De nouveau, il porta son poignet à ses lèvres, l'effleura à peine d'un baiser. Puis, sans rien ajouter, il s'éloigna.

Il traversait l'immense vestibule quand un bruit de pas précipités et un froufrou de satin s'élevèrent derrière lui.

- John Vous partez déjà ?

Il se retourna et se trouva face à une très jolie personne dont la beauté brune et piquante était célébrée dans toute la capitale.

- Oui, Gladys. Il se fait tard,

- Souvenez-vous que vous dînez chez moi mardi soir, lui rappela-t-elle, légèrement essoufflée. Je vous réserve une surprise très agréable, aussi n'allez surtout pas vous enterrer à la campagne sur un coup de tête.

- Voyons, comment pourrais-je oublier notre dîner? Comment pourrais-je *vous* oublier? répliqua-t-il avec courtoisie.

La belle Gladys leva vers lui un regard plus éloquent que des mots. John lui baisa la main et ajouta:

- Je serai chez vous à 20 heures. Vous pouvez compter sur moi.

- J'ai hâte d'être à mardi!

John aperçut un groupe d'invités qui venait dans leur direction. Il lâcha la main de Gladys et gagna rapidement la sortie, salué au passage par le majordome, très digne dans sa livrée rouge et noir.

Dehors, la nuit était tiède et étoilée. La façade de la demeure, percée de nombreuses fenêtres illuminées, se détachait dans la rue sombre. Des flots de musique et des rires s'échappaient par les baies entrouvertes. Cette vision était une invite aux plaisirs de la fête et pourtant le comte n'avait qu'une hâte: s'en aller le plus vite possible.

C'était toujours pareil. Chaque fois qu'il quittait un endroit, Il y avait toujours une cohorte de jolies femmes qui cherchaient à le retenir. Elles flirtaient outrageusement, quémandaient des compliments, et ces salamalecs n'en finissaient pas .

Avec un sentiment de soulagement, il dévala les larges marches du

perron flanqué de deux lions en granit.

Comme prévu, son équipage l'attendait le long du trottoir. Il prit place sur la banquette de la calèche et lança au laquais en livrée qui retenait la portière :

- Dites à Cochran de me ramener à la maison le plus vite possible.

Quelques secondes plus tard, le véhicule s'ébranlait. Comme les chevaux prenaient un trot soutenu, sir John se carra confortablement contre le dossier de son siège.

La soirée avait été fort divertissante. Lors du dîner, ses voisins de table, une blonde aux yeux verts pétillants et une rousse à la peau laiteuse, avaient toutes deux rivalisé de charme et de flatteries pour monopoliser son attention: Au point qu'il en avait presque été gêné!

En tant que célibataire le plus convoité de toute l'Angleterre, il avait pourtant l'habitude de susciter de telles réactions parmi la gent féminine. Et il n'hésitait pas à en profiter sans vergogne. Sa réputation de don Juan impénitent était entièrement justifiée.

Dès qu'il pénétrait dans une pièce, les femmes présentes se mettaient à minauder, battre des cils et onduler des hanches. Elles n'hésitaient pas à l'aguicher ouvertement, ce qui provoquait bien évidemment le courroux de leurs maris et la jalousie des autres hommes.

- Si le Prince de Galles n'avait pas interdit les duels, je lui demanderais réparation sur-le-champ! tonnait invariablement un époux bafoué.

- Et vous y perdriez la vie sans doute, car le comte de Gilmour est l'un des meilleurs pistolets du pays ! rétorquaient les amis.

Tous s'accordaient à reconnaître que sir John excellait non seulement au tir, mais aussi dans de nombreux sports. Il possédait également une écurie de courses remarquable, composée de pur-sang exceptionnels. Et il était propriétaire du domaine le plus admiré de toute l'Angleterre.

A son club, un vieux pair du royaume avait dit un jour à son propos:

- John a beaucoup de chance d'avoir hérité d'un château aussi magnifique que Gilmour Hall. Il devrait songer à la transmission de ce patrimoine. Le problème, c'est qu'il est bien décidé à se marier le plus tard possible. Il évite comme la peste les débutantes et déteste leurs mères ambitieuses qui rêvent d'un titre prestigieux pour leurs filles.

- Et elles sont toutes folles de lui, jeunes, vieilles, riches ou pauvres. Il lui suffit d'un seul regard pour leur tourner la tête! avait renchéri avec amertume un mari bafoué.

Et un jeune baronnet avait ajouté:

- Jusqu'à présent, Gilmour a été trop malin pour se laisser passer la corde au cou.

Mais croyez-moi: un jour ou l'autre, il se retrouvera fiancé avant d'avoir compris ce qui se passait. Cela m'est bien arrivé à moi!

Toute la tablée avait éclaté de rire. Quelques hommes avaient échangé des clins d'œil, et celui qui venait de s'exprimer avait alors compris, à son grand désarroi, que la jeune fille qu'il s'appêtait à épouser était elle aussi éperdument amoureuse de John Gilmour.

Et en effet, une semaine à peine avant la date prévue pour la cérémonie, la demoiselle avait rompu les fiançailles. En pure perte, car le comte de Gilmour n'avait aucunement l'intention de l'épouser. Il profita même de l'occasion pour clamer haut et fort qu'il entendait bien rester célibataire le plus longtemps possible, afin de jouir des plaisirs de la vie et d'une liberté qu'il chérissait par-dessus tout.

- Un beau jour; il sera pris au piège! avait prédit un membre du club qui, lui aussi, avait une revanche à prendre sur le comte. Et ce jour-là, pour une fois, nous nous réjouissons tous, au lieu de l'envier!

Furieux, il s'était éloigné sous les rires de ses amis et l'un d'eux avait murmuré:

- Pauvre vieux! Tout le monde sait que sa femme l'a honteusement trompé. La vérité, c'est que Gilmour obtient toujours ce qu'il veut et que nous n'y pouvons absolument rien!

Des soupirs dépités lui avaient répondu, mais personne n'avait contredit ces propos.

Ce soir-là, sur le chemin de son hôtel particulier de Londres, sir John devait admettre qu'il se sentait gagné par une certaine lassitude. Ces réceptions auxquelles il assistait chaque soir se ressemblaient toutes et finissaient par l'assommer. Tout comme la liaison torride qu'il avait nouée avec une jeune marquise délaissée par son époux, un barbon acariâtre qui avait le double de son âge.

Au début, Isild l'avait envoûté par sa beauté troublante. Avec ses yeux noirs en amande, ses cheveux de jais qui contrastaient avec sa peau ivoirine, sa silhouette pulpeuse, elle avait en effet un charme très particulier, Sans compter qu'elle était dotée d'une nature sensuelle capable de combler le plus exigeant des amants!

Mais sir John n'avait pas tardé à se rendre compte qu'elle était sotte et capricieuse.

À présent, il se l'avouait franchement: il était las de cette aventure à laquelle il comptait mettre un terme très prochainement.

Malheureusement, Isild se cramponnait à lui.

- La sœur de William est très malade. Il est parti la voir et ne rentrera pas avant une semaine au moins. Ainsi, nous aurons tout loisir de nous voir! lui avait-elle dit la veille, tout excitée.

Ce qui signifiait qu'elle l'attendait pour dîner dans sa demeure de Belgrave Square. S'il lui rendait visite, il rentrerait au petit matin, épuisé après une nuit blanche. Alors que tous les hommes sensés se lèveraient, frais et dispos, prêts à entamer la journée avec entrain et bonne humeur.

Non, décidément, ce soir, il-dormirait chez lui. bercé par le mouvement de la voiture à l'excellente suspension, il ferma les yeux quelques instants. Quand il les rouvrit, le cocher venait d'immobiliser les chevaux devant la façade de son hôtel particulier de Grosvenor Square.

Le laquais ouvrit la portière. Sir John sauta sur le trottoir et salua son cocher:

- Bonsoir, Cochran. Je suis désolé de vous avoir fait veiller si tard. Demain, je rentrerai à une heure bien plus raisonnable.

Le cocher porta son fouet à sa casquette et sourit.

- Pas de problème, milord. C'est bien normal que vous preniez un peu de bon temps.

Et puis, on n'est pas à plaindre. Les gens de Mme la duchesse nous ont apporté un peu de cidre pendant qu'on vous attendait. Si vos chevaux gagnent jeudi prochain à Newmarket, on célébrera tous la victoire!

- J'espère bien que vous ne serez pas déçus, acquiesça John avant de gravir les marches du perron.

Peterson, le majordome, l'accueillit en dissimulant un bâillement. Quant à son valet de pied, il l'attendait, fidèle au poste, bien qu'il se fût manifestement assoupi.

Sir John ne mit guère de temps à se préparer pour la nuit. Après avoir poussé un long soupir de soulagement, il se laissa tomber sur son grand lit, prêt à sombrer dans un sommeil réparateur.

C'est seulement quand son valet eut quitté la chambre et qu'il se tourna pour souffler la flamme de la chandelle qu'il remarqua le télégramme posé sur la table de chevet.

Il fallait certainement que le message soit important pour que son secrétaire l'eût déposé là à son intention, plutôt que de le ranger sur son bureau avec le reste du courrier; Contrarié, sir John se redressa. Il s'empara de l'enveloppe et, la tête calée contre l'oreiller, la déchira à contrecœur.

Il fronça les sourcils en découvrant le texte qui n'était pas très long: *Je vous en prie, venez me voir au plus vite.*

Il ne me reste que très peu de temps à vivre et je dois absolument vous parler avant de quitter ce monde.

Gavron Murillo Le cœur battant, sir John relut le message, avant de souffler la bougie. Puis, les yeux grands ouverts dans le noir, il songea à l'expéditeur de la lettre, son ami Gavron Murillo, qui avait tant fait pour sa famille et pour lui.

Gavron serait donc malade? À l'article de la mort? Cela semblait impossible. Et pourtant, cette missive pressante en était la preuve.

Les souvenirs l'assaillaient. Car c'était à Gavron et à lui seul que John devait d'occuper le rang qui était le sien aujourd'hui au sein de la société londonienne. Il lui en gardait une immense gratitude, à tel point que, si Gavron lui avait demandé de descendre tout droit en enfer, il se serait exécuté sans discuter.

Grâce à Gavron, les Gilmour étaient passés d'une existence misérable et sordide aux fastes de la fortune.

John avait douze ans au moment où Gavron Murillo avait bouleversé leur existence. Il n'avait jamais trop su dans quelles circonstances son

père, sir Edward, comte de Gilmour, avait rencontré leur bienfaiteur. Toujours est-il qu'à l'époque, les Gilmour étaient acculés à la ruine, même si leur arbre généalogique était l'un des plus anciens répertoriés dans le *Debrett's*. Et sir Edward, au bord de la dépression, ne se sentait plus le courage de gérer son domaine qui partait à vau-l'eau.

C'est alors que Gavron Murillo avait pris les choses en main.

De mère française et de père d'origine asiatique, Gavron ne ressemblait pas à un Anglais.

En dépit de son immense fortune, il n'était pas admis dans les cercles raffinés de l'aristocratie. Pourtant, c'était un être d'une grande intelligence. Tout de suite, une grande amitié le lia à sir Edward.

Gavron comprit que ce dernier avait besoin d'aide et, bien vite, il acquit sur lui un grand ascendant. Tout d'abord, il l'initia au monde des affaires et lui conseilla certains investissements qui se révélèrent par la suite extrêmement rentables.

Puis, selon ses directives, Gilmour Hall, manoir vétuste et délabré, se transforma de façon spectaculaire.

Des ouvriers qualifiés nettoyèrent puis rénoverent les lieux, afin de leur rendre leur splendeur d'antan. La galerie des portraits fut réhabilitée, les tableaux anciens restaurés avec tant d'habileté-que, bientôt, les curieux se déplacèrent de tout le pays pour les admirer.

On acheta des meubles, des tentures, et on remplit les vitrines de bibelots précieux.

Le parc, livré aux ronces et aux mauvaises herbes, fut lui aussi métamorphosé.

Désormais, une escouade de douze jardiniers entretenait avec un soin scrupuleux les massifs de roses, les parterres, les haies, les allées de gravier. Le jardin potager donnait les meilleurs légumes. Le verger produisait des prunes succulentes. Et l'on cultivait dans la serre les espèces de fleurs exotiques les plus rares.

La vie de John changea également du tout au tout. On le retira du collège qu'il fréquentait pour l'inscrire à Eton. Plus tard, il intégra l'université d'Oxford où il fit preuve d'un don particulier pour les études. Il se distingua également au sein de l'équipe d'avirons, si bien que les années où Cambridge fut battue, on lui en attribua en grande partie le mérite. Il devint rapidement très populaire parmi ses

camarades, des jeunes gens de bonne famille qui l'invitaient souvent chez eux pour s'exercer au tir, chasser le faisan ou encore participer à des steeple-chases.

De retour chez lui pour les vacances, John se prit de passion pour les chevaux qu'on lui donna à monter. Des heures durant, il les entraînait sur la piste de l'hippodrome qu'on venait de construire sur le domaine. Encore une idée de Gavron, à laquelle le comte de Gilmour avait souscrit avec enthousiasme.

Bien que portant un nom respecté par toute la gentry, sir Edward avait dû se résoudre, faute d'argent, à vivre en reclus sur ses terres. Mais il en allait tout autrement depuis que Gavron finançait avec bienveillance, sa vie sociale. Les réceptions qu'il organisait au château étaient les plus courues de tout le comté. Et l'on se bousculait aux soirées données dans son nouvel hôtel particulier de Londres.

En grandissant, John ne tarda pas à se rendre compte qu'il était désormais l'un des plus beaux partis de l'Angleterre; Fils du *comte* de Gilmour; il hériterait Un jour du titre et surtout de la fortune de son père; fortune qui, grâce à la gestion avisée de Gavron, augmentait un peu plus chaque jour.

John était de tous les bals, de tous les dîners, de toutes les garden-parties. Ses nouveaux amis étaient raffinés et spirituels. Et il avait un succès fou auprès des femmes.

Tout cela avait des allures de conte de fées. Aujourd'hui encore, John restait stupéfait de l'influencé miraculeuse qu'avait exercée Gavron sur son existence.

Gavron dont l'intelligence et la sagacité lui permettaient de transformer tout ce qu'il touchait en or, et qui n'hésitait pas à en faire bénéficier ses amis.

John n'ignorait pas, bien sûr, que Gavron avait reçu des contreparties pour son immense générosité. Lui qui dirigeait tant de sociétés florissantes n'avait, avant sa rencontre avec sir Edward, que très peu de relations parmi la noblesse anglaise. Or, grâce au comte de Gilmour qui l'avait introduit dans la haute société, Gavron avait pu élargir son cercle d'influence. Il avait rencontré des aristocrates fortunés qu'il avait convaincus d'investir dans ses diverses entreprises. De même, il avait noué des contacts dans les milieux politiques et avait su en tirer profit, tant en France qu'en Angleterre.

Ainsi, Gavron et sir Edward répétaient souvent que leur amitié était la

meilleure chose qui leur soit arrivée. Puis, alors que John venait de fêter son vingt-cinquième anniversaire, sir Edward trouva la mort au cœur de l'hiver, lors d'une funeste partie de chasse, quand sa monture le désarçonna après avoir dérapé sur une plaque de verglas et retomba lourdement sur lui.

Ce jour-là, John devint comte de Gilmour.

Sa vie, tout à coup, fut moins insouciante. Il endossa pleinement les devoirs qui lui incombaient dorénavant. Sous l'influence de Gavron, il prit la tête de plusieurs entreprises industrielles de grande envergure, dont il retira des profits substantiels.

Influent et respecté comme l'avait été son père, il sut faire fructifier ses avoirs et son patrimoine.

Depuis, ses responsabilités n'avaient cessé de croître. Il gérât lui-même ses affaires et travaillait d'arrache-pied, conscient que ses faits et gestes étaient épiés et commentés jusqu'en France où Gavron passait désormais le plus clair de son temps. Et, bien qu'il soit maintenant parfaitement autonome, il suivait toujours aveuglément les conseils de son mentor.

Comment aurait-il pu en être autrement? Il était si reconnaissant à Gavron et lui vouait une totale confiance!

- J'ai tellement de chance dans la vie! se répétait-il souvent.

Et voilà qu'il apprenait, d'une manière abrupte et tout à fait inattendue, que son ami et protecteur était sur le point de rendre l'âme. Il était très difficile à John d'admettre cette réalité.

Bien entendu, il s'était rendu compte que Gavron prenait de l'âge. À la réflexion, celui-ci avait sans doute dépassé son soixantième anniversaire. Mais il était encore si vif d'esprit, si rusé en affaires, si dynamique dans tout ce qu'il entreprenait, qu'il n'était jamais venu à l'esprit de John que la mort pût guetter son ami. Ils avaient encore tant de projets en commun qu'ils n'avaient pas eu le temps de réaliser! Même si certains n'avaient pas dépassé le stade de la théorie, John était sûr de parvenir à les concrétiser.

Ces idées étaient toutes vouées au succès puisqu'elles émanaient du cerveau brillant de Gavron.

Aujourd'hui, tous ces rêves s'écroulaient avec l'arrivée de ce funeste télégramme.

Gavron emporterait tout avec lui.

Étendu dans son lit, John serra les poings. «Non! s'emporta-t-il dans un sursaut de colère. C'est impossible! Il s'agit sûrement d'une erreur. Gavron va se remettre. D'ici quelques mois, il sera certainement en pleine forme ... »

Mais, dans un éclair de lucidité, il comprit que jamais son ami n'aurait envoyé ce télégramme s'il avait eu un semblant d'espoir.

Par conséquent, John devait rejoindre la France, le plus vite possible. Il se serait envolé directement de son lit pour Paris si cela lui avait été possible! Mais Gavron lui avait enseigné les trois clés de la réussite: le sens de la mesure, le pragmatisme et l'imagination créatrice.

«Je partirai dès l'aube, réfléchit-il. Si je veux pouvoir raisonner en toute lucidité, je dois au moins dormir quelques heures. »

Il se redressa dans le lit et tira le cordon relié à la clochette installée dans la chambre de son valet.

Quelques minutes plus tard, ce dernier se présenta.

- Vous avez sonné, milord?

- Oui, Thomas. Je pars pour Paris demain, dès l'aube. Réveillez-moi à 7 heures précises. il me faudra gagner Douvres le plus vite possible.

Le valet était trop stylé pour afficher la moindre marque de surprise. Il se borna donc à acquiescer:

- Très bien, milord.

Après son départ, John retomba sur l'oreiller.

« Tenez bon, Gavron! Ne mourez pas avant que je vous aie rejoint ! » pria-t-il avec ferveur.

La personnalité de Gavron lui avait toujours paru un peu mystérieuse et sa réussite presque magique, aussi ne se serait-il pas étonné outre mesure de voir tout à coup une étoile tomber du ciel par sa fenêtre, ou la lune se mettre soudain à briller d'un éclat particulier.

Mais la pénombre régnait dans la chambre. John ferma enfin les yeux et, gagné par le sommeil, se demanda une dernière fois ce que lui réservait l'avenir.

Le lendemain, il fut réveillé par le léger bruissement des rideaux que son valet venait d'ouvrir. L'espace d'un instant, John se demanda ce que Thomas faisait là de si bonne heure. Puis, il se rappela le télégramme.

D'un bond, il jaillit hors du lit et gagna le cabinet de toilette adjacent pour procéder à ses ablutions.

Ce matin, contrairement aux autres, il n'avait pas le temps de faire monter de l'eau chaude pour prendre un bain. Rapidement, il se débarbouilla, tout en songeant que Thomas, qui travaillait pour lui depuis longtemps et en qui il avait toute confiance, avait certainement donné les instructions nécessaires pour que son équipage soit prêt à partir.

Il ne s'était pas trompé.

Le majordome l'accueillit dans la salle à manger quand il vint y prendre son petit déjeuner. Tandis qu'il se restaurait, les domestiques s'occupèrent de descendre ses bagages et de les charger dans le coffre de son phaéton le plus rapide et le plus léger.

Le soleil se levait à peine lorsque John descendit les marches du perron pour se diriger vers la voiture attelée de quatre chevaux. Les bêtes piaffaient d'impatience, comme si elles pressentaient l'urgence de la situation. Thomas avait déjà pris place dans l'habitacle et attendait le bon vouloir de son maître.

Les pur-sang bondirent dès que John eut claqué la portière.

Ils mirent deux heures et demie à atteindre la ville de Douvres. Comme l'avait prévu John, ils trouvèrent, ancré dans le port, un navire qui devait partir dans la demi-heure.

Conscient de n'avoir pas ménagé ses chevaux, il ordonna à son cocher de leur offrir un peu de repos avant le voyage de retour et, surtout, de ne pas les presser pendant le trajet.

- J'y avais déjà pensé tout seul, milord, assura le cocher.

- Je m'en doute, néanmoins je ne peux vous donner d'autre consigne en cet instant, répliqua John en souriant.

Cochran se mit à rire.

- Je vous souhaite de passer un bon séjour à Paris, milord.

- Merci.

À bord du bateau, John loua la meilleure cabine, qui se trouvait par chance être disponible. Il disposerait ainsi de tout le confort nécessaire pour se reposer durant la traversée.

Hélas, il déchantait vite. Il était incapable de trouver le sommeil, tant la pensée de Gavron l'obnubilait. « S'il meurt, devrai-je reprendre en charge les affaires qu'il gèrait sur le sol anglais ? » s'angoissait-il.

Il savait pertinemment que son père, même s'il avait été nommé président de nombreux conseils d'administration, s'était en fait contenté d'appliquer à la lettre les instructions de Gavron.

À la mort de sir Edward, John avait repris le flambeau en dépit de son manque d'expérience. Lucide, il avait bien compris que Gavron avait forcé la main de certains décideurs pour qu'il soit accepté.

Néanmoins, comme il avait bénéficié d'une excellente éducation, il avait réussi, petit à petit, à se hisser au rang des meilleurs et à gagner la confiance de tous. Sans relâche, il avait travaillé au sein de plusieurs sociétés. Et le succès avait été au rendez-vous.

Il est vrai que Gavron avait toujours répondu présent en cas de crise majeure.

Aujourd'hui; bien que se sachant compétent et indépendant, John éprouvait le désarroi légitime de tout élève sur le point de perdre son professeur. « Comment m'en sortirai-je s'il n'est plus là pour me guider ? »

À bientôt trente ans, il avait conscience d'avoir encore beaucoup à apprendre.

Dans un accès de panique; il réalisa que tout ce que son père avait bâti, la totalité de son héritage, dépendait désormais entièrement de lui. Pour la première fois, il allait devoir voler de ses propres ailes.

Le fardeau était écrasant.

Mais bien vite, il se ressaisit. Ce n'était pas le moment de céder à la peur et de se montrer puéril s'il devait poursuivre seul la tâche, eh bien, il le ferait de son mieux, voilà tout. En s'efforçant de ne faillir ni à Gavron ni à lui-même.

John était si pressé d'arriver à destination que la traversée lui parut durer une éternité.

Il bouillait littéralement.

À peine le navire eut-il accosté que John sauta dans un fiacre. Et, tandis que le véhicule filait dans les rues de la capitale française, il se mit à prier dans l'espoir de trouver son vieil ami encore en vie. Enfin, il atteignit les Champs-Élysées où était situé l'hôtel particulier de Gavron. La maison lui ressemblait et incarnait parfaitement sa réussite, dans un style qui semblait défier les modes conventionnelles.

John fut introduit dans le salon meublé d'antiquités de valeur et de bibelots précieux.

D'ordinaire, il prenait toujours le temps de les admirer et d'étudier les nouvelles acquisitions de Gavron, qui était un amateur d'art éclairé.

Cette fois, il ne leur accorda pas un regard et se contenta de faire nerveusement les cent pas dans la pièce.

D'habitude, Gavron venait l'accueillir en personne. Mais ce fut un médecin qui vint le saluer quelques minutes plus tard, alors qu'il piétinait devant les hautes portes-fenêtres qui s'ouvraient sur le jardin.

- Bonjour, milord. Je suis le Dr Rohan, dit le praticien qui s'exprimait en français.

Je suis soulagé que vous ayez pu venir à temps. Il vous réclame tous les jours.

- Il est donc vivant? Dieu soit loué!

- Oui, et il a encore toute sa tête. Je crois que c'est son désir farouche de vous voir qui l'a maintenu en vie. M. Murillo a une volonté de fer. Mais vous le connaissez mieux que moi. Venez.. je vais vous conduire à son chevet.

En silence, John suivit le Dr Rohan dans le grand escalier.

La chambre, située au premier étage, était décorée avec un goût typiquement français, mais avait conservé une élégance toute britannique. En y pénétrant, John retint son souffle.

Gavron Murillo gisait au fond du grand lit à baldaquin tendu de rideaux de velours. Il avait les traits tirés, le teint cireux, et, quand

John s'approcha de lui, il constata à quel point sa respiration était difficile.

Il mesura alors à quel point son ami était fatigué et malade.

Avec précaution, John s'assit au bord du lit et prit la main de Gavron dans la sienne.

- Me voilà, dit-il simplement. Mon pauvre ami, je voudrais tellement être en mesure de vous soulager! Si je puis faire quoi que ce soit, je vous en prie, dites-le-moi.

Les doigts de Gavron étaient glacés et inertes sous les siens. Ses paupières veinées de bleu étaient closes. L'espace d'un instant, John craignit d'être arrivé trop tard. Gavron n'était peut-être déjà plus en état de parler ..

Péniblement, Gavron ouvrit les yeux.

- Enfin ... vous êtes là ... mon petit! souffla-t-il d'une voix presque inaudible. Écoutez-moi.... Écoutez-moi bien. Il y a une chose ... que vous pouvez faire pour moi... Une chose que je souhaite ... plus que tout. .. au monde ... et que vous seul pouvez réaliser.

John se pencha et, fébrile, le questionna:

- De quoi s'agit-il? Dites. Quoi que ce soit, je le ferai. Vous avez été si bon pour mon père et pour moi, cher Gavron! Vous ne savez pas à quel point je vous suis reconnaissant. Et je suis prêt à vous le prouver.

Le mourant sourit doucement et reprit:

- Je suis heureux ... de vous entendre parler ainsi. Promettez-moi. .. promettez-moi de m'accorder cette faveur qui me tient tant à cœur;

- Bien sûr, je vous le promets, répondit John sans hésiter. C'est bien le moins après les largesses dont vous avez fait profiter ma famille.

Le silence retomba dans la chambre et perdura un long moment. Enfin, Gavron Murillo articula:

- Alors, voilà: je veux.. que vous épousiez ma fille.

Chapitre 2 :

Durant quelques secondes, John fut trop stupéfié pour parler ou bouger.

Il se contenta de dévisager le vieil homme, pétrifié, comme s'il venait d'être frappé par la foudre.

Puis, d'une voix qui sonna étrangement à ses oreilles, il déclara:

- Vous désirez ... que j'épouse ... votre fille?
- Oui, c'est bien cela. C'est mon vœu le plus cher ... avant de mourir.
- Mais qui dit que vous allez mourir? Vous savez à quel point nous tenons tous à vous. Que deviendrions-nous sans vous?
- Mon heure a sonné, objecta Gavron avec fermeté. À l'instant fatidique, personne ne peut se dérober, Je meurs, mon cher John, mais avant de partir je veux être sûr que ma fille sera protégée .. contre ceux qui voudront lui arracher la fortune que je lui laisse.

John retint son souffle. Il avait l'impression qu'un précipice venait de s'ouvrir sous ses pieds. Il savait déjà qu'il lui était impossible de refuser la requête de Gavron. Lui qui détestait l'idée même du mariage!

Depuis qu'il avait quitté Eton pour rejoindre Oxford, il s'ingéniait à déjouer les pièges plus ou moins grossiers que lui tendaient les mères ambitieuses. Certaines étaient prêtes à tout pour que leur fille épouse un comte, qui plus est à la tête d'une immense fortune.

John aurait été stupide s'il n'avait compris que ces atouts prestigieux lui conféraient un charme irrésistible, sans compter que la nature l'avait doté d'un physique très avantageux.

Or, stupide, il ne l'était pas.

Dès qu'il pénétrait dans une salle de bal, il avait conscience que tous les regards convergeaient sur lui. En général, il n'avait que quelques minutes à attendre avant d'entendre la même rengaine:

- J'aimais tant votre mère! C'était une grande dame. Et votre père était un si bon ami! Venez, cher John, je voudrais que vous fassiez la connaissance de ma fille qui fait cette année ses débuts dans le monde. Vous verrez, c'est une charmante enfant. Et une excellente danseuse!

Inévitablement, une invitation à dîner suivait dans la foulée. Si John

prétendait s'être déjà engagé ailleurs, on s'empressait alors de le convier pour le week-end dans la maison de campagne, où il était sûr de retrouver la demoiselle en question.

Tout cela était si prévisible qu'au début, il s'en était amusé. Mais, rapidement, ces manigances l'avaient excédé, tout autant que les propos insipides des oies blanches qu'on s'obstinait à lui présenter.

Il leur préférerait de loin la compagnie des femmes mariées, plus drôles, plus expérimentées, et qui elles au moins l'appréciaient pour sa personnalité.

« Je ne me marierai pas avant très, très longtemps, s'était-il promis. Celle que je choisirai sera douce, féminine, discrète ... mais pas timide comme ces débutantes qui piquent un fard et bafouillent dès qu'on leur adresse la parole. La future comtesse sera spirituelle, cultivée et capable de tenir son rang. Mais surtout, elle ne m'épousera pas parce que je possède un titre, de belles propriétés et un gros compte en banque. Non, elle m'aimera en tant qu'homme! »

Malheureusement, il n'avait jamais rencontré un tel paragon de vertu. D'ailleurs, le contraire eût été étonnant. Comment trouver cette perle rare à Londres, où sa réputation le précédait dans tous les salons? Il devrait au moins aller à la campagne, voire dans un pays étranger, s'il voulait faire la connaissance d'une jeune fille réellement désintéressée et sincère.

C'est du moins ce qu'il s'était dit au début, pour se reconforter. Puis, au fil des ans, il était devenu de plus en plus cynique. Il savait bien qu'un jour, il serait forcé de convoler afin d'assurer la continuité de sa lignée. Néanmoins, il essayait de ne pas y penser tant cette perspective le rebutait.

Voilà pourquoi il perdait tout sens de l'humour et devenait particulièrement susceptible chaque fois que le mot « mariage » était prononcé en sa présence.

- Vous devriez vous marier, John. À votre âge, il est grand temps que vous fondiez une famille! lui répétaient inlassablement ses parents et amis.

Et lui rétorquait:

- J'ai bien le temps, au contraire! Je me résoudrai à prendre femme lorsque je ne serai plus autant accaparé par mes affaires et que, las des

plaisirs de la ville. Je me-retirerai tranquillement à la campagne.

- Eh bien! votre future épouse risque de trouver cette existence fort ennuyeuse! lui avait prédit l'un de ses cousins, goguenard.

- Je n'ai nulle intention d'épouser une personne exigeante et superficielle qui ne se satisferait pas de ma compagnie.

- Oh, vous êtes impossible! concluait-on invariablement.

Et en dépit des prières insistantes de sari entourage, John avait toujours fait la sourde oreille.

Aujourd'hui, c'était impensable.

Comment refuser le dernier souhait d'un mourant? Un vieil homme à qui, de surcroît, il devait tout? Parce que, sur le moment, il ne trouvait rien d'autre à dire, John déclara d'une voix assez contenue:

- J'ignorais totalement que vous aviez une fille, Gavron. En fait; je ... j'étais persuadé que vous ne vous étiez jamais marié.

Il y eut encore un instant de silence, puis le vieil homme répondit:

- Asseyez-vous plus confortablement, mon cher John, et je vous raconterai une histoire que personne ne connaît. Le secret de toute une vie ..

John tourna-la tête et se rendit compte qu'il y avait une chaise juste derrière lui. Il y prit place et se pencha pour ne pas perdre un mot de ce que son ami s'appêtait à lui confier.

Il parvenait à faire bonne figure et conservait une apparence de calme quand, intérieurement, l'émotion le ravageait. Le mot « mariage » résonnait lugubrement en lui.

Son cœur battait à tout rompre et le sang pulsait à ses tempes, lui donnant la migraine.

Gavron dut deviner son émoi car un léger sourire apparut sur ses lèvres parcheminées.

- Je comprends votre surprise, John. Je n'ai jamais dit à quiconque ce que je vais vous révéler.

- Je vous écoute, Gavron.

En dépit de son malaise, John était franchement intrigué. Gavron marié et père de famille!

Cela semblait extraordinaire' pour un homme qui, toute sa vie, avait paru se consacrer entièrement à la gestion de ses affaires.

Comme si, de nouveau, il avait lu dans ses pensées, Gavron murmura:

- J'ai voué toute mon existence au travail, J'ai voulu faire fortune et j'y suis parvenu.

Mais, en contrepartie, je n'ai jamais eu le temps de m'occuper d'une famille.

- Je pensais que, plus simplement, vous n'en aviez pas le goût.

- C'est ce que j'ai laissé entendre à mon entourage. En réalité, il s'est produit dans ma vie un événement dont personne n'est au courant, mais dont le souvenir m'a grandement aidé durant toutes ces années de solitude.

Gavron marqua une pause, durant laquelle John ne pipa mot. Il écoutait intensément, pressentant que son ami était sur le point de lui narrer une grande aventure romanesque.

Gavron ferma les yeux un instant, comme s'il s'abandonnait à ses souvenirs. Puis, il entama son récit:

- J'avais quarante ans lorsque je vins m'installer- en Thaïlande pour y développer certaines transactions commerciales. J'avais déjà visité ce pays à dix-sept ans, en compagnie de mon père qui, très tôt, m'avait emmené avec lui dans ses voyages d'affaires.

Il me parlait souvent d'argent, m'expliquait pourquoi certaines nations prospéraient rapidement sur le plan économique, tandis que d'autres stagnaient. J'ai beaucoup appris à son contact...

Légèrement essoufflé, le vieil homme s'interrompt. John lui proposa aussitôt:

- Voulez-vous un verre d'eau?

- Non, non ... Contentez-vous de m'écouter, je vous en prie.

- Je vous écoute.

- Comme je le disais, je m'installai en Thaïlande. Bien que je ne fusse pas encore riche à l'époque, je commençais à acquérir une réputation d'investisseur avisé. Je travaillais surtout avec les Thaïlandais, mais j'essayais de nouer des contacts avec les Anglais qui résidaient là-bas.

Comme Gavron marquait de nouveau une pause, John commenta:

- J'ai visité la Thaïlande, moi aussi. Les paysages sont merveilleux. Certains monuments sont d'une beauté à couper le souffle.

- Certes, et les indigènes se montrent toujours très accueillants. Néanmoins, à mon époque, la situation politique était assez confuse. L'Angleterre avait donc envoyé sur place un ambassadeur afin de défendre ses intérêts diplomatiques et économiques. Il s'agissait d'un personnage très distingué, choisi - parmi la fine fleur de la noblesse britannique: le vicomte de Sternwood, un des hommes les plus admirés et respectés de Londres.

"Or, ce dernier venait de perdre sa femme et portait encore le deuil. Aussi n'organisait-il pas de somptueuses fêtes à l'ambassade, comme il aurait dû le faire en temps normal. Il se contentait de dîners intimes où, en général, il ne conviait qu'une dizaine d'invités tout au plus: des Anglais bien *sur*, des Européens, et aussi quelques personnalités du pays, triées sur le volet.

Gavron reprit son souffle avant de poursuivre:

- J'eus l'honneur de faire partie des élus, car ma réputation ne cessait de grandir. J'étais convaincu de me faire des relations intéressantes en fréquentant ce milieu et je me réjouissais d'avance de devenir l'un des proches du vicomte. J'étais très ambitieux et très déterminé, concédait-il avec un sourire.

« Je me rendis donc à l'ambassade Un soir pour y dîner en compagnie des personnalités les plus influentes de Thaïlande. Une seule femme était présente à table: lady Evelyn, la fille du vicomte de Sternwood.

Le regard du vieil homme avait pris une lueur rêveuse. Il enchaîna doucement:

- D'emblée, sa beauté me ravit le cœur. Elle était absolument adorable, et je demeurai sous son charme dès l'instant où je posai les yeux sur elle. Elle avait les yeux bleu pervenche, des cheveux blond pâle et un teint de lys et de rose typique des jeunes beautés anglaises. Sa séduction indéfinissable était empreinte de douceur et de féminité. Jamais encore je n'avais rencontré une femme aussi captivante. Je me

souviens encore de la toilette qu'elle portait ce soir-là: une robe en soie vieux rose agrémentée de rubans et de broderies argentées, et une étole de mousseline rose pâle qui protégeait ses épaules de la brise du soir..

Un soupir lui échappa.

- Elle était beaucoup plus jeune que moi, et nous n'avions, il est vrai, que fort peu de choses en commun. Nous n'échangeâmes que quelques mots ce soir-là, au cours du dîner.

Mais, déjà, nos regards trahissaient l'éveil de nos sentiments. Une fois le repas terminé, tous les invités gagnèrent le salon. La nuit était magnifique, et quand je vis lady Evelyn franchir la porte-fenêtre pour s'éloigner dans le jardin, sans réfléchir, je lui emboîtai le pas. Et ce fut le commencement de notre histoire ... Plus tard, elle m'avoua qu'elle était tombée amoureuse de moi au premier regard, tout comme moi.

Un long moment de silence nostalgique s'écoula.

- Bien entendu, je savais pertinemment que jamais le vicomte ne verrait en moi un gendre acceptable. Ce n'était pas tant la différence d'âge que ma couleur de peau qui constituait un obstacle rédhibitoire. Par ailleurs, Evelyn me confia que son père était précisément en train de passer en revue les familles anglaises les plus respectables, afin de lui trouver un mari digne d'elle. Moi, je n'avais pas de titre, pas de position sociale enviable.

Je n'étais qu'un négociant en passe de réussir dans sa partie. Et j'étais un métisse.

- Mais vous vous aimiez, murmura John.

- Oui. Evelyn était mon rêve devenu réalité. Elle incarnait pour moi la douceur, la tendresse, la beauté. Dès lors que nos regards se croisèrent, il me fut impossible d'envisager la vie avec une autre femme.

- Alors? Avez-vous fini par convaincre le vicomte?

Gavron émit un rire rauque et désabusé.

- Croyez-vous que le vicomte de Sternwood se serait résigné à donner sa fille unique à un vulgaire marchand, certes aisé, mais qui n'était rien d'autre à ses yeux qu'un métèque sans la moindre importance?

- Vous exagérez! Il ne pouvait avoir cette opinion de vous!

- Je suis certain que presque tous les Anglais de cette époque considéraient les gens de couleur et les métis comme des moins que rien. En tout cas, ils ne les voyaient sûrement pas comme des personnes dignes de leur amitié et de leur confiance.

Cette fois, John ne protesta pas, car il y avait du vrai dans les propos de Gavron. Comme ce dernier s'abîmait dans ses pensées, il s'efforça de respecter son silence et de ne pas le presser. Finalement, la curiosité fut la plus forte et il demanda:

- Que se passa-t-il ensuite?

- Evelyn quitta Bangkok pour aller vivre chez sa vieille gouvernante qui, depuis qu'elle n'était plus au service des Sternwood, enseignait dans un couvent aux jeunes filles qui y étaient pensionnaires durant leur scolarité ou prendraient plus tard le voile. Comme les sœurs qui vivaient là, la gouvernante s'occupait aussi des pauvres et des malades.

- Je vois. Ainsi, vous avez pu rendre visite à lady Evelyn sans éveiller les soupçons de son père ?

- Oui. La gouvernante donnait également des cours de musique et, presque tous les soirs, elle partait s'exercer en compagnie de ses élèves les plus douées, ou bien elle donnait une petite représentation devant des membres du clergé et des parents.

- Vous retrouviez donc Evelyn en cachette?

- Oui, nous avions la chance d'être seuls. Et nous avons passé des moments magiques.

Même si je vivais dans la crainte que son père ne décide soudain de rentrer en Angleterre et que ma douce Evelyn ne me soit arrachée.

«Je n'oublierai jamais le choc qu'elle me causa en m'annonçant qu'elle attendait un enfant -

mon enfant. J'éprouvai une joie insensée en même temps qu'une peur légitime en anticipant la réaction de son père. Bien entendu, je lui dis que nous devons nous marier sur-le-champ, quitte à mettre le vicomte de Sternwood devant le fait accompli. Cela me semblait la seule solution raisonnable.

« Mais ma chère Evelyn s'y opposa en arguant que rien ne pressait, qu'il fallait neuf mois pour faire un enfant et que seulement un mois et demi s'était écoulé. En fait, elle redoutait par-dessus tout que son père découvre notre amour et nous éloigne l'un de l'autre. Sans doute espérait-elle le convaincre plus aisément lorsque son ventre se serait arrondi? Quoi qu'il en soit, nous continuâmes à nous voir le soir et je redoublai de vigilance pour que personne ne se doute de la tendresse qui nous unissait.

Gavron s'interrompit de nouveau. John remarqua son souffle haché et s'abstint de tout commentaire pour le laisser se reposer.

Enfin, le vieil homme reprit:

- Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, la Thaïlande connaissait une époque plutôt troublée. Les villes étaient paisibles mais, dans les campagnes, naissait un souffle de révolte chez les plus démunis qui étaient sous l'influence des révolutionnaires. Vous ne vous souvenez sans doute pas, mon cher John, du bruit et de l'indignation que provoqua, même ici à Londres, l'attentat dont fut victime le vicomte de Sternwood. On lui tira dessus lors d'une procession, et il fut si grièvement blessé qu'on décida de le rapatrier au plus vite en Angleterre.

« Ma chère Evelyn fut frappée de désespoir, car l'entourage du vicomte pensait tout naturellement qu'elle quitterait la Thaïlande en même temps que son père. Je me rappelle qu'elle s'accrochait à moi, secouée de sanglots, criant qu'elle ne voulait pas partir sans moi.

J'étais moi-même assez désespéré et ne savais trop comment réagir. Finalement, je décidai d'aller trouver le vicomte pour lui avouer que nous nous aimions, sa fille et moi, et que nous lui demandions la permission de nous marier. En cas de refus catégorique, je me serais résigné à lui révéler la condition d'Evelyn, pour lui faire comprendre que nous n'avions pas le choix.

« J'étais prêt à suivre Evelyn jusqu'en Angleterre si son père exigeait que la cérémonie ait lieu là-bas. Toutefois, je penchais plutôt pour un mariage secret à Bangkok. Je me doutais en effet que le vicomte serait horrifié à l'idée de présenter un gendre eurasien à la bonne société londonienne. Néanmoins, Evelyn n'était pas de cet avis. Pour la première fois, nous eûmes à ce propos une querelle assez virulente.

- Et, en définitive, qui obtint gain de cause?

- Le sort décida pour nous; Le vicomte mourut de sa blessure avant de

pouvoir prendre la mer. Son entourage décida alors de ramener le corps en Angleterre, afin de l'enterrer auprès de ses ancêtres, dans le cimetière familial du château de Sternwood.

- Et l'on obligea lady Evelyn à accompagner la dépouille?

- Non, fit Gavron en secouant la tête. Délivrée de la terreur que lui inspirait son père, Evelyn refusa de partir, comme je m'y attendais. À quoi bon rejoindre un pays où l'on nous aurait toisés avec mépris? Mieux valait continuer de vivre en Thaïlande. Je réitérai donc ma demande en mariage et, cette fois, Evelyn accepta avec joie. Nous nous unîmes dans une petite chapelle. Ce fut une cérémonie très simple, aux antipodes de la fête somptueuse que j'avais espéré offrir à ma bien-aimée mais ...

- ... mais au moins vous étiez désormais mari et femme!

- C'est tout ce qui importait à nos yeux.

- Dites-moi, l'entourage du vicomte ne trouva pas bizarre que lady Evelyn décide de rester en Thaïlande? Qu'elle refuse d'assister aux obsèques de son père ?

- Avec le recul, je crois que ces gens s'inquiétaient surtout des répercussions qu'aurait le décès du vicomte sur-leurs petites personnes. En réalité, ils ne se souciaient pas trop d'Evelyn. Lorsqu'elle soutint qu'elle préférait entrer au couvent pour se consacrer aux nécessiteux, ils n'insistèrent pas. Leur départ fut assez précipité.

- Quelle fut la réaction des Sternwood résidant en Angleterre lorsqu'ils apprirent finalement que lady Evelyn vous avait épousé?

- Ils n'en ont jamais rien su. Et quand, quelque temps plus tard, ma pauvre Evelyn mourut en couches, ils crurent qu'un accès de fièvre l'avait emportée. Alors qu'elle venait de donner naissance à notre petite Melita.

Perplexe, John secoua la tête.

- Pourquoi avoir caché l'existence de cette enfant? Vous êtes venu vivre en Angleterre peu de temps après sa naissance. Pour quelle raison ne l'avez-vous pas emmenée avec vous?

- J'étais accaparé par mes affaires qui prenaient de plus en plus d'envergure, j'étais toujours par monts et par vaux, je n'avais absolument pas le temps de m'occuper de ma fille. J'aurais pu la

confier à des nourrices, mais quelle vie aurait-elle eue en Angleterre, en tant que fille de Gavron Murillo? Les Sternwood auraient refusé de l'accueillir parmi eux.

Elle aurait toujours été tiraillée entre deux castes. Je n'ai pas eu le cœur de lui imposer cela.

- Melita a donc grandi en Thaïlande?

- Oui. Elle fut tout d'abord élevée par l'ancienne gouvernante de sa mère, qui lui était toute dévouée. Ensuite, à la mort de celle-ci, Melita intégra la petite communauté du couvent. Elle y côtoyait les autres pensionnaires, des orphelines pour la plupart, de différentes nationalités. Elle ne manquait donc pas de compagnie.

- Alliez-vous souvent lui rendre visite?

- J'essayais de me rendre en Thaïlande au moins une fois par an, mais je n'y parvenais pas toujours, à mon grand regret. Melita comprenait. Elle m'a toujours pardonné. Elle a tellement bon cœur! En grandissant, elle s'est mise à ressembler de plus en plus à sa mère dont elle a hérité la beauté. Elle est devenue la jeune fille la plus appréciée du couvent.

- Elle ne l'a donc jamais quitté?

- Non, et elle y a mené une existence très heureuse. Melita a aujourd'hui vingt ans.

Elle enseigne le chant et la danse aux plus jeunes élèves. Elle adore l'art et la lecture.

C'est une jeune fille cultivée qui parle couramment de nombreuses langues étrangères apprises au contact des autres pensionnaires.

- Elle semble posséder de nombreuses qualités, en effet, murmura John.

- Vous devez penser que je manque d'objectivité en ce qui la concerne ... Mais je vous conjure de me croire, mon cher John, quand je vous dis qu'elle est belle comme un ange et qu'elle a toutes les qualités requises pour devenir une parfaite épouse. N'oubliez pas que le sang des Sternwood coule dans ses veines et qu'elle a reçu l'éducation qui convient à une jeune personne de son rang.

John acquiesça. Il avait souvent entendu sort père parler du vicomte de Sternwood qui était propriétaire d'un château magnifique.

- Non seulement ma fille est belle, reprit Gavron, mais elle est aussi intelligente et spirituelle. Elle saura tenir sa place dans la haute société. Vous serez fier d'elle, je vous le promets.

John hocha la tête. Il se pencha et, d'une voix empreinte de gravité, déclara:

- Et moi, je vous promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour la rendre heureuse. Je vous dois bien cela. Sans vous, mon père aurait été ruiné, acculé à la banqueroute, au suicide peut-être ... Vous avez sauvé la famille Gilmour, Gavron, et je suis votre éternel débiteur.

- J'admirais énormément votre père. Je suis heureux d'avoir pu contribuer à sa réussite. Je suis convaincu que vous ne regretterez jamais d'avoir épousé Melita, même si pour l'heure cette perspective vous paraît pour le moins troublante. Après tout, c'est bien normal. Vous ne vous connaissez pas.

Le silence retomba. John réfléchissait. Enfin, il osa exprimer la pensée qui le tarabustait depuis un moment:

- Avez-vous envisagé que votre fille puisse refuser de m'épouser?

- C'est une enfant obéissante et elle admettra, je l'espère du moins, que c'est dans son propre intérêt que j'ai pris cette décision. Sentant ma fin proche, je lui ai écrit une lettre dans laquelle je lui ai expliqué mes projets. Elle comprendra que je meurs heureux de la savoir à l'abri de tout danger.

John ne trouva aucune réponse à cet argument. Il enchaîna:

- Où dois-je la rencontrer? Et quand?

- Patience, mon cher John, Chaque chose en son temps. Je n'ai pas voulu faire venir Melita ici, à Paris, pour qu'elle assiste à ma fin pathétique. Ce n'est pas un spectacle pour une jeune fille. Je veux qu'elle conserve de moi le souvenir heureux d'un homme en pleine possession de ses moyens, pas celui d'un vieillard affaibli par la maladie.

- Mais sa présence vous aurait réconforté!

- La vôtre me suffit, assura Gavron avec un faible sourire. Je n'ai pas peur de la mort. Parce que je sais que, quand j'aurai rendu le dernier soupir; vous serez là pour vous occuper de Melita et la protéger.

- Pourquoi attendre? Faites-la venir au plus vite, Vous assisterez à notre mariage.

Nous échangerons nos consentements ici même, dans cette chambre. Il suffit de trouver le pasteur qui viendra bénir notre union.

Gavron secoua la tête.

- Une telle vision m'aurait comblé. Hélas, je ne pense pas avoir assez de temps devant moi! À l'heure qu'il est, Melita fait route vers la France. Bientôt, vous l'accompagnerez en Angleterre où les Sternwood l'accueilleront à bras ouverts. Je leur ai écrit afin de leur apprendre l'arrivée de la fille de lady Evelyn. Je leur ai également annoncé vos fiançailles.

John retint son souffle.

- Ils seront bien sûr très discrets en ce qui me concerne, poursuivit Gavron.

D'ailleurs, ils pourront bien raconter sur moi ce qui leur plaira quand je ne serai plus là pour les contredire. L'important, c'est que Melita fait désormais partie de la famille Sternwood. Ces gens seront bien obligés de l'accepter quand elle sera devenue votre femme.

John n'avait rien à ajouter. C'était si typique de Gavron d'avoir tout prévu, tout organisé, de manière que les choses se passent exactement comme il le désirait!

La petite-fille de feu le vicomte de Sternwood, fiancée de surcroît à l'un des hommes les plus influents de la société londonienne, verrait donc toutes les portes s'ouvrir devant elle. En fait, les gens se battraient pour être invités au mariage! On en parlerait dans tout Londres avec autant d'impatience que d'excitation.

On oublierait totalement que le père de la promise était un Oriental au nom étrange.

- Je suis d'accord avec tout ce que vous venez de dire, approuva enfin John.

Comme d'habitude, votre plan ne comporte aucune faille. J'aurais juste aimé connaître un peu mieux ma fiancée avant de la mener jusqu'à l'autel.

Gavron poussa un long soupir et ses paupières striées de veines bleutées voilèrent un instant son regard vitreux.

- À l'heure même où nous avons cette conversation, dit-il à mi-voix, ma fille se trouve à bord d'un bateau qui cingle vers la France. D'ici quelques jours, elle parviendra à Paris. Et vous constaterez, quand vous la rencontrerez, que je ne vous ai pas menti et qu'elle est vraiment une jeune fille étonnante. Vous ne serez pas déçu, John, je vous le garantis.

La voix de Gavron s'éteignit, tandis qu'il fermait de nouveau les yeux, comme consumé par l'effort qu'il venait de fournir. Toutefois, un léger sourire flottait sur ses lèvres, comme s'il s'amusait, en dépit de son épuisement, d'avoir eu une fois de plus le dernier mot.

John voulut l'assurer une dernière fois qu'il ne faillirait pas à sa promesse. Mais, comme il se penchait, il s'aperçut que plus un souffle d'air ne franchissait les lèvres de son ami.

L'âme de Gavron venait de s'échapper de son corps et s'envolait déjà vers l'au-delà, où tous les hommes sont égaux devant Dieu ..

Chapitre 3 :

John s'installa à l'hôtel, dans l'un des établissements les plus confortables de la capitale française. Il avait l'impression que le monde venait de s'écrouler et qu'un mur de ténèbres impossible à franchir l'encerclait.

Par moments, il avait même du mal à croire que ce qui venait de se produire appartenait au domaine de la réalité. La mort de Gavron, l'existence de sa fille cachée dont l'arrivée était imminente, cet insensé projet de mariage ...

Tout cela relevait du cauchemar!

John savait pourtant qu'il devait se ressaisir, et vite.

Bientôt, de lourdes responsabilités l'accablèrent. Dès que la nouvelle du décès de Gavron Murillo se serait répandue dans Paris, de nombreuses personnalités manifesteraient leur intention d'assister aux funérailles. Dans le monde entier, et particulièrement en Thaïlande, la disparition de Gavron aurait d'énormes répercussions.

Il avait eu de multiples relations d'affaires, avait géré d'innombrables

sociétés et entreprises. Les ramifications de son empire étaient particulièrement complexes. Si Gavron avait réussi à bâtir une telle fortune, c'est d'abord parce qu'il s'intéressait à toutes les inventions originales mises au point sur le continent européen, en Angleterre et en Asie, soit pour y investir, soit pour les acheter.

John connaissait au moins une demi-douzaine d'Anglais qui, comme son père, avaient bénéficié des idées novatrices de Gavron et, bien sûr, de l'argent que l'Oriental avait injecté dans leurs différents projets afin de le faire fructifier.

Pour le moment, il fallait organiser un service funèbre digne de Gavron. Mais John songeait surtout à la jeune fille qui venait de quitter pour la première fois sa Thaïlande natale. S'il avait su l'heure exacte de son arrivée, il aurait été l'attendre au port et l'aurait surtout priée de ne parler à personne des projets matrimoniaux de son père. Du moins pas avant qu'ils n'en aient sérieusement discuté.

Cette seule pensée suffisait à lui mettre les nerfs, à vif. Bon sang, il n'avait aucune envie de se marier! Il avait bien le temps et, surtout, il ne voulait pas se retrouver lié à une femme pour le restant de ses jours. Même si cette femme était, si l'on en croyait Gavron, parée de toutes les qualités possibles et imaginables!

Incapable de tenir en place, il se mit à arpenter nerveusement le salon de sa suite d'hôtel. Finalement, il s'immobilisa devant la fenêtre et contempla fixement; sans vraiment la voir, l'agitation de la rue en contrebas.

Il se sentait pris au piège. Lui qui ne chérissait rien tant que sa liberté!

« Comment une chose pareille a-t-elle pu m'arriver ? » se répétait-il inlassablement.

Hélas! Il n'y avait pas de réponse à cette question. On ne contestait pas le destin.

Ayant répondu sur-le-champ à l'appel de Gavron, John n'avait pas eu le temps de prévenir qui que ce soit de son arrivée à Paris. Il s'en félicitait maintenant car, décidément, il n'avait envie de voir personne. À quoi bon retrouver des amis quand on est morose et nerveux?

Il dîna donc seul, d'une délicieuse selle d'agneau rôtie accompagnée de pommes de terre nouvelles rissolées au beurre et de petits navets caramélisés. En dessert, il se contenta d'une simple tarte aux pommes, à la fois croustillante et fondante. Le tout arrosé d'une bouteille

d'excellent bordeaux, son vin préféré.

John avait toujours beaucoup apprécié la cuisine française et, quand il se coucha un peu plus tard, son humeur s'était nettement améliorée, ce qui lui permit d'envisager la journée du lendemain de façon plus sereine.

Toutefois, il eut quelque peine à trouver le sommeil tant la pensée de sa future épouse l'obnubilait.

Même s'il s'était fait une raison - il avait promis à Gavron d'épouser sa fille et un Gilmour ne reprend pas sa parole donnée -, il ne pouvait s'empêcher de se poser mille questions.

Melita ne serait-elle pas totalement dépaycée, elle qui avait passé toute sa vie dans le même environnement? Les us et coutumes européennes risquaient pour le moins de la dérouter. Faudrait-il lui servir de guide et la rassurer à chaque instant?

Plus important, lui plairait-elle? Si l'on en croyait Gavron, elle était très jolie, mais un père n'est-il pas enclin à toutes les indulgences envers sa propre enfant? Et puis, la beauté n'était pas tout..

Toutes ces interrogations tournaient sans fin dans la tête de John, et ce n'est que fort tard qu'il sombra dans un sommeil agité.

Après une trop courte nuit, il se leva tôt, sortit et demanda au cocher d'un fiacre de le déposer chez Gavron. Lorsqu'il passa la porte cochère, il eut le sentiment de franchir le seuil d'une prison d'où aucune fuite n'était plus possible.

Il fut accueilli par la gouvernante et le majordome.

Ce dernier l'informa que l'intendant de Gavron arriverait d'un moment à l'autre. Il lui proposa ensuite du café ou du champagne pour patienter.

John, qui n'était pas très porté sur l'alcool si tôt le matin, demanda une tasse de café noir très fort. Puis, comme le majordome se retirait, il s'approcha de la fenêtre du salon pour contempler le jardin, ses haies bien, ordonnées et ses massifs de roses.

Mais John ne voyait autour de lui qu'une prison dorée qui allait se refermer sur lui pour toujours. Et il n'avait qu'un désir: s'échapper, rentrer en Angleterre le plus vite possible.

Bien sûr, en s'enfuyant ainsi, il se serait parjuré; il aurait trahi le meilleur ami qu'il ait Jamais eu, celui à qui il devait tout et qui, juste avant de mourir, lui avait confié l'être auquel il tenait le plus au monde: sa fille unique.

« Par respect pour la mémoire de Gavron, je dois veiller sur Melita et me conduire de façon honorable », se répétait-il.

Il se retourna brusquement quand il entendit la porte s'ouvrir.

Un homme d'âge mûr pénétra dans le salon.

John reconnut aussitôt l'intendant de Gavron, un Français qu'il avait eu l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises déjà.

- C'est un plaisir de vous revoir, milord, le salua l'Intendant. Vous auriez été l'une des premières personnes que j'aurais prévenues du décès de M. Murillo. Par chance, vous vous trouviez ici pour adoucir ses derniers instants. À présent, j'ai besoin de votre aide, que vous ne me refuserez pas, j'en suis sûr.

- Si je puis faire quoi que ce soit pour vous, ce sera bien volontiers, répondit poliment John.

- Vous conviendrez que mon maître très estimé mérite des funérailles dignes de lui.

Ses amis et ses relations professionnelles viendront du monde entier pour lui- rendre un dernier hommage.

Les deux hommes échangèrent un regard. Puis, John murmura:

- Êtes-vous certain. que c'est ce qu'il aurait souhaité?

L'intendant hocha la tête et dit:

- En fait, je crois que nous savons tous deux qu'il aurait détesté cela. Il a toujours trouvé ridicules ces fêtes somptueuses que donnaient en son honneur certains de ses obligés afin de lui prouver leur gratitude. De même, il ne supportait pas qu'on lui offre des cadeaux en guise de remerciement.

- C'est tout à fait exact. Et je l'ai souvent entendu dire qu'il haïssait ces cérémonies pénibles durant lesquelles on décerne une médaille ou toute autre récompense honorifique. Il a souvent été distingué de la sorte et il détestait feindre un enthousiasme qu'il était bien loin de

ressentir!

- J'étais sûr que vous seriez d'accord avec moi, acquiesça l'intendant. Par conséquent, je propose que nous organisions une cérémonie discrète et intime, et ensuite nous informerons les journaux qui ne manqueront pas de commenter l'événement avec force détails.

- Vous avez entièrement raison. Gavron n'avait pas de famille ici, en France.

Personne ne sera donc blessé. Laissons-le rejoindre sa dernière demeure en paix, accompagné seulement de ceux qui comptaient vraiment pour lui.

Une lueur de complicité s'alluma dans le regard du Français.

- Je savais que vous comprendriez. Et, pour ma part, je ne vois qu'une difficulté majeure: un télégramme m'a averti qu'une dame très chère au cœur de mon maître doit arriver de Thaïlande. Renseignements pris, elle ne sera pas à Paris avant trois ou quatre jours.

John ne savait trop si l'intendant était au courant du lien de parenté qui existait entre Gavron et la visiteuse. Il se borna donc à répondre:

- Je vous fais toute confiance pour organiser la cérémonie funèbre avec la dignité requise, en évitant il va sans dire toute publicité tapageuse.

- C'est exactement ce que je vais faire, milord. Je sais où mon maître souhaitait être enseveli. Je vais prendre toutes les dispositions nécessaires.

- Je sais que vous ferez au mieux.

Après cette conversation, John regagna son hôtel, rassuré. Gavron avait toujours su choisir un personnel efficace et diligent qui continuait de bien le servir même après sa mort.

Aucune annonce ne parut dans la presse et, un peu plus tard, John apprit que Gavron serait enterré dans un cimetière catholique, bien qu'il n'ait *pis* pratiqué cette religion de son vivant. Cependant, il avait largement contribué aux œuvres de la paroisse, si bien que les autorités religieuses n'avaient pu refuser d'accueillir la dépouille de ce donateur si généreux.

John, de son côté, ne tenta pas de joindre les nombreux amis qu'il

avait à Paris. Depuis l'adolescence, il séjournait plusieurs semaines par an en France et appréciait plus particulièrement la Normandie et la Côte d'Azur. Il se passionnait pour les courses de chevaux et jugeait les théâtres de Paris encore plus amusants que ceux de Londres. Il trouvait également très agréable la compagnie des Françaises, célèbres à juste titre pour leur beauté. Elles savaient divertir un homme et elles au moins ne pleurnichaient pas quand il était sur le départ!

John, qui avait beaucoup voyagé durant sa jeunesse, avouait donc un faible pour la capitale française, ville de tous les plaisirs.

Cette fois pourtant, désireux de ne pas ébruiter les raisons de sa présence à Paris, il demeura cloîtré dans sa chambre d'hôtel, à attendre l'arrivée de la mystérieuse Melita.

Gavron fut enterré deux jours plus tard, en toute discrétion comme l'avait promis son intendant. Celui-ci et John assistèrent aux obsèques, ainsi que le fidèle majordome de Gavron -

qui l'avait servi pendant plus de vingt ans -, et la gouvernante qui sanglota durant tout le service si bruyamment que, dans ses atours noirs, on aurait facilement pu la prendre pour la veuve.

De retour à la demeure de: Gavron, la brave femme leur proposa de boire un verre de vin dans le salon. Les trois hommes acceptèrent et, quelques minutes plus tard, elle revint avec un plateau sur lequel elle avait disposé des verres et une carafe en cristal.

Après avoir servi tout le monde, elle remplit son propre verre. Dans le plus grand silence, ils burent une gorgée. Il était évident que tous pensaient à Gavron Murillo.

Enfin, la gouvernante déclara:

- Je sais, milord, que vous attendez la venue d'une dame et j'ai pensé que vous trouveriez peut-être plus pratique de vous installer ici. On est toujours mieux dans une bonne maison que dans un hôtel, si confortable soit-il.

- Oui, c'est une bonne idée, approuva aussitôt l'intendant. En fait, c'est la fille de M.

Murillo qui doit arriver. Toutefois, cela doit rester secret tant qu'il ne sera pas pris une décision concernant son avenir.

John ne s'étonna pas outre mesure que l'intendant fût dans la

confidence. Néanmoins, selon toute vraisemblance, ni les autres domestiques ni les connaissances françaises de Gavron n'étaient au courant.

- Merci de votre proposition, dit-il. J'accepte volontiers. En effet, ce sera plus commode.

- Parfait. Je vais envoyer Nico chercher vos bagages à l'hôtel.

- C'est très aimable à vous.

John avait besoin de solitude. Il ouvrit donc la porte-fenêtre et se glissa dans le jardin pour marcher le long des allées soigneusement ratissées. Il était reconnaissant à l'intendant d'avoir réclamé la discrétion des autres employés. Il ne voulait surtout pas entendre parler de son mariage imminent avant d'avoir sérieusement discuté avec la fille de Gavron.

Cette pensée suffisait à lui donner le frisson:

Malheureusement, il n'y pouvait rien pour l'heure, même s'il se demandait avec inquiétude comment réagiraient sa famille et celle de la jeune fille en apprenant l'étonnante nouvelle.

Il avait beau s'efforcer de considérer l'avenir avec optimisme, il craignait que Melita, bien qu'anglaise par sa mère, ne mesure pas bien quelle position occupait John au sein de la société londonienne, pour laquelle les apparences comptaient plus que tout.

Sans doute n'avait-elle aucune idée de ce que l'on attendait de l'épouse d'un aristocrate issu d'une lignée si prestigieuse.

«Comment pourrait-elle saisir l'importance de ces choses, elle qui a été élevée dans un couvent à l'autre bout du monde, parmi des étrangers de toutes nationalités? » s'inquiétait-il.

En toute objectivité, l'avenir semblait lui réserver bien des difficultés auxquelles il n'avait jamais accordé une pensée auparavant. Plus il réfléchissait, plus ses craintes augmentaient.

«Supposons qu'elle soit frivole et superficielle? Narcissique? Exigeante, capricieuse ... »

D'un autre côté, Gavron avait dépeint Melita comme une personne exceptionnelle, et il avait toujours été excellent juge des qualités humaines, se raisonna John, tandis qu'il déambulait entre les parterres

de lis et de roses.

Il tentait de se rassurer mais, pour un peu, il en aurait regretté de ne pas avoir épousé une de ces petites débutantes que son entourage familial s'évertuait à lui présenter. Elles, au moins, savaient se conduire dans le grand monde et n'auraient jamais commis d'impair.

Elles avaient appris à recevoir et excellaient dans le rôle d'hôtesse, comme l'avaient fait avant elles leurs mères et leurs grands-mères.

La jeune Melita aurait-elle la dignité, la grâce et le maintien requis?

Il y avait gros à parier qu'il aurait affaire à une sauvageonne timide et empruntée, ou bien à une godiche parlant à tort et à travers ... Dans un cas comme dans l'autre, les amis et les parents de John seraient horrifiés. Sans parler de la famille de la jeune fille! Les Sternwood étaient si collet monté.. »

« Seigneur, pourquoi moi? Comment ai-je pu me fourrer dans un tel guêpier? »

Il se rendit compte qu'il avait atteint la limite du jardin mais, n'ayant aucune envie de retourner dans la maison dont les fenêtres et les portes étaient ornées de lugubres draperies noires, il s'approcha d'une petite mare. Il y avait là un banc de pierre sur lequel il s'assit pour admirer la surface de l'eau où flottaient des nénuphars.

Combien de temps demeura-t-il là, à méditer sur son triste sort? Il n'aurait su le dire. Il avait beau essayer d'être raisonnable, d'accepter les choses telles qu'elles étaient, la révolte grandissait en lui.

Pour la première fois de sa vie, il avait envie de fuir, droit devant lui, le plus loin possible. Plongé dans ses pensées, il perdit la notion du temps, jusqu'à ce, qu'une voix douce s'élève derrière lui et l'arrache à son introspection.

- On m'a dit que je vous trouverai ici. Vous êtes le comte de Gilmour, n'est-ce pas?

Je suis ravie de pouvoir vous parler seule à seul, loin des oreilles indiscrètes. Je crois que nous avons beaucoup à nous dire.

John, qui fixait les nénuphars depuis un long moment, tressaillit et tourna vivement la tête. Une jeune fille, vêtue d'une robe de voyage bleu clair, la tête surmontée d'une capeline à large bord sur laquelle

était nouée une bande de mousseline qui flottait dans la brise, se tenait-près du banc.

Instinctivement, John se leva. La jeune fille lui tendit la main.

- Êtes-vous .. la fille de Gavron Murillo? bredouilla-t-il.

Aussitôt; il maudit sa propre stupidité et fit un effort pour retrouver contenance. Melita lui sourit avec cordialité.

- En effet, acquiesça-t-elle. C'est à sa demande que j'ai quitté la Thaïlande pour rendre visite à ma famille en Angleterre. Je devais auparavant le rejoindre à Paris ... Je savais qu'il était gravement malade, il me l'avait confié dans sa dernière lettre. Durant la traversée, j'ai prié pour ne pas arriver trop tard. Hélas, mes prières n'ont pas été exaucées.

On vient de m'apprendre ... que papa était décédé.

Sa voix s'était brisée. John la prit par le bras et, doucement, lui dit:

- C'est exact. On l'a enterré aujourd'hui même. Venez, asseyez-vous. Je vais tout vous raconter.

Melita obtempéra, puis, de sa voix mélodieuse, demanda:

- Oui, je vous en prie, parlez-moi de mon père.

Ils prirent place sur le banc, côte à côte. John remarqua que la jeune fille gardait la tête baissée, sans doute pour masquer une émotion bien compréhensible.

- Je me trouvais à Londres il y a quelques jours encore, quand j'ai reçu une lettre de votre père, dans laquelle il me demandait de venir le voir toutes affaires cessantes, expliqua-t-il. Dès mon arrivée, je me suis précipité à son chevet. C'est alors qu'il m'a révélé votre existence. Et j'avoue que cela m'a causé un choc ..

- Vous ne saviez donc pas qu'il avait été marié et qu'il avait une fille?

- Je n'en avais pas la moindre idée. Je l'ai toujours cru célibataire. Aussi suis-je tombé des nues quand il m'a parlé de vous ... pour me demander dans la foulée de vous épouser!

John avait réussi à prononcer ces derniers mots au prix d'un immense effort de volonté.

De toute façon, il serait obligé tôt ou tard d'aborder ce sujet brûlant. Pourquoi tergiverser?

Inquiet, il guetta sa - réaction. Après quelques secondes de silence, elle releva la tête pour le regarder droit dans-les yeux. Pour la première fois, il vit son visage. Et la surprise le cloua sur place.

Melita était absolument ravissante.

Certes, Gavron l'avait décrite comme jolie, mais ce mot ne traduisait pas vraiment le charme indescriptible de son visage en forme de cœur, aux pommettes délicates, aux traits finement ciselés. Sous la capeline, des cheveux d'un blond très pâle, presque argenté, encadraient ses yeux en amande, d'un bleu plus soutenu que chez la plupart des Anglaises.

Son petit nez droit lui donnait un air mutin, même en cet instant où elle arborait une expression grave. Son teint sans défaut était aussi translucide que de la porcelaine.

Un moment, elle demeura immobile sous le regard pénétrant de John. Enfin, un sourire apparut sur ses lèvres roses si finement dessinées et elle demanda avec une pointe d'ironie:

- Alors, êtes-vous satisfait?

John avait momentanément perdu l'usage de la parole. Comme il se contentait de la fixer; yeux écarquillés, - elle enchaîna:

- Vous redoutiez, j'imagine, de voir débarquer une petite moricaude tout juste sortie de sa brousse?

John sursauta.

- Pour qui me prenez-vous? se récria-t-il. Je me suis posé beaucoup de questions et j'avais des inquiétudes, je l'avoue. Mais elles n'étaient pas de cet ordre, je vous le jure!

Nullement démontée, la jeune fille poursuivit avec calme:

- Papa ne m'a pas caché que ma famille anglaise n'apprécierait nullement d'apprendre que j'ai des Origines asiatiques. Pourtant, je n'en ai pas honte. J'admire beaucoup mon père. C'était un être d'une intelligence supérieure.

- Vous avez entièrement raison!

- On m'a dit que vous étiez à son chevet quand il est mort. Je vous en suis très reconnaissante. Grâce à vous, il n'était pas seul.

- Je lui devais bien cela. Comme vous le savez sûrement, il a sauvé mon père de la banqueroute et a fait de lui l'un des hommes les plus riches d'Angleterre. Moi aussi, j'admiraïs énormément Gavron. C'était l'être le plus brillant que j'aie jamais rencontré.

- Mais c'était un Eurasien et un simple marchand. Aussi, en dépit de ses immenses talents, a-t-il été snobé par la plupart des aristocrates anglais, commenta Melita un peu tristement, avant de préciser: Sauf par votre père! Je sais que, par son entremise, papa a réussi à se faire des relations haut placées à Londres.

- Est-ce que je me trompe, ou éprouvez-vous une certaine crainte à l'idée - de rencontrer les Sternwood?

Elle sourit.

- Vous êtes perspicace. En effet, je ressens une pointe d'appréhension. Mon père m'a beaucoup parlé d'eux et il me semble que ces gens ..

- ... ont des préjugés? Peut-être, pourtant ce n'est pas sûr. Votre père, il me l'a confié, redoutait effectivement que vous ne soyez pas bien accueillie chez eux, ce qui explique que vous ayez grandi en Thaïlande. Mais, après tout, les descendants du vicomte de Sternwood sont peut-être moins sectaires que leur aïeul. Peut-être sont-ils ravis de savoir que lady Evelyn a eu une fille? Peut-être vous ouvriront-ils les bras?

Melita eut un petit rire.

- De cela, mon père était sûr! riposta-t-elle. Car la situation a bien changé, il y a veillé. Vous savez qu'il ne laissait rien au hasard. Tout d'abord, je serai présentée comme votre fiancée. Vous êtes un personnage important, et il serait impensable qu'on me batte froid. De plus, je suis désormais une riche héritière. Et cela ouvre bien des portes.

- Seriez-vous cynique? s'étonna John.

Un sourire ravissant illumina le minois de la jeune fille.

- Seulement lucide, répliqua-t-elle. En fait, je ne fais que répéter les paroles de papa.

Il savait bien que l'argent aplanit miraculeusement la plupart des difficultés. Voilà pourquoi il s'est attaché à devenir millionnaire.

Melita s'exprimait simplement, sans montrer le moindre signe d'embarras. John songea qu'elle possédait cette confiance en soi qui avait toujours été l'un des atouts majeurs de Gavron Murillo. Une qualité que l'on rencontrait rarement chez une jeune fille ... et qui était plutôt agréable, à vrai dire.

Il se rendit compte tout à coup que Melita l'observait également, la mine sérieuse et concentrée, exactement comme le faisait Gavron quand il était en train d'étudier un problème qu'il devait résoudre.

Finalement, elle se décida à reprendre la parole:

- *Donc*, papa vous a prié de m'épouser. Et vous avez accepté?
- Je ne vois pas comment j'aurais pu refuser!
- C'est un cri du cœur, mais qui trahit une certaine ambivalence, bien naturelle au demeurant. Puis-je vous demander, milord, quel est votre sentiment profond à propos de ce mariage?

John ne put se résoudre à répondre franchement, pas plus qu'à mentir. Comme le silence s'éternisait, la jeune fille reprit:

- Je conçois parfaitement que vous n'ayez pas envie de m'épouser, milord. Car, voyez-vous, moi-même je ne souhaite pas me marier.

John sursauta.

- Vous ne voulez pas m'épouser? s'exclama-t-il, un peu froissé malgré lui.
- Cela n'a rien de personnel. Nous ne nous connaissons pas. De votre côté, pouvez-vous affirmer que vous mourez d'envie de vous marier avec moi? Je suis sûre que vous n'avez pas eu voix au chapitre.

Cette fois, John ne put s'empêcher de rire.

- Vous avez raison; convint-il. Gavron savait pertinemment que je ne pourrais me dérober à partir du moment où je décidais de me conduire en homme d'honneur.
- Vous voyez bien. Alors, avez-vous réfléchi? Qu'allons-nous faire?

John secoua la tête et ouvrit les mains en signe d'impuissance.

- Jamais je ne me sentis attendu à avoir avec vous ce genre de conversation ... c'est un fait, je n'ai aucune envie de me marier. Si vous voulez vraiment connaître la vérité, je m'étais promis d'attendre encore de longues années. Néanmoins, j'ai fait une promesse à votre père, afin qu'il quitte ce monde dans la sérénité, et je ne ne dédirai pas.

Songeuse, Melita laissa glisser son regard sur la surface de la mare parsemée de nénuphars fleuris.

- En effet, papa avait l'art et la manière d'obtenir ce qu'il voulait, commenta-t-elle.

Il savait être très persuasif. Peut-être était-il aussi un peu retors mais ... il était quasiment impossible de lui résister. Je suis bien placée pour le savoir.

- Il vous a légué toute sa fortune, n'est-ce pas?

- Oui. Je suis son unique héritière. D'ailleurs, il n'a pas manqué d'en informer les Sternwood, pour être plus sûr qu'ils ne me tourneraient pas le dos, conclut-elle avec un petit soupir fataliste.

- Je comprends ce que vous ressentez: vous avez peur qu'on s'intéresse à vous uniquement pour votre argent. Mais vous oubliez que vous êtes très belle, Melita. Votre père avait raison sur ce point. Il m'a également dit que vous étiez la réplique exacte de votre mère.

- J'aime à le penser. La mère supérieure du couvent et ma vieille gouvernante m'ont décrit maman comme une personne charmante et très douce. Il paraît que, avant sa rencontre avec papa, de nombreux admirateurs ont déposé leur cœur à ses pieds. Mais elle les a tous éconduits, car elle attendait le grand amour.

- Pourquoi, à votre avis, est-elle tombée amoureuse de votre père?

Melita tourna vers John un regard lumineux et répondit du tac au tac:

- À cause de son brillant esprit! Avec lui, il était impossible de s'ennuyer une seule seconde. Il pouvait aborder les sujets les plus divers et variés, parler des heures de science, d'art, de politique, d'histoire .. Sa culture était immense. Et il était si drôle quand il le voulait! Pas étonnant qu'il ait subjugué ma mère, en dépit de leur différence d'âge et de milieu social.

En fait, le sentiment d'amour qu'elle lui vouait reposait sur une admiration éperdue.

- Et c'est ce type de sentiments que vous voudriez éprouver pour votre futur mari ?

- Bien sûr. J'avais avec papa des discussions tellement intéressantes. Par conséquent, je ne saurais me satisfaire d'un époux sot, vaniteux ou futile ..

Elle rougit légèrement et s'empessa de préciser:

- Je ne parle pas de vous, bien sûr! Il est évident que, si papa vous a choisi comme gendre, c'est qu'il avait beaucoup d'estime pour vous.

De nouveau, John éclata de rire. Il n'était pas vexé le moins du monde. Jamais il n'avait eu pareille conversation avec une jeune fille! Melita ne cessait de le surprendre.

- Bon, qu'allez-vous décider? interrogea-t-il finalement.

- J'imagine que vous rongez votre frein en songeant à votre chère liberté envolée, n'est-ce pas? Vous avez donné votre parole à un mourant, et maintenant le piège s'est refermé sur vous. Vous vous sentez prisonnier.

- Vous n'êtes pas loin de la vérité, admit John en toute honnêteté. Et vous êtes tout aussi piégée que moi, il me semble.

- Personnellement, je ne me sens aucune obligation envers vous. Mais j'aimais mon père et jamais je ne lui ai désobéi. Je suppose donc que, telle n'importe quelle fille docile, je devrais vous épouser sans me poser de questions ..

Cette perspective ne semblait pas la transporter de joie. Son regard bleu s'était voilé, et elle fixait maintenant ses mains crispées sur ses genoux.

Sans grande conviction, John fit remarquer:

- Si ce mariage vous rebute à ce point, rien ne vous oblige à le contracter. Après tout, vous êtes libre et indépendante financièrement.

Melita réfléchit quelques secondes.

- Sans doute, mais j'aurais toujours l'impression d'avoir trahi mon père, objecta-telle enfin. Ma conscience ne me laisserait pas en paix. Je

culpabiliserais trop ..

- Et j'aurais exactement le même sentiment! avoua John dans un élan. Gavron est mort en me faisant confiance. Par conséquent, quelles que soient mes réticences, j'honorerai ma promesse. C'est décidé, nous allons donc nous marier.

Melita leva sa main gantée de blanc:

- Ce n'est pas si simple. Pour moi, le mariage est un acte très important. À mes yeux, vous épouser dans ces conditions ôterait à notre engagement son caractère sacré.

Ce serait une sorte de ... mascarade. J'aurais l'impression de me parjurer.

- Mais alors? Il n'y a pas de solution?

Melita marqua une légère hésitation, avant de poursuivre:

- Eh bien, si vous voulez bien m'écouter, j'ai une idée à vous soumettre.

- Allez-y. D'après votre père, vous êtes aussi intelligente que belle, aussi je ne m'inquiète pas. Vous avez certainement une solution à chaque problème!

Il plaisantait dans l'espoir de détendre l'atmosphère, mais Melita conserva tout son sérieux.

- A mon avis, reprit-elle, ce serait une erreur de nous marier sans qu'aucun de nous n'en ait réellement envie. Nous ne savons rien l'un de l'autre. Ce serait tragique si nous nous apercevions, au bout de quelques mois, que nous ne sommes absolument pas faits l'un pour l'autre et que nous ne nous supportons plus. Mon père croyait certainement que nos caractères étaient compatibles puisqu'il a voulu nous unir, mais il n'était tout de même pas omniscient! Alors voilà, j'ai un plan pour nous sortir de cette impasse. Si vous le voulez bien, je vais vous l'exposer.

Très intrigué, John croisa les bras et se carra contre le dossier du banc en pierre.

- Je suis tout ouïe, assura-t-il.

Chapitre 4 :

Un long moment s'écoula, puis la jeune fille déclara d'une voix douce:

- Tout d'abord, afin que vous compreniez mieux ce qui me pousse à vous parler ainsi, je voudrais évoquer mes parents, le couple merveilleux qu'ils formaient et le climat dans lequel j'ai grandi ..

John l'écoutait avec attention, sans la quitter du regard. Le charme incroyable de la jeune fille agissait sur lui comme une sorte de sortilège. Il aurait entendu des heures sa voix musicale et bien timbrée. Sa sérénité était communicative. Son visage, très expressif, reflétait ses émotions les plus profondes.

En fait, plus il la regardait, plus il la trouvait belle. D'une beauté exceptionnelle.

- La mère supérieure du couvent me raconta ce qui me fut plus tard. Confirmé par papa, à savoir qu'à l'époque de mes parents s'aimaient en cachette, éclata une émeute parmi la population indigène. Le Nord du pays s'armait, alors qu'il y avait déjà eu quelques soulèvements dans le Sud: Bientôt, un jeune chef rebelle prit la tête de la révolte et décida de conquérir toute la Thaïlande. Il s'en prit également aux étrangers, et particulièrement aux Anglais qui s'efforçaient de rétablir l'ordre.

Melita marqua une petite pause et, comme John se bornait à hocher la tête, elle enchaîna:

- Ce jeune chef était très déterminé, très intelligent et, par conséquent, redoutable.

Sa popularité grandit rapidement parmi les paysans, et les résidents anglais comprirent vite qu'ils devaient se montrer extrêmement prudents.

John écoutait, fasciné d'entendre cette version de l'histoire quine se trouvait pas dans les livres qu'il avait lus sur le sujet.

- C'est peu de temps après que mon grand-père trouva la mort dans un attentat terroriste. Comme plus rien ne s'opposait à leur amour, papa et maman se marièrent. Les premières semaines, ils vécurent dans la modeste demeure de la vieille gouvernante. Papa avait délaissé ses affaires pour chercher une maison confortable afin d'y loger sa famille.

D'après ce qu'on m'a dit, cette période fut idyllique pour mes parents qui, enfin, pouvaient s'aimer-au grand jour ..

Melita ponctua ses paroles d'un petit soupir et son regard glissa sur le jardin, comme si elle remontait le temps en pensée.

- Mais la révolte n'était toujours pas matée. Les révolutionnaires menaient des raids dans les campagnes, et commettaient des attentats dans les villes. Ils s'attaquaient de préférence aux hommes politiques, mais aussi, parfois, à des personnalités britanniques. De plus en plus inquiet, papa décida alors que ma mère irait vivre au couvent, au moins jusqu'à la naissance du bébé. Il estimait qu'elle y serait plus en sécurité. Les religieuses avaient toujours fait preuve de charité chrétienne envers les pauvres qu'elles soignaient et nourrissaient avec dévouement. Papa espérait que les rebelles n'oseraient pas s'en prendre à elles.

« Maman refusa au début de le quitter. Finalement, devant son insistance, elle capitula.,

surtout parce qu'elle ne voulait pas mettre en danger la vie de son enfant. Les sœurs l'accueillirent donc au sein de leur communauté.

« Peu de temps après, les Anglais envoyèrent un régiment mater la guérilla. Le jeune chef rebelle fut tué, et le calme revint dans le pays.

Melita laissa errer son regard embué de tristesse sur le feuillage des arbustes environnants, tandis qu'elle continuait:

- Quand maman mourut en me donnant le jour, papa fut terrassé par le chagrin.

Fou de douleur, il s'enferma avec elle dans l'une des cellules du couvent et passa deux jours entiers à pleurer sur son corps, avant de se rendre enfin à la raison pour permettre qu'on l'ensevelisse. Il avait tout d'abord refusé de me voir, me tenant sans doute pour responsable de sa mort. Puis, la mère supérieure intervint. Elle me prit dans mon berceau d'osier et me plaça d'autorité dans les bras de mon père.

Melita sourit machinalement, comme si elle revivait cette scène qui s'était passée peu de jours après sa naissance,

- Il paraît que papa resta immobile pendant de longues minutes, à me dévisager comme si j'étais une créature mythologique extraordinaire! Puis, comme me l'a maintes fois raconté la mère supérieure, une sorte de déclic se produisit en lui et tout l'amour qu'il portait à ma mère se déversa soudain sur moi. Il me serra passionnément contre lui et me promit de veiller toujours sur moi. Ce fut une scène très émouvante et la mère supérieure essuyait une larme chaque fois qu'elle se la

remémorait, conclut Melita en riant.

- Gavron dut ressentir un véritable déchirement quand il vous quitta pour gagner l'Angleterre?

- Certes, bien qu'il fût convaincu d'agir dans mon intérêt. Par la suite, il me rendit visite très régulièrement; du moins dans les premières années. Mais plus tard ses affaires l'accaparèrent de plus en plus. Néanmoins, il m'écrivait une lettre par semaine et, chaque fois qu'il venait au couvent, il me couvrait de cadeaux. Il n'était pas très présent physiquement, mais nous pensions très souvent l'un à l'autre, et je menais une vie si heureuse que jamais je ne lui en ai voulu d'avoir laissé aux religieuses le soin de m'élever.

« J'avais beaucoup d'amies parmi les autres pensionnaires qui venaient de Grèce, de France, d'Allemagne, d'Italie, et d'ailleurs. Leur amitié fut très enrichissante pour moi et j'avoue que la compagnie des Anglais ne me manquait guère. Jamais je ne m'ennuyais!

Nous avions des cours passionnants et, plus grande, je me suis *moi* aussi intéressée aux autochtones que nous aidions de notre mieux quand ils étaient dans le besoin. Papa finançait nos bonnes œuvres, bien entendu. Il était très connu et respecté en Thaïlande et, lors de ses séjours, le roi lui-même le faisait mander pour bénéficier de ses conseils.

- Cela ne m'étonne pas. J'étais adolescent quand j'ai vu Gavron pour la première fois et je l'ai tout de suite trouvé fascinant. Pas seulement parce qu'il venait d'un pays étranger. Il était très bel homme et avait une prestance naturelle assez intimidante. Il lui suffisait d'entrer dans une pièce pour monopoliser l'attention des gens. D'instinct, on devinait en lui un meneur d'hommes. Je suis certain que ses collaborateurs le considéraient comme une sorte de monarque régnant sur son peuple! De son vivant, mon père disait de lui qu'il était malin comme un singe et que toutes les portes s'ouvriraient devant lui, même celles de Buckingham Palace !

- Mais papa était également très lucide, objecta Melita. Il savait parfaitement que jamais il ne pourrait franchir le seuil de certains salons. Et son souhait le plus cher était de m'épargner ce genre d'humiliations. Voilà pourquoi il vous a demandé de m'épouser ...

Il se savait terriblement malade et ..

Un sanglot lui brisa la voix. John comprit que, même si elle ne l'avait que fort peu connu, son père avait énormément compté pour elle et

que sa disparition la laissait désespérée, bien qu'elle s'appliquât à le cacher.

La compassion lui serra le cœur et il ébaucha un geste pour lui presser la main. Mais, déjà, Melita dominait son émotion.

- Votre père avait raison de vouloir vous protéger, murmura-t-il. Il savait bien que, après sa mort, les coureurs de dot afflueraient et ne vous laisseraient aucun répit. Certains seraient prêts à vous enlever pour s'approprier une fortune comme la vôtre!

- Je sais. Je comprends les motivations de papa. C'est juste que, comme toutes les jeunes filles, j'ai rêvé qu'un jour, je tomberai amoureuse de l'homme qui m'est destiné depuis toujours .. que nous nous marierions et que nous aurions beaucoup d'enfants ..

Melita s'interrompit brusquement, avant d'enchaîner:

- Si je vous ai raconté tout cela, c'est pour vous faire comprendre à quel point l'exemple de mes parents a influencé mes désirs et mes inspirations. Comment se résoudre à un mariage de pure raison quand on est le fruit d'un tel amour? Vous allez sans doute me juger exaltée ou mystique; mais ..

- Je vous comprends tout à fait, Melita, assura John d'un ton apaisant. Et j'attends toujours que vous m'expliquiez l'idée que vous avez en tête.

La jeune fille, soulagée, prit une profonde inspiration.

- J'ai une solution qui nous éviterait à tous deux d'être malheureux. Voilà ce que je suggère: comme le souhaitait mon père, nous irons rendre visite aux Sternwood à Londres. Nous nous présenterons comme le comte et la comtesse de Gilmour et nous leur expliquerons que nous sommes tombés éperdument amoureux l'un de l'autre et que, pour faire plaisir à papa, nous nous sommes mariés en toute discrétion à Paris, juste avant qu'il ne rende le dernier soupir. En outre, pour éviter toute publicité tapageuse, nous n'avons fait paraître aucune annonce dans les journaux.

- Vous voulez donc vous marier ici, en France? s'étonna John. Je ne vois pas bien en quoi..

- Pas du tout. C'est ce que nous dirons à ma famille et à la vôtre, voilà tout.

- Je ne vous suis pas, avoua John.

- Eh bien, nous prétendrons que nous nous sommes mariés à Paris, dans une de ces charmantes petites églises qui pullulent dans cette ville. En réalité, il n'y aura pas de mariage. Nous resterons célibataires.

John écarquilla les yeux sous l'effet de la stupeur.

- Mais ... et la promesse faite à votre père? s'écria-t-il.

- Peut-être deviendrons-nous réellement mari et femme un jour. .. si nous tombons vraiment amoureux l'un de l'autre. Je n'exclus pas cette possibilité. Mais, dans le cas contraire, il serait absurde d'enchaîner nos vies à jamais. Si j' avais eu le loisir d'en discuter avec papa, je l'aurais prié d'attendre un an ou deux, le temps que, peut-être, je rencontre l'homme de ma vie; celui que j'attends depuis toujours et qui m'aimera pour moi-même.

John laissa échapper un long soupir.

- Vous parlez d'un amour auquel aspire tout être sur terre. Nous espérons tous trouver un jour notre « moitié », comme disent les Grecs. Malheureusement-cela ne se produit presque jamais dans la réalité et il faut bien se faire une raison. Non, Melita, j'ai promis à votre père de vous épouser et c'est ce que j'ai l'intention de faire ...

- Réfléchissez, milord. Ma solution est pourtant idéale, tant pour vous que pour moi. Je serai débarrassée une bonne fois pour toutes des coureurs de dot. Et vous ne perdrez pas réellement votre liberté. En société, je remplirai, parfaitement mon rôle d'épouse. Personne ne se doutera de rien. Si, après quelques années, nous n'ayons toujours pas trouvé l'âme sœur, et si nous vivons en bonne entente, alors nous nous marierons. En attendant, nous continuerons de chercher chacun l'amour véritable, celui dont papa m'a si souvent parlé et qu'il a rencontré en la personne de ma mère.

Tandis que Melita parlait, son visage avait pris une expression presque extatique. John mesura à quel point tout ceci importait pour elle. Dans un sens, elle n'avait pas tort et sa proposition était logique en bien des aspects. De l'autre, il hésitait. Ce plan comportait tout de même certains risques! On ne bravait pas impunément les codes moraux de la société.

- Et si quelqu'un se rendait compte de la supercherie? Vous imaginez

le scandale?

- Il n'y a aucune raison. Personne n'osera mettre votre parole en doute si vous affirmez que je suis devenue votre épouse à Paris.

- Et si l'un de nous deux rencontre justement l'âme sœur d'ici à quelque temps.

Que se passera-t-il alors?

- Dans ce cas, je vous promets de quitter l'Angleterre et de disparaître; Vous n'entendrez plus jamais parler de moi. Il ne vous restera qu'à répandre la nouvelle de ma mort lors d'un quelconque voyage à l'étranger ... et le tour sera joué!

- Décidément, vous avez réponse à tout!

- Ne suis-je pas la digne fille de mon père? répliqua Melita en souriant.

Elle leva vers lui un regard presque suppliant. Il soupira.

- Vous êtes très intelligente, la complimenta-t-il. Et très persuasive, comme Gavron. Il me semble, en effet, que nous avons de bonnes chances de réussir. Certes; les gens seront surpris que j'aie préféré vous épouser en catimini à Paris, plutôt que d'organiser une fête somptueuse chez moi. .. mais, après tout, cela ne regarde que moi. Ils seront déçus de ne pas avoir été conviés à la cérémonie et ils se rattraperont en vous invitant à toutes les réceptions. Vous êtes si belle! Vous allez sûrement devenir la coqueluche du Tout-Londres. Oui, votre plan peut marcher ..

- Je savais que vous comprendriez! s'exclama Melita avec un soupir de soulagement. Papa me répétait sans cesse que vous étiez quelqu'un de brillant. Il avait raison!

John rit de bon cœur, avant de rappeler:

- Nous devons cependant nous montrer très prudents et nous mettre d'accord sur les détails de notre soi-disant mariage. Il ne faudrait surtout pas que nous nous trahissions! Je dois être capable de décrire dans les moindres détails la robe que vous portiez.

- Et moi les bouquets de fleurs qui décoraient l'église tout évidemment, il faudra répéter toute cette mise en scène. Si quelqu'un de malintentionné soupçonnait la vérité, il lui serait très facile de nous faire chanter. Notre fortune va attiser bien des convoitises.

- Si je comprends bien, l'argent va jouer un rôle non négligeable dans cette comédie! Car il s'agit bien d'une comédie, n'est-ce pas? Nous allons tenir un rôle, tels deux acteurs devant un parterre de spectateurs. Sauf que nous ne serons pas sur une scène de théâtre, mais bel et bien dans la vraie vie.

- Exactement! opina Melita avec détermination. Nous allons devoir déployer nos talents de comédiens. Serons-nous à la hauteur?

John ne put s'empêcher d'être piqué au vif. Il pinça les lèvres:

- Devrez-vous donc fournir de si gros efforts pour simuler un semblant d'affection envers moi?

Melita pouffa.

- Ne vous vexez pas! Vous oubliez que vous aurez les mêmes efforts à fournir.

Ils éclatèrent de rire spontanément. Puis, John ajouta avec un sourire:

- C'est vrai, il va falloir jouer serré. Les Sternwood n'ont pas fait preuve d'indulgence à l'égard de votre père ... Il ne manquerait plus qu'ils découvrent le pot aux roses! Quant à mes propres parents, aucune inquiétude de ce côté-là. Ils seront tellement ravis que je me sois enfin décidé à sauter le pas qu'ils ne se poseront vraisemblablement pas de questions. Cela fait plus de cinq ans qu'ils m'implorant à genoux de prendre femme! Je suis sûr qu'ils compteront les mois en espérant la naissance d'un héritier.

- S'ils sont déçus, ils ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes pour s'être mêlés de ce qui ne les regardait pas, décréta Melita d'un ton léger. Tandis que nous, nous nous amuserons à jouer cette petite, farce, tout en prenant le temps de nous connaître, à notre rythme, sans nous sentir irrémédiablement enchaînés l'un à l'autre.

- Oui, je suppose que c'est l'impression que vous auriez si nous étions vraiment mari et femme. Enfin, si je me comportais en gentleman, je vous dirais que vous êtes adorable et que n'importe quel homme serait comblé de vous avoir pour épouse.

- Voilà exactement ce que vous devez dire pour faire croire à notre amour !

s'exclama Melita avec enthousiasme, Bravo! Si vous tenez aussi bien votre rôle, personne ne soupçonnera la supercherie.

John hochait la tête. Ils discutaient depuis un bon moment et, s'apercevant que ses muscles étaient ankylosés, il étendit les jambes, puis se mit debout, avant de tendre la main à Melita. Elle se leva également et, à pas lents, ils se dirigèrent vers l'allée.

- Il est absolument vital que nous ne nous fassions pas prendre, murmura John.

Sinon, toute l'histoire s'étalera à la une des journaux et le scandale sera retentissant. Je ne puis infliger cela à ma mère qui est de santé fragile.

Melita réfléchit quelques secondes.

- Le mieux serait de fuir Londres, où les gens sont sûrement plus curieux qu'à la campagne, suggéra-t-elle. D'ailleurs, je meurs d'envie de découvrir votre pays, Je veux aller à la rencontre de ce peuple qui était celui de ma mère, comprendre sa façon de vivre, Et, bien sûr, je me languis d'admirer la demeure ancestrale de mon cher époux! conclut-elle avec malice,

- Vous avez raison, convint John. Nous ne resterons à Londres que le temps nécessaire. Ensuite, je vous emmènerai à Gilmour Hall. Mais, pour l'instant, voici ce que j'ai l'intention de faire: tout d'abord, me rendre à l'étude du notaire de votre père qui, si j'ai bien compris, m'attend pour procéder à la lecture du testament. Pendant ce temps, puis-je vous suggérer de chercher une église où notre mariage sera censé avoir eu lieu? Et, bien entendu, dans les jours prochains, vous devrez acheter votre trousseau.

Melita inclina la tête en arrière et partit d'un rire argentin.

- c'est très exactement ce que je redoutais! s'écria-t-elle.

- Voyons, vous devez faire grande impression sur vos parents anglais. Une garde-robe neuve rehaussera votre beauté. Il vous faudra des robes d'après-midi, des robes du soir, des amazones, des chapeaux, des mantilles, des bottines ... et tous ces colifichets indispensables à la toilette féminine! Bref, vous aurez de quoi vous occuper pendant que je règle certaines formalités administratives. Et c'est telle une reine que vous débarquerez sur le sol britannique. Après tout, vous avez une revanche à prendre.

- Ne dites pas cela. Il me tient à cœur de voir l'Angleterre sans idées préconçues, sans crainte et, surtout, sans rancune envers ceux qui ont snobé mon père à cause de sa couleur de peau.

- Je reconnais là la philosophie de Gavron et je ne peux que saluer votre sagesse, approuva John, comme ils gravissaient les marches du perron.

Le soir même, ils dînèrent ensemble et partagèrent un moment très agréable en devisant de leurs vies passées, jusqu'à minuit.

John trouvait extraordinaire que Melita, qui n'avait quitté son couvent que depuis peu, fût si cultivée, curieuse et ouverte d'esprit. Elle maîtrisait six langues étrangères européennes pour la plupart, qu'elle avait apprises au contact de ses amies pensionnaires et que, sur le conseil de son père, elle avait toujours pratiquées pour les entretenir.

John s'aperçut que Melita avait également lu de nombreux livres, ce qui était plutôt rare pour une femme. Celles qu'il fréquentait d'ordinaire ne s'intéressaient qu'aux gazettes de mode. Elles ne parlaient que leur langue maternelle et ne voyaient pas l'utilité d'en apprendre une autre.

Melita, confinée au couvent et à ses alentours, avait en esprit visité tous les pays du monde. Elle avait une connaissance livresque de ces lieux, et John, quand il l'écoutait parler de civilisations ou de religions, avait l'impression d'être un élève devant son professeur.

Ils abordèrent ce soir-là de multiples sujets, de conversation.

Ils discutèrent par exemple de la maison où ils se trouvaient, qui faisait naturellement partie de l'héritage de la jeune fille, et qui ne serait guère habitée durant les prochaines années. Valait-il mieux la vendre ou la louer?

- Je pense que nous devrions la garder, déclara Melita. Si jamais je ne supportais pas la vie en Angleterre, je pourrais toujours m'y installer, Et vous, si un jour je vous assomme avec mes bavardages, vous aurez la possibilité de vous réfugier ici, pour vous distraire auprès de ces charmantes Françaises qu'on dit si sensuelles et si spirituelles!

John feignit de s'indigner:

- Comment une demoiselle à peine sortie du couvent peut-elle tenir de tels propos?

- Papa m'a beaucoup parlé de la vie parisienne. Il était très disert et si enthousiaste à propos de certaines villes que, parfois, j'avais l'impression d'avoir moi-même vécu à Rome, Constantinople, ou Londres ... Savez-vous ce qui lui est arrivé alors qu'il séjournait à

Pékin?

Les minutes passaient, et John, comme hypnotisé, écoutait les récits extraordinaires que la jeune fille savait si bien retracer.

- Vous êtes fantastique! s'exclama-t-il finalement. Dire que je croyais tomber sur une ingénue qui n'aurait aucune conversation, aucune expérience et aucune connaissance du monde! Ce soir, j'ai bu vos paroles et j'ai l'impression d'avoir fait le tour du monde!

Melita rit gaïement.

- C'est grâce à papa qui me racontait ses voyages dans le détail, et aussi grâce à la bibliothèque du couvent qui était pleine de livres passionnants, dons de papa pour la plupart. La lecture est mon passe-temps favori depuis que je suis toute petite.

- Il est vrai que votre père était un véritable puits de science. Moi aussi, adolescent, je l'écoutais pendant des heures. Sans que je m'en rende compte, il m'a appris énormément quand il discutait affaires avec mon père.

Melita joignit les mains et, tout excitée, s'exclama:

- Jusqu'à présent, je n'ai voyagé que par la pensée. Mais, maintenant, je vais enfin pouvoir découvrir ces endroits mythiques qui me font tant rêver! J'ai tellement hâte de prendre la mer, de découvrir l'Italie, la Grèce, la Turquie ..

- Pourquoi ne pas commencer par Paris? suggéra John.

- J'espérais tant que vous diriez cela! C'est exactement ce que je souhaite, avoua-t-elle dans un élan, les yeux brillants. Vous acceptez donc de me servir de guide? Inutile de nous précipiter en Angleterre, n'est-ce pas? Puisque nous sommes dans la Ville lumière, autant en profiter. Après tout, nous en avons les moyens!

Souriant, John porta son verre à ses lèvres et but une gorgée de bordeaux à la riche couleur rubis, avant de la taquiner:

- Vos désirs sont des ordres, madame la comtesse!

Et elle battit des mains comme une enfant.

Chapitre 5 :

En premier lieu, John fit l'acquisition d'un yacht.

- Ainsi, nous serons entièrement indépendants dans nos pérégrinations, déclara-t-il.

Si nous devons nous hâter pour attraper le prochain paquebot en partance pour tel et tel pays, nous risquerions de rater de belles choses. Ce serait vraiment dommage, avouez-le!

- J'ai toujours rêvé de voyager à bord d'un yacht! s'exclama Melita. Papa me parlait tout le temps du sien, mais je pense que vous avez raison, il doit être vétuste, maintenant.

En tout cas, le votre est bien, plus moderne et confortable.

John avait déniché le navire qui lui convenait exactement peu de temps après leur arrivée à Marseille. Auparavant, bien sur, ils avaient passé plusieurs jours à visiter Paris.

Melita en avait à peine cru ses yeux tant la capitale française lui semblait regorger de splendeurs. John, qui connaissait la ville comme sa poche, l'avait promenée de monuments en musées- et de théâtres en restaurants, s'amusant de son enthousiasme débordant.

Finalement, ils avaient gagné le Sud de la France.

John avait tout de suite repéré, ancré dans le port de Marseille, un voilier visiblement plus récent et rapide que les autres.

Il apprit rapidement que le yacht équipé en effet du matériel de bord le plus sophistiqué, avait à l'origine été conçu pour un millionnaire américain séjournant en France et désireux de rejoindre son pays par ses propres moyens. Au dernier moment, celui-ci avait changé d'avis pour suivre sa dulcinée, une actrice en vue, et il était reparti aux États-Unis à bord d'un paquebot de ligne.

Il fallut attendre quelques jours, le temps que le navire soit prêt à appareiller. John et Melita en profitèrent pour visiter la ville et l'arrière-pays. Puis, enfin, le yacht majestueux quitta le port, ses voiles blanches griffant le ciel d'azur, pour entamer la traversée de la Méditerranée.

John et Melita avaient discuté longuement du voyage. John avait tenu à commencer par la Grèce, berceau des civilisations européennes. Et, tandis qu'ils cinglaient vers Athènes, il ne fut nullement surpris de découvrir que Melita connaissait par cœur toute la mythologie des

dieux et des déesses de l'Olympe.

- J'ai toujours eu le sentiment que ce pays a inventé l'amour que nous cherchons tous ici-bas, murmura-t-il un soir, à la fin du dîner pendant lequel il avait été particulièrement songeur.

Melita leva vers lui ses yeux bleus qui semblaient scintiller à la lueur de la bougie qui éclairait joliment leur table.

- Ainsi, vous croyez à l'amour? questionna-t-elle. Attention, je parle du véritable amour, et non de celui qui est dépeint dans les mauvais romans.

- Bien sûr, j'y crois. Bien que ce ne soit pas l'un de mes sujets de conversation habituels, je l'admets.

- C'est dommage ! Nous devons en parler, car c'est précisément à cause de cet amour magique et divin, pour lequel des gens luttent et donnent leur vie depuis la nuit des temps, que je suis résolue à ne pas me marier. L'amour n'est pas un sentiment futile, il peut éclairer toute une existence ou; au contraire, la plonger dans une grisaille infinie!

La véhémence de cette tirade attisa la curiosité de John. c'était la première fois qu'il entendait une femme s'exprimer de la sorte, sans fausse pudeur, sans frivolité.

- C'est un point de vue intéressant, convint-il. D'ailleurs, de très grands auteurs littéraires ont fait de l'amour leur thème favori. Pour ma part, j'ai lu que ..

Leur conversation se poursuivit tardivement, tandis qu'ils évoquaient tour à tour leurs diverses lectures sur le sujet et les œuvres qui les avaient respectivement le plus touchés.

Enfin, John consulta sa montre de gousset et, avec une petite grimace, déclara:

- Il nous faut malheureusement mettre un terme à cette passionnante discussion, car il est temps d'aller au lit. Et à ce propos ... si d'aventure quelqu'un s'étonnait, ces jours-ci ou plus tard en Angleterre, du fait que nous fassions chambre à part, vous répondrez que je ronfle bruyamment, ce qui vous indispose et vous oblige à fuir la chambre conjugale. D'accord?

Melita éclata de rire.

- Ronflez-vous vraiment? s'enquit-elle avec une moue mutine.
- Je suppose. Évidemment, je ne m'en rends pas compte puisque je dors.
- Quoi qu'il en soit, c'est un bon prétexte qui devrait satisfaire les curieux, approuva-t-elle. J'imagine que les domestiques, tout comme nos parents respectifs, ne manqueront pas de remarquer ce détail.
- Ils trouveront sûrement cela étrange, tout comme ce mariage à la sauvette, alors que nous aurions pu organiser une réception grandiose à laquelle auraient été invitées plusieurs centaines de personnes qui, bien entendu, nous auraient couverts de cadeaux!
- Nous nous en passerons très bien. Après tout, nous ne sommes pas dans le besoin. Nous pouvons nous offrir ce que nous voulons ...

Elle laissa sa phrase en suspens et son regard glissa sur le lambris de la salle à manger richement décorée du yacht. Dans cette pièce au style raffiné, tout respirait l'opulence, du tapis d'Aubusson aux meubles en acajou sculptés, en passant par le lustre en cristal et les tentures de velours.

En cet instant, John eut la certitude que Melita songeait que le véritable amour n'avait pas de prix. En tout cas, cet amour auquel elle aspirait et que lui aussi, plus ou moins consciemment, cherchait depuis des années.

Leur séjour en Grèce se révéla des plus agréables.

Ils commencèrent par explorer les différentes îles, avant de rejoindre le continent pour découvrir les sites les plus connus. Au bout de quelques jours de visites et d'excursions, John se rendit à l'ambassade britannique pour demander s'il avait reçu du courrier. Il avait en effet prévenu sa famille par télégramme qu'il comptait se rendre en Grèce avant de retourner en Angleterre, et il avait demandé qu'on le joigne par l'intermédiaire de l'ambassade si jamais les circonstances l'exigeaient.

Bien lui en avait pris: on lui remit une missive de sa sœur qui le priait de rentrer au plus vite car sa mère était souffrante.

- Nous partons immédiatement pour l'Angleterre, annonça-t-il à Melita en remontant à bord du yacht.
- Oui, je crois qu'il est temps, acquiesça-t-elle. Pendant votre absence,

J'ai acheté quelques journaux, qui datent de plusieurs semaines déjà, et j'ai pu me rendre compte que la mort de papa avait fait couler beaucoup d'encre.

- C'est normal. Gavron était un homme d'affaires extrêmement important.

- Ils publient la liste de la plupart des entreprises qu'il a fondées ou dans lesquelles il avait des intérêts. Vous êtes cité comme l'un de ses bénéficiaires.

John se rembrunit. Il s'empara du journal que la jeune fille lui tendait et le parcourut rapidement. Il en feuilleta ensuite un deuxième, qui avait été imprimé à la même date.

Celui-ci s'étendait longuement sur certaines sociétés florissantes fondées par Gavron. Il précisait également le nom de ses héritiers. Le nom de John était mentionné, tout comme celui de Melita.

- Comment les journalistes ont-ils pu mettre la main sur ce genre de renseignements? s'insurgea la jeune fille.

- Très certainement en soudoyant un domestique, chez votre père ou chez son notaire.

- Les serviteurs de papa lui étaient pourtant très dévoués. J'ai du mal à croire que l'un d'eux soit vénal au point de trahir son devoir de réserve.

John poussa un long soupir.

- Quoi qu'il en soit, il est trop tard pour intervenir, à présent. J'aurais préféré, je ne vous le cache pas, que votre identité demeure secrète, au moins jusqu'à ce que nous ayons rejoint le sol anglais.

- Pourquoi?

- Vous êtes naïve, Melita. Maintenant que votre existence et votre nom sont connus, vous allez être assaillie par des rapaces qui réclameront votre aide financière. Je souhaitais vous épargner ce désagrément le plus longtemps possible, désormais je crois qu'il ne faut pas se faire d'illusions ..

- Oh, ne soyez donc pas si pessimiste! protesta Melita. Je ne suis pas la seule héritière au monde, tout de même. Les gens m'oublieront vite,

j'en suis sûre.

- Cela m'étonnerait. ils ont en général une excellente mémoire quand il est question d'argent. Sans compter que tout le monde croyait votre père sans descendance et que la curiosité suscitée par votre brusque apparition n'est pas près de retomber.. Enfin, inutile de nous tracasser à l'avance, vous avez raison.

Quelques heures plus tard, le yacht appareilla et, lentement, s'éloigna du port du Pirée.

- J'aurais tellement aimé visiter d'autres îles grecques! soupira Melita. Je pensais que nous aurions le temps de prolonger notre séjour.

- Une autre fois, je vous le promets. L'état de santé de ma mère ne me permet pas de m'attarder en route, vous le comprendrez. Et puis, tôt ou tard, il nous faudra affronter nos familles respectives. Autant en finir avec ces formalités d'usage.

- C'est vrai. Mais je prenais tant de plaisir à ce voyage! Après tout, nous sommes supposés être en lune de miel. J'aurais voulu qu'elle dure éternellement! Je sais, je suis très exigeante ...

- En effet, convint John en riant. Toutefois, si un jour vous vous mariez pour de vrai, je pense que vous vivrez très différemment votre lune de miel.

- Vous avez sans doute raison. J'espère que, dans un avenir proche, je retournerai en Grèce avec l'homme de ma vie.

Ils se trouvaient sur le pont à contempler la côte grecque qui n'était plus qu'une mince ligne claire sur l'horizon. Melita s'était coiffée d'une capote bleu clair; mais la brise marine faisait voler autour de ses pommettes les boucles échappées de son chignon. Ses yeux étincelaient, ses joues avaient rosé sous le coup de l'émotion.

Elle était si jolie en cet instant que John ne put s'empêcher de songer que la plupart des hommes seraient tombés amoureux d'elle. Même si elle n'avait pas été à la tête d'une fortune colossale. Il songea également qu'elle ne tarderait pas à s'éprendre de quelqu'un. Leur entente prendrait alors fin, et Melita partirait.

Cette pensée contraria John. Il s'empressa de la chasser et, refrénant un haussement d'épaules, il regagna sa cabine.

Quelques jours plus tard, ils atteignirent Douvres. John télégraphia à

sa famille pour l'avertir de son arrivée. Le lendemain, son attelage le plus rapide vint les chercher. Les bagages furent rapidement chargés à bord de l'élégant phaéton et John prit lui-même les rênes des chevaux qui piaffaient d'impatience.

Ils prirent la route de la capitale. Melita, yeux écarquillés, se repaissait des paysages qui défilaient sous ses yeux. Elle était tellement captivée par ce qu'elle voyait qu'ils n'échangèrent que très peu de mots durant le trajet.

Quand ils approchèrent de Londres en fin d'après-midi, John se dit qu'il n'y avait pas lieu de se précipiter chez sa mère après une aussi longue route. - Melita et lui étaient fatigués et avaient grand besoin de se rafraîchir un peu.

- D'après ce que m'a dit le cocher à Douvres, l'état de santé de ma mère s'est amélioré, annonça-t-il. Il n'y a donc pas urgence. Par conséquent, nous irons d'abord chez moi.

Melita arqua ses fins sourcils en signe d'étonnement et il explicita:

- Depuis quelques années déjà, ma mère a quitté notre hôtel particulier de Grosvenor Square pour emménager dans une maison plus petite qui surplombe la Tamise. Vous verrez, l'hôtel particulier est très confortable, mais il ne possède pas la beauté de Gilmour Hall.

- Voilà ce que je meurs d'impatience de voir Gilmour Hall! Papa m'en a tant parlé!

Je sais qu'il est pour beaucoup dans le renouveau de cette vénérable demeure ancestrale.

Quand m'emmènerez-vous là-bas?

- Bientôt, je vous le promets. En attendant, je vais organiser une grande réunion familiale chez ma mère. Nous y convierons mes tantes, mes oncles, mes cousins et mes cousines qui habitent Londres, ainsi que les membres de la famille Sternwood. Ainsi, nous ferons d'une pierre deux coups.

- Mon Dieu, si tôt? J'ai terriblement peur de commettre un impair. Il faut absolument que nous répétions la version officielle de notre mariage.

Son appréhension manifeste fit sourire John avec indulgence.

- Ne vous inquiétez pas, nous allons tout régler comme du papier à musique.

Melita hocha la tête avec nervosité et replongea dans le silence pour mieux observer les rues de Londres qui devenaient de plus en plus animées à mesure qu'ils approchaient du centre.

Alors qu'ils parvenaient en vue de l'hôtel particulier des Gilmour; John songea que peu de femmes de sa connaissance auraient agi avec le sang-froid dont Melita faisait preuve.

Elle n'exigeait pas de l'accompagner immédiatement dans sa famille pour y faire une entrée triomphale. Non, elle restait calme et pondérée, soucieuse avant tout de parfaire leur petite mascarade.

« Elle est aussi intelligente que l'était son père. »

Arrivés chez John, ils furent accueillis par le majordome qui ordonna aussitôt qu'on fit monter de l'eau chaude pour leur préparer un bain. John parvint avec délices dans la baignoire, puis, revigoré, il descendit rejoindre Melita dans la salle à manger.

Contrairement aux autres soirées qu'ils avaient passées ensemble, ils ne bavardèrent pas à bâtons rompus durant le dîner, mais s'appliquèrent à raconter l'un après l'autre comment s'était déroulée la cérémonie de leur mariage, s'amusant même à inventer quelques anecdotes drôles ou pittoresques.

Ensuite, victimes de la fatigue du voyage, ils se couchèrent tôt.

Le lendemain matin, ils prirent leur petit déjeuner ensemble, conscients l'un et l'autre que le grand moment des présentations approchait.

- Vous n'avez pas de souci à vous faire, assura John, qui percevait une certaine tension chez la jeune fille. Les membres de ma famille seront enchantés de me savoir marié. Vous serez accueillie comme une reine parmi eux! D'ailleurs, vous en possédez de la fortune, ajouta-t-il d'un ton plus sec qui n'échappa pas à Melita.

Comme elle conservait le silence, il poursuivit:

- Ce serait une immense erreur, Melita, que de laisser l'argent vous dénature, vous si spontanée et si simple. Quelqu'un - je ne sais plus qui - a dit: « L'argent est la racine de tous les maux. » C'est bien souvent le cas, hélas! Bien sûr, l'argent fournit également confort et tranquillité

d'esprit, cependant ...

- À mon sens, il est surtout source de tourments, coupa Melita. Vous vous tracassez à ce propos, et mon père s'angoissait à l'idée que je sois poursuivie par des coureurs de dot et finalement abusée par un prétendant plus roué que les autres! Si j'avais été pauvre, papa aurait envisagé l'avenir sous un jour beaucoup plus léger, j'en suis convaincue.

- En digne fille de votre père, je doute que vous vous laissiez abuser par quiconque! Et vous ne craignez plus les coureurs de dot puisque vous êtes supposée être ma femme. Avez-vous bien répété la pièce que nous jouerons tout à l'heure devant nos familles respectives? Quoi qu'il advienne, ne paniquez pas. Si jamais la situation devenait trop pénible, si par exemple l'on vous bombardait de questions sur les circonstances de notre rencontre, je trouverai une excuse pour vous ramener ici.

- Je n'en doute pas. Vous avez l'imagination fertile. Oh, je sens que nous allons nous découvrir tous deux des dons d'acteur hors du commun!

- Cela reste à voir, tempéra John. De toute façon, cette confrontation familiale sera assez intimidante, surtout pour une jeune fille tout juste sortie du couvent. Si vous ne parlez pas beaucoup, personne ne vous en voudra.

- Vous êtes en train de m'expliquer comment tenir mon rôle! s'indigna Melita en riant. Sachez que j'y ai déjà réfléchi, et que j'ai décidé de vous laisser la parole la plupart du temps, tandis que j'afficherai une réserve de bon aloi.

- C'est exactement l'attitude qu'on attend de vous. Alors entrez dans leur jeu: souriez, laissez-les vous admirer et vous couvrir de louanges ... et tout se passera bien.

N'oubliez pas que ce qui les intéresse c'est avant tout le montant de votre fortune! conclut John avec malice.

- Vous allez me rendre nerveuse! Ce n'est pas très gentil de votre part. J'ai répété mon texte mot pour mot pendant que je prenais mon bain. J'espère que je n'aurai ni le trac ni un trou de mémoire! Vous m'indiquerez le moment de quitter la scène, n'est-ce pas?

- Je vous ferai signe discrètement juste avant que le rideau ne tombe!

Melita éclata d'un rire frais qui réjouit le cœur de John. Il la couvrit d'un regard attendri et, soudain, déclara:

- En attendant, je crois qu'il vous manque un accessoire essentiel sans lequel la supercherie sera tout de suite révélée.

Interloquée, Melita fronça les sourcils.

- De quoi voulez-vous parler?

- De votre alliance!

La jeune fille poussa un petit cri de confusion et rougit.

- Comme d'habitude, je l'ai oubliée! Déjà, en Grèce, je n'arrivais pas à la porter: J'ai l'impression qu'elle m'adresse des reproches et qu'elle me traite tout haut de menteuse!

- Vous avez une imagination débridée. Ne vous compliquez pas la vie, voyons.

Soyez naturelle. Sinon, vous risquez de nous trahir, ce qui serait catastrophique.

Melita prit dans son réticule une des bagues héritées de sa mère, un simple jonc d'or tressé qu'elle s'empessa de glisser à son annulaire gauche. Elle l'avait portée quelques jours à Paris, afin de ne pas éveiller la curiosité des domestiques, mais ensuite, assaillie par les scrupules, elle l'avait retirée.

Sans la vigilance de John, son sentiment de culpabilité aurait bien failli tout faire rater!

- Avez-vous terminé votre petit déjeuner? Si vous êtes prête, je vais demander qu'on nous prépare la voiture.

- Le temps d'aller chercher mon chapeau et mes gants et je vous rejoins, assura Melita en se levant de table.

Un peu plus tard, tout en conduisant le phaéton qui les emmenait chez sa mère, John réfléchit à ce qu'il allait dire à sa famille pour justifier un mariage si précipité avec une inconnue.

Assise à ses côtés, Melita comprit qu'il avait besoin de calme et demeura silencieuse.

Alors qu'il immobilisait les chevaux devant chez sa mère, il se tourna

vers la jeune fille et lui chuchota:

- Bonne chance!

- Ne vous inquiétez pas, répondit-elle doucement. Nous remporterons cette épreuve, et bien d'autres encore, je le sais.

Ils laissèrent les pur-sang aux bons soins d'un palefrenier et gravirent les marches du perron en haut duquel ils furent accueillis par un majordome guindé.

- Bonjour, milord. C'est un plaisir de vous revoir.

Tous les domestiques se joignent à moi pour vous adresser de chaleureuses félicitations.

- Je vous remercie tous, Dawson. Les Sternwood sont-ils arrivés?

- Oui, milady les a reçus. Ils vous attendent dans le grand salon et sont tous très impatients de faire la connaissance de madame la comtesse.

Ayant débité sa tirade, le majordome les précéda dans le couloir et s'arrêta sur le seuil du salon. Là, de cette voix de stentor qu'il utilisait lors des grandes occasions, il annonça:

- Le comte et la comtesse de Gilmour!

John offrit son bras à Melita et-tous deux entrèrent dans la pièce. John reconnut huit membres de sa proche famille, et compta à peu près autant de visages inconnus. Bien qu'il ait souvent entendu parler des Sternwood, c'était la première fois qu'il les rencontrait.

Sa mère, le teint assez pâle, mais le visage souriant, était étendue sur le canapé, le dos calé contre des coussins, les jambes recouvertes d'un plaid écossais.

Dès qu'elle aperçut John.: elle lui tendit les bras et il se hâta d'aller l'embrasser sur les deux joues.

- John! Quel bonheur de te revoir !

- Comment vous sentez-vous, mère? Je m'inquiétais pour vous.

- Il ne fallait pas, mon cher enfant. J'ai été comblée d'apprendre que tu t'étais marié!

Elle n'avait pas dit « enfin! », mais le mot lui avait sans doute brûlé la

langue.

John lui tapota la main.

- Je savais que vous le prendriez comme une excellente nouvelle, dit-il.

Maintenant, laissez-moi vous présenter mon épouse ...

- Elle fait déjà partie de la famille! coupa la comtesse douairière, radieuse; en tendant les deux mains à Melita. Ma chère petite, si je n'ai pas connu votre mère, je suis en revanche restée très amie avec sa cousine, Grâce de Sternwood, qui est aujourd'hui devenue lady Parker. Bienvenue en Angleterre, mon enfant!

Melita se pencha pour l'embrasser à son tour.

- Je vous remercie pour votre accueil. Il me fait chaud au cœur, répondit-elle simplement.

Ensuite, John la présenta au reste de la famille et aux invités. Les Sternwood étaient manifestement très excités par le mariage d'un Gilmour avec une de leurs parentes; même s'ils voyaient cette dernière pour la première fois de leur vie.

Pas une seule fois le nom de Gavron ne fut prononcé, remarqua John avec cynisme.

Tous les regards convergeaient vers Melita. Elle était entourée, fêtée, complimentée ...

Parce qu'elle était jolie et, surtout, parce que sa famille anglaise tentait déjà de s'attirer ses bonnes grâces.

Comme il aurait été fort impoli de faire une allusion directe à sa fortune, ils se bornèrent à l'interroger sur leur mariage et leur récent voyage en Grèce. Melita avait déjà prévu ses réponses et elle réussit à éluder les questions trop personnelles, avec une adresse qui donna à John envie de l'applaudir.

En fin de matinée, la comtesse douairière manifesta le désir de les garder à déjeuner, mais John déclina l'invitation en arguant qu'il avait pour ce midi-là d'autres obligations, auxquelles il ne pouvait se dérober même s'il le déplorait. Il promit cependant de revenir dans l'après-midi passer un peu de temps avec sa mère. Ce faisant, il coupa

habilement l'herbe sous le pied aux Sternwood qui, de toute évidence, avaient l'intention d'inviter Melita à prendre le thé chez eux.

Finalement, John et Melita réussirent à s'éclipser. Ils remontèrent à bord du phaéton et John lança les chevaux au petit trot. Il attendit que l'attelage ait atteint le carrefour le plus proche pour se tourner vers Melita et s'écrier:

- Vous avez été parfaite! Et je n,e suis pas peu fier d'avoir échappé au déjeuner!

- Vous avez réagi avec tant d'à-propos! J'ai failli éclater de rire. Je suis certaine que tous ces gens avaient encore des milliers de questions à me poser. Heureusement, vous ne leur en avez pas laissé le loisir.

- Maintenant, nous pouvons souffler un peu. Puis, nous songerons aux répliques de l'acte II.

- Vraiment? feignit-elle de s'étonner. Je pensais que la comédie était bien plus avancée que cela!

- Ne brûlez pas les étapes. Trop de hâte nuit et pourrait nous précipiter vers notre perte.

- Tout le monde a été très poli avec moi, observa Melita, songeuse. Mais je suis sûre qu'ils sont dévorés de curiosité et que si vous n'aviez pas été présent, ils m'auraient autrement «cuisinée», comme on dit.

- Je sais. Voilà pourquoi je vous propose de partir au plus vite pour nous installer à la campagne. C'est la meilleure parade. Je sais que vous mourez d'envie de visiter Londres, mais vous en aurez tout le temps plus tard, quand tout danger sera écarté. Et vous pourrez découvrir Gilmour Hall, qui est une des plus belles propriétés d'Angleterre. On vient de loin pour l'admirer:

- Elle est donc ouverte aux visiteurs?

- Seulement à certaines dates. Les gens ne se lassent pas de contempler les tableaux et les innombrables trésors qu'elle contient.

- Les Gilmour ont vraiment de la chance de posséder pareil endroit!

- Nous avons eu beaucoup de chance de rencontrer votre père, corrigea John. Il a su transformer tille bâtisse délabrée en un monument historique.

- J'ai hâte d'y être! s'exclama la jeune fille, enthousiaste. D'ailleurs, j'ai toujours préféré la campagne aux villes, même si je suis certaine de trouver Londres fascinante quand je prendrai le temps de l'explorer; Vous rendez-vous compte que moi; qui ai vécu presque toute ma vie entre les murs d'un couvent, je suis en train de vivre un véritable rêve: j'ai visité Paris, puis la Grèce, et, à peine débarquée à Londres, je vais vivre dans votre château! Si quelqu'un m'avait dit il y a seulement deux mois que tout cela était sur le point de m'arriver, je ne l'aurais pas cru !

- Vous êtes si cultivée que j'en oublie souvent, il est vrai, que vous êtes très jeune et que vous sortez du couvent.

- Sans mes chers livres et, bien sûr, sans les visites régulières de mon père, je n'aurais jamais su ce que je perdais. Enfin, aujourd'hui les portes de ma prison dorée se sont ouvertes et je suis libre d'aller partout à ma guise. C'est grisant, je vous le garantis! Je n'avais jamais imaginé qu'un jour, je me trouverais en Angleterre, libre, libre, libre!

Radieuse, la jeune fille avait levé les bras vers le ciel. John la trouva adorable et se promit de faire tout ce qui était en son pouvoir pour qu'elle ne soit jamais déçue.

Dès qu'ils furent rentrés, John annonça aux domestiques qu'il comptait partir pour la campagne le plus vite possible. Il distribua des ordres en conséquence et, ensuite, conseilla à Melita:

- Le mieux est d'expliquer aux femmes de chambre quelles affaires vous souhaitez emporter. Elles se chargeront de boucler votre malle qui suivra dans le landau, pendant que nous partons devant avec le phaéton.

- C'est une bonne idée. Avez-vous prévenu les domestiques de Gilmour Hall?

- Oui, j'ai déjà envoyé un laquais. Quand nous arriverons, un dîner fin nous attendra. Je vous avoue que je suis soulagé d'avoir échappé à une grande réception de mariage. Il aurait fallu serrer la main à des centaines d'invités, écouter leurs félicitations et leurs flatteries, tout en sachant que la plupart ne s'intéressent qu'à votre argent et à la façon de le dépenser. Une telle hypocrisie m'aurait exaspéré!

Contre toute attente, Melita n'abonda pas en son sens. Levant les yeux vers John, elle répondit avec douceur:

- Je pense que nous devrions éviter de penser à cette fortune qui est

désormais la nôtre. Notre entourage y pense suffisamment comme ça! Gardons seulement à l'esprit que nous sommes capables de venir en aide à autrui, comme le faisait mon père; C'est le seul bon côté de l'argent.

En l'entendant prononcer ces mots pleins de bon sens, John eut honte de lui et de sa saute d'humeur: Vivement, il posa la main sur celle de la jeune fille.

- Vous avez entièrement raison, dit-il, penaud. Je vous prie de me pardonner et je vous promets de ne plus proférer de telles stupidités qui risqueraient de gâcher l'aventure excitante que nous sommes en train de vivre.

Melita le récompensa d'un délicieux sourire.

- Une aventure excitante: c'est exactement l'impression que j'ai! acquiesça-t-elle.

Je m'efforce d'en savourer chaque instant, même si la conscience, parfois, que le terrain devient très glissant. N'oublions pas la prudence la plus élémentaire si nous voulons que notre plan fonctionne.

- À Gilmour Hall, on vous laissera en paix. Vous pourrez vous détendre totalement. Ce ne sont pas les distractions qui manquent, là-bas ..

John fit brusquement claquer ses doigts et ajouta:

- À propos, savez-vous monter à cheval?

- Bien sûr. C'était même la seule façon de faire un peu d'exercice au couvent. Et puis, nous n'avions pas d'autre moyen de transport pour visiter les environs. Nos montures, hélas, n'étaient pas très fringantes: des mules, des ânes ... Pour mes dix-huit ans, papa m'a offert un cheval digne de ce nom qu'il a fait venir d'Angleterre à grands frais. J'étais folle de joie et, à partir de là, j'ai pu m'adonner aux joies de l'équitation.

- Vous saurez donc apprécier à leur juste valeur mes pur-sang, qui sont des bêtes tout à fait exceptionnelles. Vous en jugerez par vous-même dès que nous arriverons dans ce que je me dois d'appeler *notre* maison.

Tout en parlant, John songeait combien il semblait naturel que Melita profite de cette propriété rendue si belle par son père. En toute légitimité, elle pourrait se sentir-fière de ce qu'elle découvrirait à

Gilmour Hall.

Ils déjeunèrent sans s'attarder, car l'heure tournait et ils avaient hâte de se mettre en route.

John avait fait atteler quatre bêtes nerveuses au phaéton. Il prit lui-même les rênes et, grâce à ses talents de conducteur et à la rapidité des chevaux, ils parvinrent à destination juste après l'heure du thé.

- Regardez, nous venons de franchir la limite de mes terres, expliqua John, alors qu'ils longeaient un petit bois de hêtres.

- Je vois que vous êtes heureux de revenir chez vous. On sent à quel point vous aimez cet endroit. Dans ces conditions, il est impossible que je sois déçue.

- C'est impossible; en effet. Mais si vous aviez vu Gilmour Hall avant que votre père n'agite sa baguette magique pour en faire un château, vous auriez sans doute pris vos jambes à votre cou et vous en auriez été tout excusée. Ce n'était à l'époque qu'un manoir lugubre et décrépi. Aujourd'hui, je n'ai pas peur de dire que la maison est splendide. Je défie quiconque d'affirmer qu'il en existe une plus belle en Angleterre .. : ou qui ait une propriétaire plus ravissante que vous!

Avec un petit rire, Melita demanda:

- Êtes-vous sincère ou essayez-vous juste de me rassurer. J'ai constaté à quel point votre mère était belle. Depuis, je l'avoue, je ne me sens guère en confiance. Je crains de ne pas être à la hauteur des précédentes comtesses de Gilmour.

- Vous n'avez aucune crainte à avoir, je vous le promets! Vous êtes parfaitement à votre place. En fait, il manquait justement à cette demeure une hôtesse qui aurait votre charme et votre douceur.

Melita rit doucement et murmura:

- J'ai l'impression de vivre un rêve étrange et merveilleux. Parfois, j'ai envie de me pincer pour m'assurer que tout cela est bien réel !

- Oh non, vous ne rêvez pas! Jusqu'à présent, nous avons bien mené notre barque.

Tout le monde nous croit dûment mariés et tout a fonctionné exactement comme nous l'espérions. Il ne vous reste plus qu'à devenir la princesse de mon palais.

- Qu'entendez-vous par là ?

- Sans maîtresse de maison, un logis, si magnifique soit-il, est toujours dépourvu d'âme, Ce sont les femmes qui créent l'atmosphère d'un foyer. Gilmour Hall n'était qu'un tas de pierres pourrissantes jusqu'à ce que votre père lui rende sa splendeur; Et voici que vous arrivez à votre tour, pour donner vie à ce lieu, le magnifier. C'est quasiment providentiel ..

- Maintenant, vous m'effrayez! protesta Melita. Imaginez que vous vous trompiez, que je déçoive toutes vos espérances?

John secoua la tête.

- Il est impossible que l'un de nous échoue! N'avons-nous pas franchi avec brio les principaux obstacles? Allons, courage! C'est Gavron qui nous a lancés dans cette aventure palpitante et, où qu'il se trouve désormais, lui ne perd certainement pas confiance en nous.

- J'adore quand vous parlez ainsi! Plus rien ne me semble irréalisable. Tout cela est si... excitant, si différent de, ce que j'ai vécu jusqu'à présent! s'exclama Melita en joignant les mains.

Le silence retomba, puis John déclara:

- Nous allons traverser le village. N'oubliez pas de saluer les habitants qui vont sûrement guetter notre passage.

Ils venaient d'atteindre les premiers cottages, pimpants et bien entretenus avec leurs façades blanches propres et leurs volets bleus, leurs toits de chaume, et leurs jardinets égayés de fleurs multicolores.

L'ensemble formait un tableau très pittoresque, et l'on sentait que les villageois étaient prospères. John était fier de montrer le village à Melita. Ils passèrent devant plusieurs échoppes aux élégantes devantures, puis devant l'église qui était très ancienne, mais en bon état. Plus loin s'ouvraient deux hautes grilles en fer forgé-surmontées de flèches dorées et flanquées de deux petites loges destinées aux portiers. Après les avoir franchies, le phaéton s'engagea dans une allée de gravillon bordée de chênes centenaires.

Melita regardait avidement autour d'elle. C'était exactement ainsi qu'elle s'était représenté l'Angleterre et ses demeures ancestrales!

Puis, ils parvinrent en vue de la maison, majestueuse et impressionnante.

Une oriflamme dansait dans le vent au sommet de la tour.

Alors qu'ils s'approchaient, Melita remarqua les nombreux parterres qui donnaient l'illusion que la demeure se dressait sur un lit de fleurs.

Ils traversèrent un pont étroit qui enjambait un ruisseau argenté, dont les eaux chantaient sur les cailloux.

Quand John immobilisa l'attelage, Melita leva les yeux sur les deux lions de pierre qui gardaient le perron et, une main posée sur la poitrine, elle s'exclama:

- Mon Dieu, c'est magnifique! Exactement ce dont j'avais rêvé! Cet endroit magique vous correspond si bien!

Gravement, John répondit:

- Si Gilmour Hall est un château de conte de fées, vous en êtes la princesse. Venez, je vais vous montrer votre nouveau foyer, que vous aurez désormais pour mission de rendre encore plus attrayant.

- Je vous suis!

Melita n'attendit pas son aide. Légère, elle sauta à bas du marchepied et courut vers le perron pour caresser la pierre sculptée qui simulait la crinière des lions.

Un rayon de soleil fit alors étinceler sa chevelure d'or pâle et, comme elle tournait vers John un regard bleu scintillant de bonheur, il se dit qu'elle était plus belle que n'importe quelle princesse de conte de fées.

C

hapitre 6 :

John descendit prendre son petit déjeuner avec l'impression qu'il avait dormi durant un siècle.

Il était épuisé quand, la veille, ils étaient enfin montés se coucher. Il avait tant de choses à montrer à Melita, tant à lui raconter sur cette demeure et les innombrables transformations qu'elle avait subies!

Tout d'abord, il lui avait fait visiter la galerie de portraits, puis la salle d'armes. Ensuite, Melita s'était extasiée devant l'immense bibliothèque qui recelait des milliers d'ouvrages.

Dieu merci, pas un n'avait été vendu à l'époque où la famille Gilmour se trouvait dans le dénuement. N'importe quel musée se serait enorgueilli de posséder une telle collection.

- C'est superbe! Inimaginable! répétait Melita qui n'en croyait pas ses yeux. Vous vivez décidément dans un palais enchanté!

- Et vous n'avez pas encore tout vu! Venez, je vais vous montrer les bijoux de famille. Ils font partie des biens inaliénables de mon patrimoine. La plupart nous appartiennent depuis des siècles.

Il précéda la jeune fille dans une petite pièce adjacente à la bibliothèque, où se trouvait un coffre-fort, ainsi qu'une grande vitrine où étaient exposés, sur un lit de velours noir, des bijoux étincelants: tiaras, diadèmes, et parures composées de colliers, bracelets et boucles d'oreilles assortis, qui brillaient de mille feux.

John désigna un diadème en diamants qui, expliqua-t-il, avait été porté par toutes les comtesses de Gilmour à chaque première session du Parlement.

- Jusqu'au siècle dernier, précisa-t-il. Ensuite, la comtesse de l'époque a décrété que ce diadème était trop lourd et elle en a fait exécuté un autre, beaucoup plus léger.

- Où est-il?

- Il est rangé dans le coffre. Ma mère prétend que les femmes qui ont

porté le premier diadème ont dû souffrir le martyre! Elle préfère de loin se contenter de le regarder.

- Il est absolument ravissant! murmura Melita. Serai-je autorisée à le mettre quand j'irai à l'église, ou à la chambre des Lords ou à la première session du Parlement?

- Bien entendu. Néanmoins, je pense que vous serez plus à l'aise avec l'autre, celui que je ne vous ai pas encore montré, lorsque vous serez présentée à la reine.

Melita poussa un petit cri de ravissement. John lui sourit, avant d'aller ouvrir la lourde porte du coffre-fort. Il permit à la jeune fille d'essayer quelques bagues, ainsi qu'une sublime parure de diamants et de saphirs qui mettait parfaitement en valeur son teint lumineux et ses prunelles bleues.

Puis, avec indulgence, il la laissa agraffer sur sa veste de redingote quelques-unes des médailles entreposées là.

- Peut-être serez-vous vous aussi décoré, un jour?

- Je crains de ne rien avoir fait pour le mériter, rétorqua-t-il. Navré J Aussi, chaque fois que vous admirerez ces croix, vous pousserez de gros soupirs en regrettant que votre mari ne soit pas plus valeureux.

Le rire clair de Melita tinta agréablement à son oreille.

- Je ne doute pas un instant de votre courage! objecta-t-elle avec entrain: En tout cas, on ne pourrait trouver meilleur gardien que vous pour veiller sur les trésors qu'abrite ce château magique!

- Il m'incombe en effet de les préserver des effets néfastes du temps. Il y a beaucoup à faire pour entretenir la propriété. Demain, je vous montrerai le reste de mes possessions ... que dorénavant je partage avec vous!

Melita le regardait en silence et il devina la pensée qui lui traversait l'esprit mais qu'elle n'osait formuler: « ... tant que je reste auprès de vous».

Finalement, il lui montra la chambre qui avait servi de dressing à sa mère et qui était séparée de la chambre principale par un petit boudoir. Celui-ci était meublé d'antiquités françaises. Des tableaux exécutés par un peintre français ornaient les murs.

- J'adore ces œuvres! fit remarquer Melita. Ce boudoir est vraiment ravissant.

- Vous n'aurez qu'à le traverser pour venir frapper à ma porte en cas de besoin.

- Je trouve logique que nous soyons réunis par la France, étant donné que c'était le pays d'élection de mon père!

John sourit en hochant la tête.

- Gavron se sentait chez lui partout, je crois. Il était vraiment citoyen du monde. Il a vécu dans de nombreux pays et il était de nature si généreuse que j' imagine qu'il y a aujourd'hui partout dans le monde des dizaines d'hommes et de femmes qui lui vouent une reconnaissance éternelle et prient pour le repos de son âme.

Soudain pensive, Melita murmura:

- Papa était un être d'exception, c'est vrai. Et je me sens coupable de ne pas avoir suivi ses instructions.

- Je crois qu'il souhaitait par-dessus tout vous savoir heureuse. Et moi aussi, je désire votre bonheur. Melita, il est inutile de regarder en arrière et de regretter cette décision que nous avons prise d'un commun accord.

- Vous avez raison.

- Maintenant, il faut vous reposer. Demain matin, nous commencerons la journée par un bon galop à travers champs. Qu'en dites-vous?

- Oh oui! J'attends ce moment depuis si longtemps! Au couvent, nous montions avant de prendre notre petit déjeuner, ou bien en fin d'après-midi, après les cours. Pour moi, c'était le meilleur moment de la journée.

- Vous vous rendrez compte de la valeur de mes pur-sang. Je suis très fier d'eux. Tous ont été élevés à Newmarket. J'espère au moins que vous êtes bonne cavalière ?

Melita feignit de se fâcher.

- Puisque vous semblez en douter, je vous défie à la course! Vous serez moins condescendant demain, quand vous me verrez franchir la première la ligne d'arrivée!

Ils avaient ri, puis, après avoir baisé la main de la jeune fille et lui avoir souhaité bonne nuit, John s'était retiré dans ses appartements.

Il ne fut nullement surpris, le lendemain matin, de voir la porte de la salle à manger s'ouvrir sur Melita, alors qu'il venait tout juste d'entamer son petit déjeuner.

La jeune fille portait une élégante amazone coupée dans un drap' d'un vert profond.

La jaquette cintrée laissait apparaître sa blouse agrémentée d'une collerette en dentelle.

Des brandebourgs de velours noir la fermaient. La jupe ample soulignait sa taille de guêpe.

En pénétrant dans la pièce, elle déposa ses gants de cuir, sa cravache et son chapeau sur un guéridon.

- Vous êtes matinale. Et ravissante! la complimenta John.

- Cette amazone a appartenu à ma mère. Elle est certainement très démodée mais, après tout, vous serez le seul à me voir et je compte sur votre indulgence.

- Ne vous tracassez pas, elle vous va à la perfection.

- Vous allez tenir votre promesse, n'est-ce pas? Vous avez bien donné des ordres pour qu'on selle deux chevaux? Vous n'avez pas oublié notre course?

- Bien sûr que non. J'ai ordonné au palefrenier en chef de nous préparer deux de mes pur-sang les plus racés et les plus nerveux. Autant vous prévenir tout de suite, je serai extrêmement vexé si vous ne vous extasiez pas sur leurs qualités!

- Si vous les avez choisis, c'est qu'ils sont les meilleurs, comme tout ce qui se trouve dans cette maison, répliqua-t-elle simplement.

- Je me répète sans doute, mais c'est grâce à votre père.

Melita se dirigea vers la desserte surchargée de plats en argent et se servit en œufs au bacon, en porridge et en poisson fumé.

Lorsqu'elle vint s'asseoir à table, John s'était plongé dans la lecture du journal.

Au bout d'un moment, il s'exclama avec irritation:

- Maudits journalistes!

- Que se passe-t-il?

- Ils ont réussi - j'ignore comment - à se procurer le texte du testament de votre père et ils vous décrivent comme « l'héritière du siècle » ! Le pire, c'est qu'ils annoncent notre mariage et notre arrivée en Angleterre. Je vous passe les âneries qui suivent..

Melita soupira.

- Je suppose que les Sternwood n'ont pas su tenir leur langue. Il fallait s'en douter, c'est humain en fin de compte. Et les journalistes ont l'art et la manière de tirer les vers du nez aux gens. Ils sont toujours en quête d'une bonne histoire qui fait vendre du papier.

- Une mauvaise histoire, en ce qui nous concerne! grommela John. Je vous garantis que tous les rapaces du pays vont sonner à notre porte, maintenant qu'ils connaissent le montant de votre héritage. Et, jusqu'à ce que quelqu'un d'autre attire l'attention générale: votre nom fera les choux gras des gazettes!

Sa virulence amusa Melita.

- Ne vous mettez pas en colère, lui reprocha -t-elle doucement. Papa me disait souvent que la presse était soit une amie, soit une ennemie, et que pour sa part il préférerait considérer les journalistes comme des alliés.

- Vous voulez dire que, si certains d'entre eux se présentaient à la porte de cette maison, vous accepteriez de les recevoir et de leur parler ? Offrez-leur mon meilleur vin, tant que vous y êtes!

Melita ne releva pas la plaisanterie et insista:

- Évidemment que nous devons coopérer avec la presse. Si nous leur claquons la porte au nez, ils en prendraient ombrage et seraient capables de raconter n'importe quoi dans leurs colonnes. Après tout, nous n'avons rien à cacher. Je n'ai pas honte d'être riche.

- Vous ne vous rendez pas compte que, bientôt, vous aurez autour de vous une foule de soi-disant nécessiteux qui réclameront votre participation pécuniaire aux causes les plus diverses. Sans compter une avalanche de lettres qu'on vous enverra dans le même but!

Préparez-vous à avoir beaucoup de lecture!

- Eh bien, si ces gens sont réellement dans le besoin, il faudra en effet venir à leur secours, déclara Melita tranquillement.

John la considéra un long moment, avant de demander:

- Êtes-vous sincère?

- Bien sûr. Papa s'est montré très généreux envers de nombreuses personnes et, en particulier, envers vous et moi. À notre tour, nous devons nous montrer charitables envers ceux qui ont eu moins de chance que nous. C'est tout à fait normal, non?

- Vous avez raison, mais cette logique fait défaut à la plupart des gens. Ils sont nombreux à prôner des idées philanthropiques mais, au moment d'ouvrir leur bourse, c'est une autre chanson!

- L'argent n'est pas le seul moyen d'aider autrui, néanmoins c'est l'un des plus efficaces. Si quelqu'un vient me trouver pour solliciter mon aide, j'estime de mon devoir de la lui accorder; puisque cela est en mon pouvoir. C'est la seule façon, à mes yeux, de remercier mon père pour sa bonté.

- Vous avez raison, répéta John, sidéré. Mais vous êtes la seule personne que je connaisse à réagir ainsi

- Si nous montrons la voie, d'autres personnes nous suivront peut-être et le monde deviendra alors un peu meilleur. Après tout, il n'est pas juste que si peu d'élus détiennent tant de richesses au milieu d'une si grande pauvreté. Il faut apprendre à partager...

Tandis qu'ils poursuivaient leur discussion, John l'observait avec un mélange de curiosité et de fascination. C'était la conversation la plus extraordinaire qu'il ait jamais eue avec une femme. Avec quiconque, d'ailleurs! Melita ne craignait pas d'exposer des idées qui, à bien des égards, auraient pu paraître subversives. Il trouvait également très touchant la gratitude immense qu'elle vouait à son père.

- Mon seul regret est de l'avoir finalement si peu côtoyé, avoua-t-elle. En même temps, je comprends tout à fait qu'il ait consacré son temps et son énergie à ses affaires.

Je ne l'aurais pas autant aimé et admiré s'il n'avait été cet homme hors du commun qui a parcouru le monde en tous sens et a bâti un véritable empire ... Je prie Dieu chaque soir pour que papa ait enfin

trouvé le repos qu'il mérite ..

Une fois de plus, John trouva émouvant qu'une jeune fille si belle et si riche parle de Dieu en des termes naturels, avouant par là même qu'il occupait une place prépondérante dans son existence.

Melita était décidément incroyable!

Avec résolution, il écarta le journal dont le contenu l'avait tant contrarié quelques instants plus tôt. Il devait suivre les conseils de Melita et ne plus y penser. Sans doute seraient-ils sollicités. Et après? La jeune fille paraissait de taille à gérer la situation. Il lui faisait confiance.

Ils achevèrent leur petit déjeuner, puis rejoignirent les écuries. Melita poussa un cri d'admiration en découvrant le cheval qui lui était destiné, un magnifique bai brun au regard vif et aux muscles puissants

- Comment s'appelle-t-il?

- Firefly.

- Firefly, tu es superbe! Je suis sûre que nous allons très bien nous entendre.

Ravie, elle caressa l'encolure du cheval et prit le temps de lui parler doucement, avant de permettre à John de la soulever par la taille pour la jucher en selle.

- Je vais vous emmener dans le petit bois qui était mon repaire préféré quand j'étais enfant, lui dit-il. Tout d'abord, nous allons traverser le verger. À cette époque, les branches des arbres sont surchargées de prunes. Et, bien sûr, dans un mois nous aurons de délicieuses pommes rouges!

- Vous vous êtes souvenu que j'avais très envie de voir un verger anglais! C'est si gentil de votre part.

- Oui, l'un de vos souhaits est sur le point de se réaliser!

John enfourcha sa monture et, d'un claquement de langue, la mit au pas. Côte à côte, ils longèrent le jardin semé de fleurs, au bout duquel se trouvait le verger.

Ils traversèrent ensuite un petit pont de bois qui enjambait un ruisseau. De l'autre-côté se situait le bois où John avait joué enfant. Il

montra à Melita la petite clairière où il venait pique-niquer, la source qui prenait naissance entre deux rochers, ainsi que ses cachettes préférées.

- Comme c'est beau ! s'exclama la jeune fille, alors qu'ils arrivaient à l'orée du bois qui se prolongeait par une longue prairie herbeuse. Je suis sûre que des fées et des elfes habitent cette forêt. Ne les sentez-vous pas qui nous observent en cet instant même?

- Dans ce cas, ils vont assister à ma victoire. Car le moment est venu de faire la course! Vous semblez tenir Firefly bien en main, mais Samson est imbattable, je vous préviens.

- Je vais vous démontrer le contraire!

D'une talonnade, Melita lança sa monture au galop. Et, de fait, il s'en fallut de peu pour qu'elle ne franchisse la première le but qu'ils s'étaient fixé - un parterre de marguerites situé à l'autre bout de la prairie -, tant elle faisait corps avec sa monture, avec une grâce et une technique époustouflantes.

Le cœur battant, galvanisé par la course, John tira sur les rênes de Samson et la complimenta:

- Vous êtes vraiment une excellente cavalière! Moi qui croyais avoir plein de choses à vous apprendre, j'ai peur de me retrouver le plus souvent dans la position de l'élève devant son maître!

- N'exagérez pas, répliqua Melita en riant. Comme tout gentilhomme anglais qui se respecte, vous montez à la perfection. Papa me disait souvent que c'est parce que j'ai du sang anglais que j'ai eu si tôt la passion des chevaux.

- Que pensez-vous de Firefly?

- Je l'adore, mais je désire monter tous les chevaux de votre écurie avant de choisir celui que je prendrai chaque matin.

- Cela va vous prendre un certain temps. Venez, je vais vous montrer maintenant un endroit très particulier. Vous voyez la colline, là-bas? À mi-chemin du sommet se trouve une grotte creusée dans la roche. Et cette grotte a une histoire.

- Oh, racontez-la-moi, je vous en prie!

Ils avaient mis les chevaux au pas pour leur permettre de se reposer après l'effort qu'ils avaient fourni; John expliqua:

- Il y a des années, mon arrière-grand-père était persuadé qu'il y avait de l'or dans cette colline. Je ne sais plus bien s'il croyait en découvrir dans le sol sous forme de pépites, ou s'il pensait que quelqu'un avait caché là un trésor. Bref, il était convaincu en tout cas que la fortune lui tendait les bras. Il s'activa donc sans relâche, jour et nuit, et creusa, fouilla, dynamita, jusqu'à former une énorme excavation dans la roche.

- Incroyable! Et alors? A-t-il fini par trouver le trésor?

- Je ne pense pas ou, si c'est le cas, il s'est bien gardé de le crier sur les toits, Quoi qu'il en soit, grâce à lui, j'ai eu un endroit rêvé pour jouer à cache-cache quand j'étais petit. Et comme durant toute mon enfance on m'avait rebattu les oreilles avec cette vieille histoire, j'ai moi aussi cherché de l'or des journées entières.

- Avez-vous été plus chanceux que votre aïeul?

- Non. Je n'ai trouvé que de vieux fers à cheval rouillés qui, je suppose, avaient été déposés là pour attirer la chance. Et aussi des tonnes de pierres qui, j'en étais sûr, contenaient de l'or et que je déterrais pour les montrer à mon père.

- Était-il impressionné?

- Pas le moins du monde. Il se moquait de moi et me disait que je n'étais pas obligé de me conduire en parfait imbécile parce que mon arrière-grand-père en était un!

- Ce n'était guère charitable; Après tout, vous vous efforiez de l'aider.

- En effet. Nous vivions presque dans la misère à l'époque, et je m'étais mis en tête qu'il devait bien y avoir un peu d'or dans la grotte. Aussi j'ai cherché, cherché ..

- En vain!

- Si. Un jour, j'ai trouvé Gavron Murillo. Le Ciel n'aurait pu m'envoyer plus beau cadeau!

Melita eut un sourire délicieux.

- Il serait enchanté de vous entendre dire cela, assura-t-elle. D'ailleurs,

je suis certaine qu'il nous écoute en cet instant même et qu'il se réjouit d'avoir pu influencer nos existences.

- Cela ne m'étonnerait pas.

Ils avaient atteint la grotte, dont l'entrée était en partie dissimulée par les ronces et les plantes grimpantes agrippées à la roche. Ils mirent pied à terre et Melita, intriguée, s'approcha pour mieux admirer les superbes tournesols qui y poussaient et dont les larges corolles jaune vif jetaient une tache de couleur incongrue parmi la végétation.

- C'est ma mère qui les a plantés, expliqua John. Cette grotte a toujours attiré beaucoup de gens, de simples curieux aussi bien que des chercheurs de trésors acharnés qui s'introduisaient en catimini sur nos terres. Les gravats ont fini par s'amonceler et l'endroit n'était guère plaisant; si bien que ma mère a décidé un jour de l'égayer avec ces tournesols.

- Ils sont magnifiques, murmura Melita en se penchant vers les fleurs.

- Attention de ne pas les frôler, leurs pistils laisseraient une trace de pollen jaune sur vos vêtements. Ma gouvernante m'a toujours dit que ces taches étaient très difficiles à ôter! Venez, passons plutôt de ce côté-ci, où il y a de l'herbe ..

John précéda la jeune fille et, à coups de cravache, écarta les ronces et les herbes folles afin de lui faciliter le passage. Ils débouchèrent dans la grotte creusée plus d'un siècle plus tôt. La caverne était humide et plutôt lugubre. Sur le sol inégal, de petits monticules de pierres s'alignaient les uns à côté des autres; Sans doute chaque caillou avait-il été scrupuleusement inspecté, avant d'être rejeté par un chercheur d'or déçu.

John ne tarda pas à entraîner Melita vers la sortie.

- Il fait trop beau dehors, c'est dommage de rester enfermé ici. Et puis, j'ai encore beaucoup de choses à vous montrer.

Ils reprirent leurs montures et, lentement, revinrent vers le château dont la silhouette orgueilleuse se dessinait sur l'horizon.

Soudain, Melita s'exclama:

- Je sais ce qui manque ici!

- Quoi donc? s'étonna John, un peu froissé.

Depuis les travaux de rénovation,. on lui avait si souvent répété que Gilmour Hall atteignait la perfection qu'il avait du mal à croire que Melita ait pu y repérer un seul défaut.

- Oui, persista-t-elle. Vous ne devinez pas? Tout le monde devrait en avoir chez-soi. Quand j'ai constaté que vous n'en aviez pas à Londres, j'ai cru en trouver ici, à la campagne. Mais non ..

- De quoi diable parlez-vous?

- Des chiens. Vous avez des chevaux merveilleux, mais pas de chiens. C'est étrange.

- Des chiens? répéta John, interloqué.

- J'ai toujours imaginé les nobles anglais entourés de chiens: des chiens de chasse ou des chiens de salon qui les suivent partout. Même dans leur lit la nuit, paraît-il

!

- Quel vieux cliché! s'esclaffa John. N'empêche, vous avez raison. Il devrait y avoir des chiens. En fait, il y en avait autrefois, du temps de mon père. Il possédait trois labradors dont il était extrêmement fier.

- Que sont-ils devenus?

- Ils sont morts de vieillesse à une époque où il ne pouvait pas se permettre d'en racheter. C'étaient des bêtes parfaitement dressées, douces et fidèles, que mon père a beaucoup regrettées; à tel point que, même quand il a eu les moyens de s'offrir la plus belle meute du comté, il s'est toujours refusé à les remplacer.

- Et vous? N'avez-vous pas envie d'avoir un chien?

- Si, bien sûr. Quand j'étais jeune, j'étais très jaloux de mes camarades qui avaient des épagneuls ou ce genre de chiens, qui les suivaient partout et jouaient avec eux.

À ce souvenir, John poussa un profond soupir qui trahissait l'ampleur de la frustration éprouvée à l'époque.

Melita objecta:

- Rien ne vous empêchait de prendre un chien quand vous avez quitté le collège.

- Je souhaitais plus que tout voyager et découvrir le monde. Or, un chien n'est pas heureux loin de son maître. Ce serait trop cruel de le laisser seul pendant plusieurs mois.
- Pourquoi ne pas l'emmener, dans ce cas ?
- La plupart des pays imposent de longues périodes de quarantaine. Imaginez ce pauvre chien, enfermé dans un chenil inconnu, persuadé que son maître l'a abandonné ...
- Arrêtez, vous allez me faire pleurer! Vous avez raison, avoir un chien dans ces conditions n'est pas raisonnable.
- Vous voyez, vous êtes d'accord avec moi. Je n'ai pas de chien pour le moment mais, comme nous allons nous installer à Gilmour Hall, nous pouvons parfaitement en prendre un ... ou deux ... ou dix! Il y a sûrement dans les environs une ferme où une chienne vient de mettre bas. Si vous le voulez, vous pourrez aller choisir un chiot dans la portée.

Le visage de Melita s'éclaira. d'un sourire lumineux.

- C'est vrai? Oh, mais comment donner la préférence à l'un ou à l'autre? Si vous me laissez faire, je les prendrai tous!
- Si le cœur vous en dit! Il faudra simplement les soigner et les aimer de tout notre cœur. C'est le devoir de tout maître envers ses animaux de compagnie.
- Oui, mais ..

Melita s'interrompit brusquement. Elle s'était rembrunie et John devina aussitôt qu'elle pensait à leur avenir et à toutes les incertitudes qu'il comportait.

Un sentiment de malaise l'envahit alors et il comprit qu'il ne supportait pas l'idée de voir un jour Melita s'en aller. Ils avaient pourtant passé un accord, mais c'était ainsi, il ne pouvait se l'expliquer: Il pressentait confusément que sa vie deviendrait morne et vide si cette jeune fille n'était plus là pour partager ses repas, chevaucher avec lui dans la campagne et échanger des idées pendant ces conversations passionnantes qu'ils avaient à tout bout de champ.

Ce constat le dérouta tant qu'il préféra détourner le cours de ses pensées. Il se sentait irrité, tout à coup, sans bien savoir pourquoi.

Ils parcoururent une courte distance en silence; puis John annonça:

- Je serai pris une partie de l'après-midi. Je dois recevoir certains de mes métayers en présence de l'intendant du domaine.

- Ce n'est pas grave. J'explorerai le parc pendant ce temps. Ne vous inquiétez pas pour moi, je suis sûre de trouver la promenade passionnante. Tout ce que je vois ici depuis mon arrivée me ravit!

Il était l'heure du déjeuner. Ils rentrèrent et savourèrent les délicieux petits plats que la cuisinière avait préparés à leur intention. Cette dernière s'était surpassée et, une fois le repas terminé, Melita insista pour aller la féliciter en cuisine.

- Vous n'y êtes nullement obligée, fit remarquer John, tout en songeant que sa mère, elle aussi, s'attachait à louer le travail bien fait.

Avec conviction, Melita répliqua:

- Bien sûr que si! Il est évident que votre cuisinière s'est donné beaucoup de mal pour nous satisfaire. J'y vois, moi qui-viens d'arriver à Gilmour Hall, une marque de bienvenue. Ce serait grossier de ma part de ne pas la saluer. Et puis, je n'ai pas encore fait sa connaissance, ce sera l'occasion. Comment s'appelle-t-elle ?

- Mme Brown.

- Eh bien, je pense que Mme Brown sera contente de recevoir notre visite.

Bien entendu, Melita avait raison. La cuisinière se rengorgea derrière ses fourneaux, rouge de plaisir, tandis que Melita la complimentait sur ses talents de cordon-bleu.

Quant aux servantes et aux femmes de chambre qui déjeunaient là, elles dévorèrent des yeux leur jeune maîtresse qu'elles n'avaient fait qu'apercevoir dans le vestibule ou l'escalier. John se-rendit compte que c'était en toute sincérité que Melita vantait les mérites de la gastronomie locale.

- On m'avait bien dit que les Anglais n'avaient pas leur pareil pour préparer le rôti de bœuf. Cette réputation n'est pas usurpée. Et votre tarte aux prunes était un délice!

Je rêvais d'en manger depuis longtemps. Au couvent où j'ai été élevée,

on nous servait une nourriture roborative mais très simple. Je vous assure que, quand je vois aujourd'hui une cuillerée de crème dans mon assiette, je me sens très privilégiée!

- Si vous aimez la crème, j'en ferai venir tous les jours de la ferme, milady, promet Mme Brown avec chaleur.

- Si je grossis, ce sera donc votre faute ... et la mienne pour avoir été aussi gourmande! plaisanta Melita.

Après avoir serré la main de tout le personnel, comme elle regagnait le salon en compagnie de John il commenta:

- Vous leur avez vraiment fait plaisir. C'est très gentil de votre part. Mme Brown est au service des Gilmour depuis plus de vingt ans et elle est d'un naturel assez ronchon, mais je ne l'ai jamais vu aussi bien disposée envers quelqu'un! Vous pouvez être tranquille, elle va vous bichonner. Au temps des vaches maigres, elle n'a jamais songé à rendre son tablier, alors qu'elle était seule à officier en cuisine parce que nous n'avions pas de quoi embaucher de marmitons.

- J'estime qu'il est normal d'exprimer son contentement lorsqu'on est bien servi.

Et à ce propos .. Nous sommes supposés être de jeunes mariés, n'est-ce pas? Ne trouvez-vous pas qu'il serait normal d'augmenter les gages des domestiques pour marquer l'événement? J'ai entendu dire que cela se faisait dans les bonnes maisons.

John, d'abord surpris, eut un large sourire.

- Une fois de plus, vous avez raison! convint-il. J'aurais dû y penser moi-même. Je vais tout de suite en aviser mon secrétaire et le majordome en avertira les autres domestiques. Décidément, ils n'auront qu'à se féliciter de votre venue au château!

- C'est exactement le genre de compliments que j'aime entendre! pouffa Melita.

Comme ils pénétraient dans le vestibule, le majordome les informa que l'intendant et trois métayers attendaient dans le petit salon que le maître des lieux veuille bien leur accorder un entretien.

- Je vais me promener dans -le jardin et admirer les fleurs, décida Melita.

Rejoignez-moi là-bas quand vous en aurez fini.

Mais l'entrevue dura bien plus longtemps que prévu et, lorsque ses employés se retirèrent enfin, John alla d'abord voir dans le salon si par hasard Melita ne s'y trouvait pas. Trouvant la pièce vide, il gagna le jardin et il eut beau parcourir les allées, il ne la vit nulle part.

«Où a-t-elle pu aller? », se demanda-t-il avec perplexité.

Puis, il pensa aux écuries. Sans doute Melita avait-elle décidé de faire une balade dans les environs et, dans ce cas, elle avait sûrement demandé à un palefrenier de lui seller un cheval.

Cette fois, il avait vu juste. L'un des lads le lui confirma:

- Milady a demandé le même cheval que ce matin. Je lui ai fait remarquer que Firefly était un peu fatigué après sa longue promenade, alors elle a dit qu'elle n'irait pas plus loin que le village.

- Le village, vraiment? Bon, je vais la rejoindre là-bas. Sillez-moi Mirror, je vous prie.

Quelques minutes plus tard, John prenait la direction du village. Une idée lui vint alors. Peut-être Melita avait-elle ressenti le besoin de prier et s'était-elle rendue à l'église?

Oui, c'était plausible et c'est donc là-bas qu'il la chercherait tout d'abord.

Mais, alors qu'il dépassait les premiers cottages, il aperçut Firefly devant la façade d'une maison. Un garçon d'une douzaine d'années tenait le cheval par la bride, pendant qu'un autre, un seau d'eau à la main, lui permettait de s'abreuver.

Melita- se trouvait certainement à l'intérieur du cottage. John s'arrêta et confia sa monture aux deux enfants, leur promettant une pièce s'ils s'en occupaient bien. Puis, il s'avança vers la porte du cottage et, percevant un bruit de voix, poussa le battant.

Stupéfait, il s'immobilisa sur le seuil.

Melita, assise sur une chaise devant la cheminée, tenait dans ses bras un tout petit-bébé. La mère de l'enfant, debout près d'elle, la contemplait en souriant.

Les deux femmes levèrent la tête lorsqu'elles aperçurent John. Melita

s'écria:

- Entrez donc, John et venez admirer ce merveilleux petit garçon! Il est né il y a trois jours à peine, et figurez-vous que sa maman l'a appelé John en votre honneur!

- Je suis très flatté, assura John en s'avançant vers la villageoise pour lui serrer la main. Bonjour. Vous êtes madame welters, n'est-ce pas?

- Oui, milord. C'est un plaisir de vous recevoir chez moi, milord.

- Vous avez donc eu un autre fils? Il semble parfaitement heureux dans les bras de mon épouse.

- Pour sûr. Et très fier qu'une aussi jolie dame s'intéresse à lui. Vous avez bien de la chance, milord!

- C'est aussi mon avis.

John tourna la tête vers Melita qui avait reporté son attention sur le bébé. Son pur profil se détachait dans la lumière dorée qui filtrait à travers le carreau. Une expression d'une infinie douceur illuminait ses traits. Elle n'avait jamais été aussi jolie.

Tout à coup, John comprit qu'il désirait plus que tout au monde que sa future femme eût ce regard-là quand elle tiendrait leur nouveau-né.

Enfin, Melita consentit à rendre le nourrisson à sa mère.

- En grandissant, il deviendra un superbe petit garçon comme ses frères!

affirma-t-elle. Surtout, n'oubliez pas de nous prévenir quand vous le ferez baptiser, Nous nous ferons un plaisir de lui offrir un beau cadeau.

- C'est si gentil à vous, milady! Vous nous faites trop d'honneur, balbutia la femme, confuse.

- Je reviendrai vous voir, c'est promis. J'espère que ce petit bonhomme va vite prendre des forces et que vous-même serez bientôt en pleine forme.

- Je vous remercie de votre visite, milady. Quand mon mari rentrera des champs et que je lui raconterai ça ... sûr qu'il aura du mal à me croire!

- M. Walters travaille à la ferme, expliqua John. Je vous le présenterai un jour et vous pourrez le féliciter d'avoir un fils aussi magnifique. Votre époux est un rude travailleur, madame Walters. Si ses fils lui ressemblent, vous n'avez pas de souci à vous faire pour vos vieux jours.

- Ce n'est pas demain que mon Thomas prendra sa retraite! plaisanta Mme Walters. il ne vit que pour ses récoltes et parfois je m'en plains en disant qu'il me délaisse!

Tous rirent de bon cœur. Finalement, Melita et John se décidèrent à prendre congé.

Melita lança un dernier regard au bébé.

- Il sera très beau, prophétisa-t-elle. Un jour, vous verrez, toutes les femmes tomberont amoureuses de lui.

- Comme elles tombent amoureuses de milord! répliqua Mme Walters.

De nouveau, ils éclatèrent de rire; Puis, Melita et John s'en allèrent après avoir donné à leur hôtesse quelques pièces pour que ses garçons s'achètent du chocolat.

Sur le chemin du retour, John déclara avec humour:

- Eh bien ! Maintenant, je sais qui sont mes admiratrices!

- Ne faites pas l'innocent. Vous êtes très séduisant et vous le savez. Il y aura toujours des femmes pour s'éprendre de vous. Vous avez de la chance: elles sont nombreuses à se disputer vos faveurs et vous n'avez que l'embarras du choix.

- Arrêtez de me flatter, vous me gênez! protesta John en riant.

- Je ne vous flatte nullement. J'ignore comment était votre père, mais votre mère est encore très belle et vous lui ressemblez. J'ai aussi remarqué, en faisant la connaissance de vos oncles et de vos cousins, qu'ils étaient plutôt bien de leur personne.

Bien que vous les dépassiez tous d'une tête.

- C'est vrai, je suis le plus grand de la famille, admit John avec une pointe de suffisance. Et j'en suis assez fier, je l'avoue. J'ai toujours plaint les hommes petits!

Il y eut un bref silence, puis Melita s'enquit:

- Qu'allons-nous faire maintenant?

- C'est à vous de décider. Nous pouvons visiter plusieurs fermes et je vous présenterai aux épouses des métayers et à leurs enfants. Ou bien nous pouvons rentrer et effectuer une visite plus approfondie du château. Je voudrais vous emmener dans la tour d'où l'on a une vue splendide sur la campagne environnante. Et il y a encore plein de pièces que vous devez encore découvrir. Au moins une douzaine!

- Vous voyez, quand je vous dis que vous vivez dans un palais! Quand j'étais au couvent, je me demandais souvent à quoi ressemblait la maison dans laquelle ma mère avait grandi durant son enfance, avant qu'elle ne suive son père en Thaïlande.

- Un jour, je vous emmènerai visiter cette demeure, promit John. Vous la trouverez sûrement très belle, bien qu'elle ne puisse se comparer à Gilmour Hall.

- Rien ne se compare à Gilmour Hall!

Comme le rire de Melita résonnait, John fronça les sourcils.

- Qu'y a-t-il de si drôle?

- Vous. Vous -êtes si fier de votre château! Il représente beaucoup à vos yeux.

Chaque fois que vous le contemplez, j'imagine que vous vous sentez encore plus grand et plus important.

- Vous vous moquez de moi, ce n'est guère charitable! D'un autre côté, je dois admettre que vous n'avez pas tort, concéda-t-il avec une petite moue.

- C'est évident! D'ailleurs, comment pourriez-vous ne pas être fier d'une telle demeure? Je conçois aisément quelle torture c'était de voir ce bijou, peu à peu rongé par les ans, sombrer dans le délabrement. Vous deviez vous sentir si impuissant et furieux!

Ils venaient d'arriver en vue du château. Un moment, John laissa glisser son regard sur la façade imposante dominée par la silhouette de la tour. Puis, songeur, il murmura:

- Je suis bien entendu très fier de ma maison, maintenant qu'elle resplendit de nouveau grâce à votre père. Je souhaite vivre ici et, désormais, j'ai du mal à imaginer cet endroit sans vous. Vous vous êtes

si naturellement intégrée aux lieux!

Ils n'échangèrent plus aucune parole avant d'arriver devant le perron. John sauta à terre et lança les rênes à un palefrenier. Puis, il s'approcha de Firefly et, encerclant des deux mains la taille de Melita, il la déposa sur le sol.

-Vous êtes légère comme une plume. On croirait presque que vous allez vous envoler.

Elle leva les yeux sur lui et, gravement, répondit:

- Je n'ai aucune envie de m'envoler. Je suis si heureuse ici! Tout est si beau autour de moi ..

Son regard soutenait celui de John qui retint soudain son souffle. L'espace d'un instant, ni l'un ni l'autre n'esquissa le moindre mouvement. Puis, brusquement, Melita se détourna et monta rapidement les marches du perron pour disparaître dans le vestibule.

À pas lents, John la suivit. Il avait encore à l'esprit l'image de Melita serrant contre son sein le bébé de Mme Walters.

«Voilà ce dont j'ai envie, se dit-il. D'un vrai foyer, d'une famille nombreuse. Je veux entendre mes enfants rire et chahuter dans cette maison.»

Et il réalisa soudain que, pour exaucer ce vœu essentiel à son bonheur, il lui restait encore à trouver la mère de ses futurs enfants.

C

hapitre 7

:

Le lendemain matin, John fut le premier à descendre prendre son petit déjeuner.

Il se servait une tasse de café quand Melita fit son apparition, vêtue de l'amazone qu'elle portait la veille.

Un rayon de soleil fit scintiller sa chevelure blonde. Lorsqu'elle lui sourit, John eut l'impression que la pièce tout entière s'illuminait.

- Bonjour, dit-il. J'espère que vous avez bien dormi.

- Comme une souche. Et je suis prête à toutes les aventures. J'imagine que vous avez un projet pour ce matin?

- Malheureusement, je dois rendre visite à sir James Whiskers, le lord-lieutenant.

Toutefois, je ne pense pas en avoir pour très longtemps.

- Et moi qui espérais que nous irions nous promener à cheval! fit Melita sans chercher à cacher sa déception.

- Rien ne nous en empêche. Je serai rentré bien avant midi. Lord Whiskers et moi allons débattre pour savoir si oui ou non, nous autorisons la construction d'un barrage dans le comté. Le projet émane d'un industriel qui n'est pas du coin mais qui soutient que le comté en bénéficierait grandement. Lord Whiskers estime que cela défigurerait le paysage et il cherche mon appui. Je suis entièrement d'accord avec lui.

- J'imagine qu'il veut surtout l'assurance que vous participerez aux travaux si le barrage est finalement construit.

- Je crains que vous ne soyez dans le vrai! dit John en riant. D'un autre côté, il me plaît d'avoir mon mot à dire quand on prend ce genre de décisions.

- C'est tout naturel. Votre domaine est le plus important du comté, vous avez votre mot à dire.

John soupira.

- Certes, mais cela requiert beaucoup de temps. Aussi, je vous en supplie, ne m'obligez pas à assumer d'autres responsabilités! Je trouve épuisant de devoir discourir des heures avec des gens dont l'opinion diverge de la mienne.

- Il faut envisager cela comme des batailles à remporter, c'est plus motivant. On n'échappe pas à son devoir, vous le savez bien.

Il lui sourit.

- Vous êtes si jolie que vous n'aurez sûrement aucun mal à rallier tout le monde aux causes que vous défendrez, quelles qu'elles soient.

- Merci beaucoup. Comme vous êtes galant, milord! Vous savez décidément fort bien tourner les compliments. Mais revenons à nos moutons: combien de temps serez-vous absent?

- Pas plus d'une heure, je l'espère. Je ne tiens pas à m'attarder chez lord Whiskers qui, soit dit entre nous, est un vieux raseur. Vous n'avez qu'à partir devant et chevaucher à travers bois, le long du ruisseau. Je vous rattraperai dès mon retour au château.

- Bonne idée, approuva la jeune fille. Je vais prendre Firefly car, pour le moment, je le connais mieux que les autres chevaux. J'espère que très bientôt je les maîtriserai tous!

- Cela prendra du temps, je vous l'ai dit. Toutefois, vous êtes une cavalière émérite, et je pense que vous réussirez sans problème.

- Merci encore !

Rapidement, John acheva le contenu de son assiette.

- Je vous promets de revenir le plus vite possible, ajouta-t-il. Le problème, c'est que le Lord-lieutenant est bavard comme une pie. Il n'est pas facile de l'arrêter quand il est parti dans l'une de ses digressions.

- Je vois parfaitement de quoi vous voulez parler. Nombre d'hommes âgés ont ce défaut. Je crois que c'est parce qu'ils s'écoutent parler.

- J'espère ne pas devenir ainsi quand je vieillirai! Je m'en voudrais beaucoup de vous assommer à longueur de journées.

Sans attendre la réponse, John se tamponna la bouche à l'aide de sa

serviette et se leva pour vaquer à ses occupations.

Riant, Melita se resservit une tasse de café. John était manifestement de très bonne humeur, contrairement à certaines personnes qui, de bon matin, se montraient fort désagréables avec leur entourage. Décidément, elle aurait préféré qu'il n'ait pas d'obligation et puisse demeurer auprès d'elle. Il n'était parti que depuis quelques secondes et, déjà, il lui manquait.

« Mais bien sûr, il est tout à fait-normal qu'il s'investisse dans la conduite des affaires du comté, réfléchit-elle. C'est ce que les gens d'ici attendent de lui. S'il s'installe définitivement à Gilmour Hall, on lui demandera sans doute de siéger à la tête de nombreux comités.

Quant à moi, on me priera d'inaugurer le festival des Fleurs et les diverses manifestations locales ... »

On ne pouvait nier que sa nouvelle vie s'annonçait beaucoup plus excitante que celle qu'elle avait menée en Thaïlande. Là-bas, sans les livres que lui envoyait régulièrement son père, elle aurait dépéri telle une fleur privée d'eau, car sa joie de vivre se nourrissait des connaissances qu'elle emmagasinait au fil des jours.

Elle avait toujours été dévorée de curiosité envers le monde qui s'étendait au-delà des murs du couvent. Heureusement, ses lectures lui avaient permis de s'évader dans de merveilleux pays qu'aujourd'hui elle avait enfin la possibilité de visiter. .. pour peu que John veuille bien l'emmener à bord de son superbe yacht.

John avait une nature généreuse, constata-t-elle.

Ne lui avait-il pas promis de lui offrir un chien? Il ne pensait qu'à lui faire plaisir, tant et si bien qu'elle commençait à se sentir gênée de le remercier à tout bout de champ.

Pour lui prouver sa reconnaissance, elle avait le devoir de devenir une parfaite hôtesse, qui recevrait ses amis avec grâce.

Rapidement, Melita termina son petit déjeuner, avant de se rendre aux écuries où les palefreniers étaient occupés à panser les bêtes dans leurs stalles. Tandis que le palefrenier en chef se chargeait de lui seller Firefly; elle passa devant les boxes, salua les lads et s'enquit de la santé des chevaux. Quand on vint lui annoncer que sa monture était prête, elle avait échangé un mot avec chacun des employés.

- C'est une belle journée, milady, lui dit le palefrenier en chef après

l'avoir aidée à se mettre en selle. Firefly a besoin de se dégourdir; Un bon petit galop lui fera le plus grand bien.

- Nous irons dans les bois. Je tiens beaucoup à repérer les traces qu'ont sûrement laissées les elfes et les fées en dansant cette nuit autour de l'étang.

Le palefrenier rit de bon cœur.

- C'est aussi ce que je pensais quand j'étais gosse; avoua-t-il. Parfois, je me cachais le soir pour apercevoir les créatures magiques de la forêt. Je pouvais passer des heures accroupi derrière un fourré. En vain, bien sûr. Tout ce que j'y gagnais, c'était une bonne fessée quand je rentrais à la maison!

- Et vous avez cessé de croire aux fées?

- Pas quand je vous regarde, milady! fit l'homme avec un sourire chaleureux.

Melita lui rendit son sourire et rejoignit Firefly.

Elle n'avait pas mis de chapeau, de peur d'être gênée si le vent se levait. Évidemment, si elle prenait part aux chasses à courre la saison prochaine, il lui faudrait acquérir un chapeau adéquat, ainsi qu'une amazone bien plus chic.

John lui avait confié que des gens très distingués habitaient le comté mais, par chance, ceux-ci ne vivaient pas dans le voisinage immédiat. Melita aimait ces grandes étendues de terres qui se déroulaient à perte de vue sans qu'on y aperçoive la moindre habitation. Le village se situait en effet en contrebas de la propriété et les toitures des cottages ne déparaient pas le panorama.

« Cet endroit est un véritable enchantement. Le château est superbe et les chevaux de John sont tous magnifiques. J'ai tellement de chance! Il ne me manque plus qu'un chien. Ou peut-être deux. Et j'atteindrai alors la félicité suprême ! »

Puis, comme cette pensée venait de lui traverser l'esprit, elle se souvint de la douceur de la joue du bébé contre son bras, de ses petites mains potelées et de sa frimousse adorable.

Elle avait su, à l'instant où elle le serrait contre son cœur, qu'elle ne serait jamais totalement heureuse tant qu'elle ne serait pas mère.

« J'aimerais avoir dix fils et cinq filles ! », s'enthousiasma-t-elle.

Puis, un petit rire lui échappa. il était peu probable qu'elle ait un jour une famille aussi nombreuse. Voyons, elle n'était même pas mariée!

Il lui fallait bien considérer la réalité en face: si John tombait amoureux de quelqu'un, leur arrangement présent deviendrait caduc; ils se sépareraient sans faire d'histoire, c'est ce qui était convenu. Elle se retrouverait seule, sans personne, hormis les Sternwood qui, bien sûr, se battraient pour l'héberger car ils lorgnaient tous sur son héritage. Une jeune femme célibataire ne vivait pas seule si elle ne voulait pas prêter aux médisances ..

« Je ne désire pas mener une telle existence, réfléchit Melita, tout en guidant sa monture entre les pruniers du verger. Je veux avoir ma propre maison, des enfants, des chevaux et des chiens. »

Elle ne put s'empêcher de se moquer d'elle, songeant que si quelqu'un avait lu dans ses pensées en cet instant, il l'aurait jugée beaucoup trop exigeante.

« Je suis très heureuse en l'état actuel des choses. John est si bon avec moi! c'est quelqu'un de bien. Il est juste que l'argent de papa lui revienne car je suis sûre qu'il s'efforcera toujours de faire le bien autour de lui. »

Soudain, de manière incongrue, elle se demanda si le lord-lieutenant avait une fille.

Si c'était cas, elle devait être forcément jolie et, comme toutes les femmes, elle flirterait avec John. Ce dernier était censé être marié, mais Melita n'était pas naïve au point de croire que cela constituait toujours un obstacle infranchissable aux passions amoureuses.

« Quand nous irons à Londres, je suis certaine que les femmes les plus belles de la ville lui feront les yeux doux. Et pourquoi résisterait-il à la tentation puisqu'il n'est pas vraiment marié... »

Cette pensée, lui déplaisait souverainement et, en même temps, elle avait honte de se montrer si possessive envers un homme qui ne lui appartenait pas. Mieux valait songer à autre chose. Par exemple au bonheur qu'elle éprouvait à se promener dans ce cadre bucolique, sur une monture aussi racée que Firefly.

Parvenue au bout du verger, Melita dédaigna le petit pont de bois. En souplesse, Firefly bondit par-dessus le ruisseau et s'engagea dans la

forêt.

À cette heure, la luminosité était particulièrement agréable. Les rayons du soleil tombaient en oblique entre les troncs des hêtres et des chênes, créant un entrelacs de lumière dans lequel dansaient des particules de pollen doré. Une fraîche odeur de mousse et de champignon montait du sol. Si l'on observait attentivement la nature, on apercevait, de temps à autre, les créatures agiles qui peuplaient le bois: un écureuil bondissant de branche en branche, un mulot qui courait se cacher dans son trou, des oiseaux, et même une biche et son faon!

« Si j'avais des enfants, je les emmènerais ici. On dit que les fées dansent la nuit dans les clairières et que les petits champignons qui poussent au pied des arbres sont des marques de leur passage. Ce sont des légendes si charmantes! Ensemble, nous chercherions ces traces et peut-être même apercevriions-nous des sirènes dans l'étang ?»

Tandis que Melita rêvassait, bercée par la quiétude qui régnait sous le couvert des arbres, sa monture avançait d'un pas sûr, faisant craquer les brindilles sous ses sabots ferrés. Comme elle dépassait un épais bosquet, Melita s'arracha soudain à sa rêverie: il lui semblait avoir aperçu un mouvement furtif entre deux arbres, non loin de là.

Son imagination lui jouait-elle des tours?

Elle savait que les bois étaient interdits à toute personne étrangère au domaine. John lui avait confié que, sur son ordre, les gardes forestiers se montraient particulièrement vigilants et avaient pour mission d'expulser sur-le-champ les maraudeurs de la propriété.

- Sinon, des inconnus, viennent cueillir des brassées de fleurs sauvages l'été, braconner dans les bois et voler les prunes! s'était-il indigné.

Intriguée, Melita regarda attentivement autour d'elle. Non, rien. Elle s'était laissé emporter par son imagination. Toutefois, si elle tombait sur un intrus, elle le prierait poliment de quitter les terres du comte, se promit-elle en lançant Firefly au petit trot.

John chevaucha plus vite qu'à l'accoutumée pour se rendre chez le lord-lieutenant, et il parvint à destination en un rien de temps.

Son hôte l'accueillît chaleureusement:

- C'est si gentil à vous de vous déplacer alors que vous êtes en lune de miel, mon cher John! Je m'en veux de vous arracher à votre jeune

épouse.

- Ne vous excusez pas. Je sais bien que vous ne m'auriez pas dérangé si l'affaire n'avait été d'importance, rétorqua John. Et, bien sûr, tout ce qui concerne le comté est essentiel.

- C'est aussi mon avis. Je ne suis pas foncièrement contre ce projet de digue, mais je crains que le résultat ne soit hideux. Bien sûr, ce meunier prétend que le moulin qu'il veut ensuite construire créerait des emplois, mais je ne sais pas si c'est un argument suffisant.

- Il faut d'abord l'écouter exposer son idée, conseilla John.

- Certes. Ensuite, nous pèserons le pour et le contre. C'est dans cette optique que je vous ai demandé de venir, vous et certains de vos voisins qui ont bien voulu se déplacer. Venez, ils nous attendent dans mon bureau.

Cinq minutes plus tard, le meunier se présentait à son tour. S'ensuivit une discussion très animée où chaque partie défendit âprement son opinion. John et le lord-lieutenant eurent quelque peine à faire entendre au meunier que son projet dénaturerait le paysage, car ce dernier ne prenait en considération que les intérêts économiques. Quant aux autres hommes présents, leur avis était franchement partagé.

Bien évidemment, aucune décision ne fut prise ce jour-là et l'on convint de se revoir à une date ultérieure, afin de se donner le temps de la réflexion. Après le départ du meunier, le lord-lieutenant proposa un verre à ses invités. Avec tact, John refusa, prétextant qu'il devait régler un problème de toute urgence sur son domaine.

Il se rendait compte que les délibérations avaient duré beaucoup plus longtemps que prévu. Melita devait l'attendre, et cette pensée le contrariait fortement; Il rentra au triple galop sur les routes poudrées de poussière. Mais, de retour sur ses terres, il eut beau chercher, il ne trouva nulle trace de Melita, ni dans le petit bois où il lui avait donné rendez-vous, ni dans le verger, ni dans la prairie.

Persuadé qu'elle s'était lassée d'attendre, il revint au château. Dès qu'il l'aperçut, un palefrenier se porta vivement à sa rencontre, le front barré d'un pli soucieux.

- Je suis bien content que vous soyez de retour, milord! Nous sommes soucieux parce que Firefly est rentré tout seul il y a un petit moment.

- Tout seul? Comment cela?

- Milady n'était pas avec lui. J'espère qu'elle n'est pas tombée ... Peut-être qu'elle a tout simplement voulu se promener à pied et qu'elle l'a mal attaché? Mais il vaudrait mieux s'en assurer.

John écarta d'emblée l'hypothèse que Melita se soit laissée désarçonner; Elle était trop bonne cavalière. Non, il devait y avoir une autre explication ..

- Je retourne la chercher, lança-t-il au palefrenier, avant de faire tourner bride à sa monture.

Puis, l'esprit traversé par une pensée subite, il se retourna pour demander:

- Firefly n'était pas blessé, n'est-ce pas?

- Non, milord. Il est rentré en pleine forme.

Sans rien ajouter, John talonna son cheval et lui fit prendre la direction du verger. De là, il franchit le pont et pénétra dans le bois.

Personne. Il y avait bien des empreintes de sabots dans le sentier mais peut-être dataient-elles de deux ou trois jours ...

Parvenu à l'orée du bois, il s'engagea dans la grande prairie, sans toutefois aller bien loin: le paysage était dégagé, et un simple coup d'œil lui apprit que Melita ne se trouvait certainement pas de ce côté-ci.

«C'est curieux .. Serait-elle tombée? Depuis qu'elle est ici, elle s'émerveille de tout et a pu se laisser distraire par quelque chose ... Dans ce cas, elle est peut-être en ce moment même en train de regagner le château à pied ... », réfléchit-il.

Il rebroussa chemin. Arrivé devant la porte de l'écurie, il sauta à terre et confia son cheval à un lad. Puis, il gravit le perron à grandes enjambées.

Dans le vestibule, il tomba sur Bates, son majordome.

- Milady est-elle rentrée, Bates?

- Non, milord. Depuis que j'ai appris que son cheval était revenu tout seul, je guette à la fenêtre dans l'espoir de la voir apparaître ... mais rien. J'espère qu'il n'y a pas eu un accident..

- Que s'est-il passé, bon sang? marmonna John, plus pour lui-même que pour son majordome.

- Ah, tant que j'y pense, milord ... Quelqu'un a déposé une lettre tout à l'heure, en passant par l'entrée de service. Je l'ai mise sur un plateau pour vous l'apporter dès votre retour et puis ... avec tout cela, j'ai oublié, s'excusa Bates, confus.

John l'écoutait à peine. Comme le majordome, après s'être éclipsé un instant, revenait lui présenter le plateau, son regard tomba sur l'enveloppe libellée à son nom. Non pas une belle enveloppe en vélin, comme il avait l'habitude d'en recevoir, mais un simple morceau de papier replié et maintenu par un ruban crasseux.

D'un geste irrité, John s'en empara et l'ouvrit. Son corps tout entier se raidit sitôt qu'il eut lu la première phrase rédigée d'une main malhabile, avec une orthographe plutôt fantaisiste:

Milord,

Si vous vaulé revoire votre fame vivente, va faloire payé.

Elle est prisonnière la ou persane la trouvera. On lui fera pas de mal si vous payé 10000 livre.

Remétté nous l'argens avant se - soir, 6 heure.

Sinon, jamai vous revere votre fame.

Il n'y avait bien sûr pas de signature.

Sidéré, ayant du mal à croire ce qu'il venait de lire, John parcourut le texte une deuxième fois . Puis, prenant une profonde inspiration, il ferma les yeux.

Ceci était la - conséquence directe des articles parus dans la presse qui avaient éveillé la curiosité de certains, puis la convoitise et la malveillance d'autres ..

John serra le feuillet dans son poing. À son côté, Bates toussota et s'enquit:

- De mauvaises nouvelles, milord?

- Très mauvaises! Milady a été kidnappée par des vauriens qui me réclament une rançon. Nous devons trouver le moyen de la sauver.

- Comment? se récria le majordome dans un sursaut d'indignation. Je ne puis y croire, milord! Qui commettrait pareille vilénie?

- Beaucoup de gens malintentionnés, hélas!

John se dirigea vers la porte d'un pas vif. Il n'avait pas encore de plan, il savait seulement qu'il allait devoir jouer très serré. Récemment, il avait lu un article qui relatait la mésaventure-d'un homme victime d'un maître chanteur. Ce dernier, non content d'extorquer une forte somme d'argent au malheureux, avait de surcroît pris la fuite en emportant l'objet précieux qu'il s'était engagé à restituer contre la rançon! Et en toute impunité, bien sûr, car les autorités ne l'avaient jamais retrouvé.

Certains individus étaient totalement dénués de scrupules, et John était persuadé que s'il alertait la police les ravisseurs s'évaporerait dans la nature en emmenant Melita avec eux. Elle disparaîtrait. Pour toujours.

À cette pensée, une douleur foudroyante lui déchira la poitrine.

Il défroissa la lettre et se rendit compte qu'il n'en avait lu que le recto. Lentement, il la lissa.

Si vous prévené la polisse, votre fame mourra et persane retrouvera son cor. Laissé l'argens sur le pont de bois pré de la foré et tout ira bien, votre fame vous sera bientôt rendu.

En silence, John fixa les lignes tracées d'une écriture grossière. Il réfléchissait en fait à toute allure.

- Que s'est-il passé, milord? le pressa Bates. Que pouvons-nous faire pour retrouver Milady?

Tout d'abord, John ne répondit pas. Un long moment s'écoula. Puis, il ordonna:

- Rassemblez les palefreniers, ainsi que tous les hommes valides. Le plus vite possible, je vous prie. Et que tous viennent me rejoindre dans mon bureau.

Bates écarquilla les yeux d'un air désorienté. Il savait cependant qu'il ne devait pas poser de questions et il envoya sur-le-champ un valet prévenir les palefreniers, tandis qu'un autre avait pour mission de

regrouper les domestiques de l'office.

Lentement, John gagna son bureau. Un plan mûrissait dans sa tête.

Oui, il savait désormais ce qu'il allait faire, Ensuite, il n'y aurait plus qu'à prier pour que la chance soit de son côté et que Melita s'en sorte saine et sauve. Car ses ravisseurs avaient l'air très déterminés. Ils avaient certainement pris soin de séquestrer la jeune fille dans un endroit où personne n'aurait l'idée de la chercher. Et il y avait gros à parier qu'ils ne jetaient pas des menaces en l'air: si l'on ne satisfaisait pas leurs revendications, ils se vengeraient sur Melita.

John avait entendu parler d'enlèvements similaires où les ravisseurs n'avaient pas hésité à faire preuve de cruauté envers leurs victimes. Certains brigands et voleurs de grand chemin se montraient sans pitié envers les voyageurs qu'ils détraquaient. À

Londres, la violence se déchaînait dans les ruelles malfamées où traînaient miséreux"

prostituées et ivrognes. La presse signalait aussi de nombreux cas d'agression dans les beaux quartiers, où d'honnêtes citoyens se faisaient dépouiller de leurs montres et de leurs bijoux au coin d'une rue.

Les malandrins prenaient de plus en plus de risques pour parvenir à leurs fins. Rien ne les arrêtait. Ils dévalisaient, escroquaient, et allaient jusqu'à tuer parfois, car ils n'accordaient aucune valeur à la vie d'autrui. S'il avait eu la certitude que Melita lui serait rendue vivante et en bonne santé, John aurait sans sourciller déboursé les dix mille livres exigées par les ravisseurs. Mais il se doutait que ces derniers, une fois en possession de la rançon, se garderaient bien de relâcher la poule aux œufs d'or!

- Je dois la trouver! s'écria-t-il en donnant un coup de poing sur le plateau en acajou de son bureau. Bon sang, ils n'ont pas encore eu le temps d'aller bien loin!

Melita était sûrement tout près du château, dans une cave ou une grange désaffectée, ligotée, bâillonnée, terrorisée ..

Cette pensée le mettait hors de lui!

Un à un, les domestiques franchirent le seuil de la pièce et se tassèrent pour permettre à tout le monde de rentrer. John commanda qu'on

referme la porte. Puis, il déclara d'une voix sonore:

- Écoutez-moi tous. Mon épouse a été enlevée. Je viens de recevoir une demande de rançon que je vais vous lire. Ensuite, je veux que chacun d'entre vous réfléchisse aux endroits qui pourraient servir de cachette sur le domaine. À mon avis, les ravisseurs se trouvent encore sur mes terres.

Un murmure impressionné parcourut l'auditoire et se tut aussitôt quand John commença à lire la lettre. Au même moment, le doute l'assaillit. Il aurait tout aussi bien pu demander à ses employés de chercher une aiguille dans une botte de foin! Mieux valait payer la rançon sans discuter, dans l'espoir que Melita serait libérée indemne et que...

Mais non! Tout son être se rebellait à l'idée de céder sous la contrainte. Il devait avant tout protéger Melita. En payant, il démontrerait simplement aux kidnappeurs que leur odieux chantage fonctionnait efficacement.

Il acheva sa lecture, puis demanda à l'assemblée:

- Quelqu'un parmi vous aurait-il une idée de l'endroit où Milady pourrait être détenue?

Un léger brouhaha envahit la pièce. Puis, lin jardinier leva la main et prit la parole:

- J'ai vu Milady entrer dans le bois tout à l'heure, mais ... c'est sûrement pas là qu'on la retient prisonnière.

- Pourquoi?

- Parce que c'est bien trop petit, milord, et trop facile à fouiller si on s'y mettait tous.

- Vous avez raison, convint John, avant d'ajouter à la cantonade: Bien sûr, je pourrais payer la rançon, mais je ne suis pas du tout certain que ces bandits relâcheraient ma femme. J'ai lu l'autre jour dans le journal l'histoire d'un homme à qui on avait dérobé un tableau de grande valeur. Le voleur lui a réclamé cent livres en échange et, une fois en possession de l'argent, il a pris la poudre d'escampette avec le tableau!

Debout devant le bureau, Bates toussota.

- Milady doit être retenue tout près d'ici, raisonna-t-il. Elle n'a pas pu

s'éloigner beaucoup du château, étant donné que Firefly est rentré peu de temps après son départ.

- Bien vu! approuva le palefrenier en chef. Moi, je dirais que Firefly est revenu au bout d'une demi-heure à peine.

- C'est déjà un précieux renseignement, murmura John, pensif. Quoi qu'il en soit, nous allons devoir faire preuve de la plus grande prudence. Si nous repérons la cachette utilisée par les ravisseurs et que ces derniers s'en aperçoivent, ils risquent de s'en prendre à Milady pour montrer leur détermination. Je ne peux pas vous envoyer fouiller le domaine, ce ne serait pas assez discret..

Les hommes réunis devant lui hochèrent la tête et demeurèrent cois. John se sentit gagné par l'impuissance et le désespoir.

- Que faire, alors? demanda Bates.

Un long silence s'ensuivit. Puis, un domestique plus âgé que les autres fit un pas en avant. Il s'agissait du jardinier en chef, qui avait atteint l'âge de la retraite mais que John n'avait pas eu le cœur de congédier. Patter ne s'occupait plus désormais que d'arroser les fleurs de la serre et d'entretenir le jardin potager, mais son expérience en faisait un excellent professeur pour encadrer l'équipe de jeunes jardiniers.

- Milord, quand vous nous avez lu cette lettre il y a un instant. .. j'ai remarqué quelque chose au dos du papier ... une trace.

John fronça les sourcils et ramassa le feuillet qu'il avait abandonné sur le plateau du bureau. Effectivement, on distinguait sur le verso deux stries jaunâtres.

- Eh bien? s'impatientait-il.

- Vous ne savez pas d'où proviennent ces taches, milord?

- Non, je n'en ai pas la moindre idée.

- Ce sont des traces de pollen. Les tournesols en laissent de semblables sur les vêtements. Vous ne vous rappelez pas quand vous étiez petit? La gouvernante vous grondait si..

- Sapristi! s'exclama John, le regard fixé sur les traînées jaunes. Vous avez absolument raison, Potter! La grotte! C'est dans la grotte qu'ils séquestrent Milady!

Un grondement de colère s'éleva.

- Alors, allons-y ! Libérons-la! Clamèrent certains.

John leva la main pour les apaiser.

- Non! Je vous le répète, il faut agir en toute discrétion. Si les ravisseurs nous voient arriver en grand nombre aux abords de la grotte, ils menaceront la vie de ma femme afin de protéger leur fuite. Nous devons réfléchir et nous montrer plus malins qu'eux. Tout d'abord, je vais envoyer l'un d'entre vous à la banque chercher ces dix mille livres.

- Vous n'allez tout de même pas payer la rançon, milord? s'indigna Bates.

- Nous y serons peut-être obligés en fin de compte. Qui sait comment tout cela se finira? Mais, en réalité, je vais organiser une petite mise en scène pour mieux tromper l'adversaire.

Il balaya le bureau d'un regard circulaire, fixa son attention sur l'un des valets, puis reprit:

- S'ils nous observent, ce qui est sûrement le cas, je veux leur faire croire que je me suis moi-même déplacé pour aller chercher l'argent à la banque. Vous, Brinks! Vous prendrez le phaéton pour vous rendre en ville. Au guichet de la banque, vous demanderez à voir le directeur. Je vais vous donner un mot à lui remettre ainsi qu'un chèque signé de ma main.

- À vos ordres, milord, acquiesça le valet.

- Je pense que celui d'entre vous qui me ressemble le plus physiquement est Bowman, poursuivit John. Bowman, vous irez dans ma suite chercher un de mes chapeaux ainsi que mon manteau. Vous prendrez place à bord du phaéton, mais faites attention à ne pas passer la tête par la portière et de demeurer le plus en retrait possible. Il faut que ceux qui nous épient n'y voient que du feu.

- Bien, milord.

- Bon. De mon côté, alors qu'ils me croiront absent, je vais passer à l'action. Il me faut cinq hommes experts dans le maniement des armes à feu pour m'accompagner.

Qui se porte volontaire?

Plusieurs mains se levèrent aussitôt. John enchaîna:

- Rendez-vous dans l'armurerie pour choisir un pistolet. Prenez de la poudre et des munitions, vérifiez le bon fonctionnement de vos armes. Puis, rejoignez-moi ici en faisant attention de passer au large des fenêtres.

Les hommes se dispersèrent aussitôt et les cinq volontaires prirent la direction de l'armurerie où ils trouveraient sans difficulté de quoi s'armer. Le père de John avait eu une passion pour les armes à feu et John lui-même possédait des pistolets de conception ultramoderne qu'il emportait toujours lors de ses voyages à l'étranger.

Il s'assit au bureau et, sans perdre de temps, entreprit de rédiger une lettre à l'intention du directeur de la banque, dans laquelle il lui expliquait qu'il avait besoin dans l'immédiat de dix mille livres qu'il le priait de remettre à son valet.

Il conclut par ces mots:

Je me vois dans l'obligation de vous réclamer la totalité de cette somme aujourd'hui même. Je vous prie de m'excuser si je ne vous ai pas averti plus tôt mais, en l'occurrence, c'est une question de vie ou de mort.

Il signa un chèque correspondant au montant, qu'il glissa dans l'enveloppe libellée au nom du directeur. Quand il eut fini, il remit la missive à Brinks qui patientait dans le couloir. Entre-temps, quatre chevaux avaient été attelés au phaéton. Sur un signe de John, Brinks prit la place du cocher pendant que Bowman, enveloppé d'un manteau et coiffé d'un chapeau haut de forme, s'installait sur la banquette arrière du véhicule.

L'instant d'après, le fouet claqua dans l'air et le phaéton s'engagea dans l'allée.

Caché derrière une tenture du salon, John le regarda s'éloigner et adressa une courte prière au Ciel pour que ses ennemis se laissent prendre au subterfuge.

Puis, il alla rejoindre les cinq hommes qui l'attendaient.

- Si ces individus nous surveillent comme je le pense, nous ne pouvons quitter le château ensemble, cela éveillerait aussitôt leurs soupçons. Voici donc comment nous allons procéder: un à un, nous gagnerons les bois pour nous retrouver dans ce hallier qui, si ma mémoire est bonne, se trouve juste au pied de la colline. Ensuite, nous encerclerons

la grotte. Les ravisseurs seront certainement à l'intérieur, mais il est plus que probable que l'un d'eux fasse le guet à l'extérieur. S'il n'est pas à son poste, il faudra attendre son retour pour ne pas se faire prendre à revers. Vous avez compris? Bien, alors maintenant, quittez le château et éloignez-vous comme si vous vaquiez à vos occupations quotidiennes.

Les hommes, qui l'avaient écouté avec une attention soutenue, hochèrent la tête en silence. Ils ébauchaient un mouvement. vers la porte quand John leur rappela:

- N'oubliez pas de dissimuler vos armes sous vos vêtements, et munissez-vous d'une bêche ou d'une fourche.

- Vos ordres seront exécutés, assura le vieux jardinier. Mais vous, milord?

Comment allez-vous rejoindre la grotte?

- Je vais devoir prendre encore plus de précaution c'est évident. Maintenant, allez!

La troupe se dispersa. John n'attendit pas et sortit à son tour du bureau. Comme il passait devant le salon, il aperçut, abandonné sur le canapé, le livre que Melita était en train de lire. Et tout à coup, il se rendit compte que le château ne serait plus jamais le même si la jeune fille ne revenait pas. Depuis qu'elle s'y était installée, le soleil semblait irradier les lieux. Sa jeunesse, sa vitalité et sa beauté avaient rendu tout son éclat à la vieille demeure.

Et elle l'avait également changé, lui John, irrévocablement.

Il comprit en cet instant qu'il ne pouvait pas la perdre et qu'il lutterait jusqu'à son dernier souffle pour la sauver et l'empêcher de souffrir.

Après avoir gagné l'office, il se glissa au-dehors par la porte de service située sur l'arrière du château. Il traversa ensuite le potager qui était protégé du regard des curieux par de hauts murs de pierre, puis entra dans le verger dans lequel il se déplaça avec la prudence d'un Sioux.

Heureusement, il ne croisa personne. Mais la partie n'était pas gagnée. Il lui fallait maintenant rejoindre la grotte sans se faire remarquer, alors que la colline était entourée de champs et de prairies à découvert. Par chance, les clôtures étaient assez hautes et, à cette époque de l'année, recouvertes de plantes grimpantes. En les longeant,

il réussirait à passer inaperçu.

Le plus rapidement possible, il traversa le bois, puis passa d'un champ à l'autre, parfois courbé en deux derrière une barrière, parfois rampant carrément dans l'herbe.

Enfin, caché derrière une haie, il risqua un œil sur les flancs de la colline.

L'entrée de la grotte était éclairée par les rayons du soleil et, parmi les buissons- les tournesols jetaient une éclaboussure jaune vif. La végétation était assez dense pour que plusieurs hommes puissent s'y dissimuler. Lentement, John reprit sa progression et, au bout d'un temps qui lui parut interminable, il déboucha derrière le hallier où l'attendaient déjà quatre hommes. Le cinquième arriva au même moment que John.

- Avez-vous vu quelqu'un? leur demanda-t-il dans un chuchotement.

- Oui. Deux types sont sortis il y a un instant pour inspecter les environs, avant de retourner dans la grotte.

- Ils sont donc au moins deux à l'intérieur.. marmonna John, pensif, avant de déclarer: Nous allons nous approcher tout doucement, en nous dissimulant derrière les fourrés. Il faudra agir au dernier moment, quand nous serons sûrs de les tenir à portée de fusil., Je veux les prendre par surprise.

- J'aimerais tous les tuer! s'emporta un des hommes.

- Moi aussi, assura John. Mais n'oublions pas qu'eux aussi sont sans doute armés et prêts à se servir de leurs fusils. J'aimerais autant que l'opération soit rondement menée, sans qu'aucun coup de feu ne soit tiré. Il ne faudrait pas que ma femme soit blessée, comprenez-vous?

Les hommes acquiescèrent. Ils attendirent un peu, puis, sur un signe de John, se déplacèrent furtivement pour se disposer en arc de cercle, cachés dans les épais taillis qui entouraient la caverne.

John, tapi tout près de l'ouverture, s'apprêtait à donner le signal de l'attaque, quand le plus proche de ses compagnons se pencha soudain pour lui presser le bras et le rejeter en arrière. Un doigt sur la bouche, il désigna le sentier qui montait de la prairie et sur lequel venait d'apparaître un homme coiffé d'une casquette crasseuse et vêtu d'une veste marron maculée de taches.

L'inconnu, un peu essoufflé, s'immobilisa à une dizaine de mètres de la grotte et porta deux doigts à sa bouche pour faire entendre un sifflement strident.

Aussitôt, l'un de ses complices apparut à l'entrée de la caverne.

- Alors? Quoi de neuf? demanda-t-il avec un fort accent cockney.

- Je viens d'apercevoir la voiture au bout de la grand-route! Il revient avec l'argent de la banque! Ça a marché!

L'homme rejoignit son complice qui, goguenard, lui asséna une claque sur l'épaule.

Puis, ils disparurent dans la grotte.

Sans doute pensaient-ils déjà à la façon dont ils allaient dépenser l'argent de la rançon, songea John, les poings serrés.

Le moment était venu d'agir.

Il releva le chien de son pistolet et, doucement, se redressa. À pas de loup, il s'approcha de la grotte et tendit l'oreille; les voix étouffées des trois brigands lui parvenaient. L'un d'eux éclata même d'un rire gras, ce qui provoqua une bouffée de colère chez John.

Il jeta un coup d'œil derrière lui pour vérifier que ses hommes étaient bien en place puis, comme il se retournait, il se trouva nez à nez avec l'un des ravisseurs qui ressortait!

L'homme l'aperçut et s'arrêta net, les yeux écarquillés par la stupeur. Il lui fallut une demi-seconde pour recouvrer ses esprits et rebrousser chemin, en poussant un cri d'alerte.

John ne réfléchit pas: il s'élança à ses trousses en brandissant son pistolet.

Comme il débouchait dans la grotte éclairée de plusieurs torches, il distingua plusieurs silhouettes. Et son regard tomba sur Melita, bâillonnée et ligotée sur une chaise, les yeux emplis de frayeur.

Le scélérat qu'il poursuivait tira un pistolet de sa ceinture et aboya;

- N'approchez pas ou je la tue!

Mais John, par réflexe, l'avait déjà placé dans sa ligne de mire. Sans hésiter, il pressa la détente. Le coup partit dans un nuage de fumée

âtre et noire et l'homme, frappé à l'épaule, s'écroula sans un mot, tandis que la détonation se répercutait sur les parois rocheuses de la caverne.

Agile, John bondit pour s'emparer de l'arme qui était tombée sur le sol poussiéreux.

Puis, un pistolet dans chaque main, il se retourna, prêt à faire feu de nouveau.

Il n'en eut pas besoin. Le deuxième complice, terrorisé, leva les bras en signe de reddition. Quant au troisième lascar, il avait préféré fuir et venait de se faire cueillir à la sortie de la grotte par les hommes de John.

Une fois assuré que ses compagnons avaient maîtrisé les deux ravisseurs encore valides, John se précipita vers Melita. Rapidement, il dénoua ses liens et lui ôta son bâillon.

La jeune fille laissa échapper un gémissement plaintif et sa tête retomba contre l'épaule de John. Elle était pâle comme un linge.

Alors qu'il la soulevait avec d'innombrables précautions, elle s'abandonna entre ses bras et lui lança un regard éperdu.

- Vous: .. êtes ... venu! balbutia-t-elle d'une voix presque inaudible. J'ai prié ...

pour que vous .. me retrouviez. Et Dieu m'a entendue. Vous m'avez sauvée!

Les larmes qui perlaient à ses yeux débordèrent soudain et roulèrent sur ses joues livides. Un petit sanglot pathétique lui secoua la poitrine.

John la serra doucement contre lui.

- Tout-va bien, ma chérie. Personne ne vous fera de mal. Nous avons mis ces brutes hors d'état de nuire.

Il jeta un coup d'œil aux deux brigands que ses hommes avaient proprement garrottés. Quant au troisième, il gisait sur le sol dans une mare de sang. Peut-être avaient-ils d'autres complices, mais ceux-ci devaient faire le guet sur l'autre versant de la colline, ou bien dans les bois, en attendant de mettre la main sur les dix mille livres qui devaient être déposées sur le petit pont de bois. Quoi qu'il en soit, ils

ne représentaient pas un danger dans l'immédiat.

John emporta Melita hors de la grotte. Pendant que, sur son ordre, un palefrenier allait chercher le phaéton, il emprunta le sentier qui menait, jusqu'à la route. Melita était si légère qu'il n'eut même pas besoin de s'arrêter pour reprendre son souffle.

Ils n'eurent que quelques minutes à attendre ayant que le phaéton n'apparaisse. John déposa son précieux fardeau sur la banquette, puis il s'assit et avec tendresse, cala la tête de la jeune fille contre son torse.

Frémissante, elle se cramponna à lui et nicha son visage contre son épaule, avant de lever vers lui un regard noyé de pleurs.

- Vous êtes venu! répétait-elle dans un souffle. J'ai tellement prié ... Je savais que vous devineriez où ces bandits m'avaient emmenée. Vous êtes ... tellement merveilleux!

Les larmes coulaient toujours sur sa peau diaphane. Ému, John se pencha pour les essuyer du bout des doigts.

- Ma précieuse chérie, vous saviez bien que j'aurais remué ciel et terre pour vous retrouver. Jamais je n'aurais laissé ces gredins vous faire de mal, lui murmura-t-il, apaisant.

- Je le sais, oui ... acquiesça Melita d'une voix hachée. Mais j'étais terrifiée ...

à l'idée qu'ils vous blessent... ou pire! Ils avaient tous des pistolets et à la pensée que l'un d'eux puisse tirer sur vous ..

Sa voix se brisa. Elle se blottit tout contre John.

- Allons, tout va bien, murmura-t-il. c'est fini, à présent. Ma douce, je regrette tant que vous ayez subi une telle épreuve! Moi aussi, j'ai souffert mille morts depuis que j'ai reçu cette demande de rançon. Jamais je n'ai eu aussi peur! J'ai compris que je ne supporterais pas de vous perdre, parce que vous êtes l'être que j'aime le plus au monde.

Stupéfaite de l'entendre s'exprimer en ces termes, Melita le dévisagea de ses immenses prunelles aux reflets violets.

- Êtes-vous ... sincère? bredouilla-t-elle. Est-ce pour cette raison que vous avez pris de si gros risques ... pour me sauver?

- Les risques? Voyons, je n'y pensais même pas! Je ne voulais qu'une

chose: vous arracher à vos tortionnaires et vous ramener au plus vite près de moi, au château. S'il vous était arrivé malheur ... Mon Dieu, mon sang se glace à cette idée! Je préfère ne pas y penser!

Sans vous, mon existence aurait été vouée à la désolation. Ne savez-vous pas que je vous aime, mon ange? Je vous aime comme un fou, plus que ma propre vie!

- Vous ... m'aimez? Comment. .. est-ce possible?

- Je vous le répète, je vous aime de toute mon âme et de tout mon cœur. Il faut me croire, mon trésor.

Melita laissa échapper un petit cri de joie. De nouveau, les larmes coulèrent sur ses joues mais, cette fois, elles exprimaient un bonheur sans égal.

- Moi aussi, je vous aime, avoua-t-elle dans un élan. Je vous ai aimé dès le premier jour ... dès que j'ai fait votre connaissance. Mais jamais je n'aurais pensé ... que vous m'aimiez, vous aussi.

- Comment ne pas vous aimer? Vous êtes si belle, si parfaite ! Vous êtes la femme dont tout homme rêve. Et vous êtes mienne!

Il avait prononcé ces derniers mots sur un ton péremptoire. Ses mains encerclèrent le visage de la jeune fille et il captura sa bouche dans un baiser possessif, ardent, passionné; le baiser d'un homme qui a longtemps cherché l'amour et qui, l'ayant trouvé, cherche à se convaincre qu'il ne rêve pas.

Melita ferma les yeux et lui rendit son baiser, d'abord timidement, puis avec une ferveur égale à la sienne.

À contrecœur, il délaissa sa bouche.

- Je vous aime! Je vous aime! chuchota Melita, yeux toujours clos.

- Et moi, je vous adore mon ange! Toute ma vie, je vous ai cherchée en pensant ne jamais vous trouver. Chérie, c'est si merveilleux! Vous êtes merveilleuse! Quand je pense que j'ai failli vous perdre!

Incapable de se contenir, il se pencha et reprit ses lèvres, goûtant leur fraîcheur et leur innocence. Le cœur de Melita se gonfla alors d'une félicité jamais éprouvée jusqu'alors. Elle comprit qu'elle avait trouvé l'amour le plus pur et le plus beau qui soit, celui qui unit deux êtres

pour l'éternité.

- Je vous aime! Je vous aime! ne pouvait-elle s'empêcher de répéter, grisée par la joie qui vibrait en elle.

Mais les mots avaient peine à franchir ses lèvres réclamées par les baisers de John.

Le phaéton s'immobilisa devant le perron de Gilmour Hall. Comme John aidait Melita à descendre, Bates se porta à leur rencontre.

- Dieu merci, vous voici de retour sains et saufs! s'écria le majordome avec un soulagement presque palpable. Ici, tout le monde se rongerait les sangs, milord! Comment va milady? Personne n'est blessé, j'espère?

- Non, Bates, tranquillisez-vous, nous n'avons rien ni l'un ni l'autre, simplement nous venons de vivre une expérience fort déplaisante, admit John; Milady est bouleversée, naturellement. Je crois qu'un verre de vin ne serait pas de trop pour l'aider à se remettre du choc qu'elle vient d'éprouver.

- Bien sûr, Je-vous en apporte tout de suite une bouteille, milord.

Le majordome s'éclipsa. Soutenant toujours Melita, John traversa le grand vestibule et entra dans le salon. Là, avec douceur, il assit la jeune fille sur le canapé.

Bates revint quelques minutes plus tard avec un plateau, une bouteille débouchée et deux verres en cristal. Il se retira sitôt après les avoir servis.

John tendit à Melita un verre empli de vin couleur rubis. Puis il leva le sien et, souriant, lui dit:

- Je bois à la plus belle et à la plus adorable des épouses. Dites-moi, mon ange, quand m'épousez-vous pour de bon?

Les lèvres de Melita tremblèrent. Son regard chercha le sien.

- Souhaitez-vous ... réellement... que nous nous marions?

- Bien sûr et le plus vite sera le mieux. Je n'ai que trop attendu et ce qui s'est produit aujourd'hui a eu le mérite de me faire comprendre à quel point je tenais à vous. Je vous veux pour femme, ce soir même!

- Mais ... les gens vont trouver cela très étrange. N'oubliez pas que je suis censée vous avoir déjà épousé à Paris. Votre famille ...

- Laissez-moi m'occuper de ces détails, coupa John. Buvez encore une gorgée de vin, puis montez vous reposer dans votre chambre. Vous devez être épuisée après toutes ces émotions, ma chérie. De mon côté, je vais envoyer quelqu'un chercher le révérend Watson.

- Que va-t-il advenir de ces hommes qui m'ont kidnappée? Oh!et Firefly? Il est rentré sans encombres, j'espère? ajouta-t-elle dans un petit sursaut.

- Ne vous inquiétez pas, Firefly va très bien. Nous avons compris qu'il vous était arrivé malheur en le voyant revenir seul à l'écurie. Tout de suite après, j'ai reçu une demande de rançon. Vos ravisseurs me réclamaient dix mille livres en échange de votre liberté.

- Dix mille livres! s'exclama Melita, sidérée. C'est une somme énorme!

- Vous valez bien plus à mes yeux, soyez-en sûre. En fait, j'aurais volontiers donné tout ce que je possède pour vous faire libérer. J'avais si peur! Heureusement, grâce à quelques vaillants employés du domaine, j'ai pu vous venir en aide. Je ne les en remercierai jamais assez! Et vos ravisseurs vont aller croupir en prison! Mais cela ne nous concerne plus. Nous avons bien d'autres choses à penser..

Il déposa un baiser sur la bouche de la jeune fille qui, remise de ses émotions, ne put s'empêcher cette fois de rougir. John rit doucement devant cette marque de pudeur et alla sonner Bates. Le majordome, en faction dans le vestibule, répondit aussitôt à son appel.

- Veuillez envoyer un valet au village pour prier le révérend Watson de venir au château au plus vite, lui dit John.

S'il fut surpris par cette requête étrange, Bates était trop stylé pour le montrer. Il se borna à rejoindre prestement les écuries pour transmettre les instructions de son maître.

Puis, il revint annoncer à ce dernier qu'une voiture s'était mise en route pour le village.

Melita attendit qu'ils soient de nouveau seuls pour déclarer:

- Je vais regagner ma chambre. Je suis toute décoiffée et ma robe est déchirée.

Je ne voudrais pas qu'on me voie dans un tel état!

- Vous êtes splendide, mon cœur. La plus belle à mes yeux.

Il l'embrassa une dernière fois avant de consentir à la laisser s'éloigner, conscient qu'elle avait grand besoin de repos.

Le révérend Watson se présenta au château une heure plus tard. Il s'attendait en fait à être présenté à la jeune épouse du maître de séant, dont on parlait déjà au village comme d'une femme d'une beauté exceptionnelle. Il s'étonna donc, lorsqu'il pénétra dans le salon, de voir que seul John était là pour l'accueillir.

Ce dernier se leva pour lui serrer amicalement la main.

- Je suis ravi de vous voir, révérend. Je voulais vous inviter bien plus tôt au château, mais je suis débordé depuis mon arrivée.

- Cela ne m'étonne pas, milord. Le domaine réclame votre attention. Vous étiez à Londres depuis si longtemps!

- J'ai un service à vous demander, révérend. Voilà: nous aimerions, ma femme et moi, célébrer notre mariage pour la deuxième fois.

Le révérend Watson fronça les sourcils, l'air perplexe.

- J'ai cru comprendre, d'après ce que j'ai lu dans les journaux, que vous vous étiez mariés à Paris?

- C'est exact, confirma John. Mais tout a été fait dans la précipitation et le service a été prononcé en français. Vous comprendrez que ma femme et moi nous sentions un peu frustrés. Ainsi, nous désirons réitérer nos vœux, dans la plus stricte intimité, afin que notre bonheur soit absolument parfait.

- Je vous comprends tout à fait, milord. Et, bien entendu, je suis à votre entière disposition.

- Merci, révérend. Nous tenons absolument à garder le secret, verriez-vous un inconvénient à rejoindre ma chapelle privée vers 22 heures ce soir? Comme nous aurons besoin d'un témoin, j'ai pensé à votre épouse. Acceptera-t-elle de se joindre à nous?

- Eh bien, c'est une requête pour le moins déroutante! fit Je révérend en riant.

Mais je pense que ma femme n'y verra aucune objection. Ainsi, vous n'êtes pas satisfait de votre mariage français? Sachez qu'ici, dans nos

campagnes, les gens ont été très déçus d'apprendre que vous vous étiez marié à l'étranger. Les villageois espéraient être conviés à une grande fête qui se serait terminée par un feu d'artifice ..

- Vous aurez votre fête, je vous le promets! Nous ta donnerons par exemple pour l'anniversaire de Mme la comtesse. Qu'en pensez-vous?

- Ce serait merveilleux, milord! Je suis sûr que les gens du coin vont la couvrir de présents en signe de bienvenue.

- À la bonne heure! dit John en riant.

Puis,il reprit son sérieux pour ajouter:

- Je me permets d'insister, révérend, sur votre discrétion. Ne parlez à personne de la cérémonie qui aura lieu ce soir, hormis à votre femme, bien sûr.

- Ne vous inquiétez pas, milord, je respecterai votre désir. Je suis très honoré que vous m'ayez choisi pour célébrer un événement d'une - telle importance.

Le révérend Watson ne tarda pas à prendre congé. John envoya alors chercher Patter, le jardinier en chef. Après s'être brièvement entretenu avec lui, il gagna l'étage afin de rejoindre Melita qu'il trouva étendue sur son lit, les yeux grands ouverts.

- Je n'arrête pas de penser à ce qui m'arrive ... C'est trop beau pour être vrai!

s'écria-t-elle en le voyant s'approcher. Ce doit être un rêve! Je vais m'éveiller et..

- Non, mon cœur, c'est la réalité. Je me suis entretenu avec le révérend Watson.

Il viendra au château ce soir pour nous marier dans ma chapelle privée. Personne ne sera au courant, mis à part son épouse qui nous servira de témoin.

Melita se redressa soudain dans un sursaut.

- Mon Dieu! Mais je n'ai pas de robe! s'affola -t-elle. Je ne peux pas me marier dans une toilette ordinaire! Comment faire? Il est trop tard pour ..

- Pas de panique! l'interrompit John amusé. Il y a, rangée dans une

malle au grenier, la robe de mariée de ma mère, qui a également été celle de toutes les comtesses de Gilmour depuis plus d'un siècle. Selon une légende, toutes celles qui ont porté cette robe ont mené une vie remplie de bonheur.

- C'est vrai? J'ai hâte de la voir!

- Nous demanderons tout à l'heure à la gouvernante d'aller la chercher. Vous prétendrez vouloir la voir par curiosité. Et ce soir, quand tout le monde sera couché, vous l'enfilerez et nous rejoindrons la chapelle.

Les yeux brillants, Melita lui ouvrit les bras.

- J'ai une chance incroyable! Je m'apprête à épouser l'homme le plus merveilleux du monde! s'exclama-t-elle radieuse.

- J'aimerais correspondre à cette description! Mais je sais une chose: je vais, moi, épouser la plus belle femme du monde, celle qui a conquis mon cœur et que j'aimerai toute ma vie.

- En êtes-vous sûr? s'inquiéta soudain Melita, le regard voilé par l'anxiété. Ne regretterez-vous pas cette décision?

- La regretter? Alors que tous mes rêves vont devenir réalité? Non, mon ange. Je sais parfaitement que vous ne m'épousez pas pour mon argent, vous en avez bien assez vous-même! Et belle comme vous l'êtes, vous pourriez très aisément devenir l'épouse d'un duc ou d'un marquis. Mais je vous préviens tout de suite: je n'ai pas l'intention de vous laisser faire!

Melita se mit à rire.

- C'est vous que je désire, murmura-t-elle, avant de lui nouer les bras autour du cou pour l'attirer contre elle.

Ils échangèrent un long baiser.

- Je vous aime, dit-il. Et je vous prouverai à quel point quand nous serons enfin mari et femme.

Il l'embrassa de nouveau et, avant que Melita puisse répondre, il se retira.

Le soir venu; ils se retrouvèrent dans le boudoir qui séparait leurs chambres, pour partager un succulent dîner concocté par la cuisinière.

Melita avait enfilé un ravissant négligé qui mettait en valeur sa taille étroite et sa poitrine menue. Ils discutèrent agréablement, gagnés cependant par la nervosité et l'impatience à mesure que les minutes s'écoulaient.

Le repas terminé, Melita rejoignit sa chambre pour attendre que tout le monde fût couché dans la maison; Sur son lit reposait la robe de mariée des comtesses de Gilmour.

Exactement comme ils l'avaient souhaité, ils furent unis dans la chapelle privée du château, dans la plus stricte intimité. Au village, personne ne s'était rendu compte qu'une voiture emportait le révérend Watson et son épouse vers Gilmour Hall. Tous deux furent fort surpris en découvrant la chapelle ornée d'une multitude de fleurs. En effet, John avait donné l'ordre aux jardiniers de sélectionner les plus belles roses et les plus beaux lys de la serre pour décorer l'endroit.

Ils n'avaient pas posé de questions quand John avait prétendu qu'un artiste local viendrait le lendemain peindre les lieux, et pas un instant, ils ne s'étaient douté que leur maître s'apprêtait à convoler le soir même.

Le service du révérend Watson fut particulièrement émouvant.

Melita, vêtue de la robe de mariée porte-bonheur, ressemblait à un ange. Un voile de dentelle constellé de diamants ceignait son front. À son cou de cygne étincelait un collier de diamants et, sur sa tête, le fameux diadème des Gilmour brillait de mille feux.

Lorsque John passa l'alliance à son doigt, elle comprit qu'ils s'appartenaient désormais pour l'éternité. Puis, comme ils s'agenouillaient pour recevoir la bénédiction du révérend, elle eut la certitude que sa mère et son père les regardaient du Ciel. Et, en se relevant, elle sut que leur union venait d'être sanctifiée par Dieu.

Ils quittèrent la chapelle. Melita, la main posée sur le bras de John, se laissa guider dans les couloirs sombres du château, jusqu'au grand escalier qui menait au premier étage.

Parvenu devant la porte de la chambre de Melita, John s'immobilisa.

- Ce soir, dit-il avec gravité, vous viendrez à moi, Melita. J'ai été très seul sans vous et je ne permettrai jamais plus qu'une porte nous sépare.

Elle lui répondit d'un sourire, avant de se glisser dans la chambre, le

cœur battant. Elle savait qu'un nouveau chapitre de leur existence était sut le point de s'ouvrir.

« Maintenant, rien ne nous empêche de nous aimer et d'avoir une famille nombreuse »: songea-t-elle.

Après avoir enfilé une chemise de nuit en mousseline blanche vaporeuse, elle coiffa ses longues boucles blondes. Puis, tremblante, elle passa dans le boudoir et entra dans la chambre principale dont la porte de communication était restée ouverte.

John l'attendait, vêtu d'une superbe robe de chambre en soie rouge à brandebourgs noirs.

Envahie par la timidité, Melita s'avança à pas lents, puis se glissa dans le grand lit à baldaquin dans lequel avaient dormi les ancêtres de John depuis des siècles.

Elle semblait très frêle sous le haut dôme doré sur lequel étaient peints des angelots joufflus.

Pendant un long moment, John la contempla.

Une bouffée de tendresse le submergea et il murmura:

- Je n'arrive pas à croire que je vous aie enfin trouvée! Vous ne savez pas à quel point je vous aime!

Elle lui tendit les bras.

- Venez près de moi, mon cher époux. Je vais vous dire tout ce que vous signifiez pour moi, chuchota-t-elle.

Il la rejoignit et referma les bras sur elle. Melita poussa un soupir de bien-être.

- Je ne remercierai jamais assez le Ciel pour le bonheur de vous avoir connue, dit John.

- C'est exactement ce que je ressens, moi aussi. Je vous aime! Je vous aime tant!

Ses mots résonnaient comme une litanie magique.

Et, alors que John la faisait sienne, elle sut que leur amour puisait sa

force dans le Divin qui est à la source de chaque chose et de chaque être ici-bas. Un amour qui les unissait désormais pour l'éternité.